Jean REINHARD

ESSAI

SUR

J.-M. ANGIOLELLO

ANGERS
J. SIRAUDEAU, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

1913

ESSAI

SUR

J.-M. ANGIOLELLO

NOBLE VICENTIN (1452-1525)

Premier Historien des Ottomans (1300-1517) et des Persans (1453-1524)

SA VIE — SON ŒUVRE

AVEC

LA PREMIÈRE ÉDITION ANNOTÉE DE SES ÉCRITS

Thèse présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Clermont-Ferrand

PAR

Jean REINHARD

ANCIEN ÉLÈVE DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

ANGERS

J. SIRAUDEAU, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

—

1913

Doctissimis ac facundissimis

Historiarum Magistris

G. DESDEVISES DU DEZERT

L. BRÉHIER

Pie dicat et vovet.

AUCTOR,

J.-B. R.

INTRODUCTION

La dernière guerre « turco-balkanique » a ramené l'attention des Deux Mondes sur la Turquie. Certes, l'Empire ottoman mérite d'arrêter nos regards pour des raisons plus générales ; entre autres, parce que son histoire est liée à la nôtre, depuis les Croisades et surtout depuis François I[er] (1535) — parce que, plus d'une fois, les redoutables janissaires ont menacé l'Europe chrétienne — parce que c'est un empire colossal qui, à l'heure de sa chute, couvrira trois parties du monde de ses débris.

Personnellement, nous avons tenu à l'étudier avec Angiolello, parce que nous avons vécu près de quatre ans dans sa capitale et parce que trois fois le sujet de notre thèse nous a été ravi (*Ab alienis praeventus sum !*). Jean-Marie Angiolello nous servira de guide, ou plus exactement, nous étudierons et sa vie et son œuvre. Aussi bien, il a été appelé, à juste titre, le premier historien de la Turquie, « primus scriptor rerum Turcicarum : Locuple-

tissimus orbis explanator (1). » Ce distingué Vicentin constitue un sujet d'étude fort intéressant parce que éminemment représentatif. Il l'est comme soldat fait prisonnier et esclave de Mohammed II (2); comme *voyageur*, (il suit tantôt la cour de Mohammed II, tantôt celle de son fils Moustafa, puis, il séjourne en Perse, en qualité de mandataire des marchands de Vicence ou de Venise); comme *géographe* des États Balkaniques, de la Turquie et de la Perse; comme *historien* de la Turquie (1300-1514), et de la Perse (1450-1524); comme traducteur coranique, par suite un peu comme orientaliste.

M. J. Ursu (3), éditeur de l'un des écrits d'Angiolello (1909) l'a méconnu, et c'est là une raison de plus pour nous de l'étudier afin de mieux le faire connaître. Tenter un essai sur la vie et les œuvres d'Angiolello, tel est l'objet du présent travail. Nous ferons suivre cet essai de la première édition annotée des manuscrits encore inédits de J.-M. Angiolello (4).

Celui-ci n'est point tout à fait un inconnu pour l'érudition moderne. Les historiens du Conquérant Moham-

(1) J. Barbarano, *Vicentiae monumenta et viri illustres,* Venezia, 1566, f° 10 v°.

(2) Rien n'étant arrêté au sujet de l'orthographe des noms propres, nous adopterons celle de M. Ch. Schefer (Coll. des *Voyages* : du XIII[e] au XVI[e] siècle).

(3) J. Ursu, édition de *Historia turchesca*, par Donato da Lezze, Bucharest, 1909.

(4) Des circonstances indépendantes de notre volonté nous ont empêché de donner l'édition complète des œuvres d'Angiolello : c'est partie remise.

med II : P. Jove, Guillet, Bayle et Moréri l'ont signalé. Mort depuis environ quatre cents ans, ce Vicentin n'a jamais été plus vivant que de nos jours. Si, dès 1559, J.-B. Ramusio (1) a imprimé une partie de ses écrits ; c'est seulement dans ces derniers temps que les érudits ont commencé à se le disputer. En 1881, Andrea Capparozzo, alors bibliothécaire de Vicence, publia le manuscrit de la Bertoliana Biblioteca, à un très petit nombre d'exemplaires, parce que « per le faustissime nozze (2) Lampertico-Balbi. » En 1909, M. J. Ursu, professeur à l'Université de Iassy, a édité le manuscrit parisien 1238, *Historia turchesca*, en l'attribuant à tort, selon nous, à Donado da Lezze. Déjà, Guillet, M. L. Thuasne, et M. N. Jorga (3) avaient cité Angiolello avec une confiance et une admiration également justifiées. Nous voudrions, à notre tour, consacrer nos efforts à mieux faire connaître la personnalité et l'œuvre d'Angiolello, chroniqueur véridique et impartial, voyageur perspicace et charmant, marchand curieux et avisé autant que patriote ardent. Comme de juste, nous insisterons sur l'historien et le voyageur, sur l'écrivain et sur l'homme. Par deux fois, après de longues et lointaines pérégrinations, Angiolello est rentré plus épris du territoire vénitien, tel, quelques années plus tard, notre Ron-

(1) J.-B. Ramusio, *Viaggi et Navigazioni*, t. II : « Vie d'Ouzoun Hassan, Voyage d'un marchand en Perse. »

(2) A Capparozzo, *Di Gio. Maria Angiolello et uno suo*, manoscritto inedito, Vicenza, 1881.

(3) Voir ces noms dans notre index bibliographique.

sard de son terroir vendomois. Jean le Vicentin aurait pu prendre à son compte ce quatrain du chef de *la Pléiade* :

Bref quelque part que j'erre,
Tant le ciel m'y soit doux,
Ce petit coin de terre
Me rira sur tous.

Si l'étude d'un pareil homme promet d'être captivante, il en va de même de l'étude de son œuvre littéraire que nous nous proposons d'éditer et d'annoter.

Utile à la gloire du Vicentin et à l'information des historiens et des géographes, cette publication nous paraît s'imposer en outre à cause de la dispersion présente des écrits d'Angiolello (Paris, Venise, Vicence, Milan?) et à cause de la rareté, ajoutons de la cherté du précieux recueil des *Viaggi* de Ramusio (1550-1559), dont le tome II, fol. 65-91, en renferme deux, mentionnés plus haut. Une dernière raison justifiant cette édition est la suivante : malgré la haute valeur scientifique de l'œuvre d'Angiolello, celle-ci n'a pas encore été publiée dans son ensemble. En effet, la Bibliothèque Nationale de Saint-Marc de *Venise* possède un manuscrit d'Angiolello resté inédit jusqu'à ce jour. C'est la traduction du *Testament de Mohammed à Ali*, nous sommes le premier à l'éditer : elle forme un opuscule charmant. La même ville garde au Musée

(1) M. Correr, cf. Berchet, *Rep. di Venezia e la Persia,* 1865-1866.
(2) Nous avons fait chercher sans succès ce manuscrit.

Correr trois manuscrits : anno (1496), le *Voyage du marchand en Perse*, (anno 1525), la *Vie d'Ouzoun-Hassan*, imprimés dans Ramusio, t. II; (anno 1550), *Commentarii sulle coze turchesche* (2). *Vicence* (Bertoliana Biblioteca) possède le manuscrit publié en 1881, sans note, par A. Capparozzo (1). La *Vie d'Ouzoun-Hassan* et le *Voyage du marchand*, Ramusio les a fait précéder seulement d'un discours préliminaire. La Hakluyt Society qui a traduit les deux écrits d'Angiolello, imprimés par Ramusio, n'a joint à sa traduction que de rares et menues notes explicatives.

Par contre, l'*Historia turchesca*, éditée par M. Ursu, est copieusement et savamment annotée : il faut en savoir gré à l'auteur. Il est regrettable cependant : 1° que cette édition imprimée pour l'Académie roumaine ne reproduise pas scrupuleusement le texte et que les fautes y pullulent ; 2° que M. Ursu ait rédigé son introduction et ses notes en roumain, langue peu parlée, même peu comprise par le grand public. Il eût été si facile au distingué professeur de Iassy de le faire en italien, en français ou en allemand, puisqu'il entend ces trois langues. (Son titre de docteur allemand (2) et la liste de ses ouvrages le prouvent). D'ailleurs, dans la même collection académique figure un ouvrage écrit en allemand par M. Hurmuzaki. Quant à

(1) Cette édition a été faite pour des amis, à un petit nombre d'exemplaires ; elle n'a pas été dans le commerce.

(2) Le titre de Docteurs ès-Lettres, qui figure sur son livre écrit en français : *La politique orientale de François Ier*, Paris, 1908. H. Champion, est pour le moins très équivoque.

nous, pour éclairer le texte des écrits d'Angiolello, nous l'avons enrichi d'une série de notes empruntées aux documents contemporains des ouvrages de notre auteur surtout, sans nous interdire de profiter des travaux postérieurs, ni de ceux de notre temps.

Ainsi, les *Diarii* de M. Sanuto, l'index géographique des *Viaggi* de Ramusio, l'*Atlas* de Kiepert, le tome XLIX de la Hakluyt Society (*Travels in Asia*), plusieurs volumes de la savante collection des *Voyages* de M. Ch. Schefer, et de M. H. Cordier, les notes de l'édition de M. J. Ursu, tout cela a été mis à contribution pour le commentaire historique et pour les identifications géographiques. La bibliographie de notre sujet établira le bien fondé de cette assertion. Avec la présente monographie, nous voudrions apporter notre pierre à l'édifice en construction de l'*Histoire de la Turquie*, et surtout mieux faire connaître le Vicentin J.-M. Angiolello.

Puisse ce livre, malgré ses lacunes et ses imperfections, offrir quelques données nouvelles, ou du moins épargner quelques recherches pénibles parfois infructueuses. Si cette récompense nous est refusée, il nous restera comme excuse cette réflexion du recueil de Ramusio, t. II, fol. 62. « Il proprio dell' huomo, è di giovare altrui in tutto cio, ch' egli puote », — ou cette pensée d'un poète persan :

Pour qu'une perle ornât ta couronne, ô Sultan,
Cent plongeurs ont péri dans les flots d'Oman.

Daigne notre jury se souvenir en notre faveur du mot

de Properce : « In magnis sat est voluisse » ; nous n'osons que timidement lui rappeler le mot de Jacques Bastard de Bourbon : « Touttefois la bonne voulenté ne doit estre privée de louange. »

Il nous reste enfin à adresser ici de publics remerciements à ceux et à celles qui ont bien voulu nous seconder par leurs lumières, leurs bons avis ou leur généreux concours ; et nous le faisons de tout cœur.

BIBLIOGRAPHIE

« *Qui scit ubi sit scientia, habenti est proximus.* »

Voici l'index alphabétique des manuscrits et ouvrages consultés pour cette étude. Cet ordre a été suivi pour obtenir le maximum de netteté.

Nos répertoires bibliographiques sont :

AMAT DI S. FILIPPO. — *Studi biografici e bibliografici... Biografia dei viaggiatori italiani* (Roma, 1882).

CHEVALIER (Ulysse). — *Bio-Bibliographie et Topo-Bibliographie* (Paris), 1903 et 1905).

HERBELOT (D.'). — *Bibliothèque orientale.*

HAUSER (Henri). — *Les sources de l'histoire de France*, 3 vol., et l'édition du *Voyage de Du Fresne-Canaye*, t. XVI de la collection SCHEFER et CORDIER.

TERNAUX-COMPAN. — *Bibliothèque asiatique.*

ZENKER. — *Bibliotheca orientalis.*

A

Aboulféda (traduction Reinaud). — *Géographie.* Paris, 1848. G. 3071. Bibl. Nat. (1).

Æneas Sylvius. — *Opera, Oratio contra Turcos*, manuscrit latin, 4154.

Agostini. — *Scrittori Venitiani*, 1752, 2 vol. K 3367-8.

Alberi (E.). — *Relazioni*, xvie siècle, 3e série. V. le mot « Relazzioni ».

Albini. — *De gestis regum Neapolit., 1588.*

Amato-Amati. — *Dizionario corografico*, 8 vol., fol. Milano, 1868. Bibl. Nice.

Ami-Boué. — *Recueil d'itinéraires,* Ge FF 4194 et 4195.

Amicis (De). — Constantinople, 8 J 5919.

Andreossy. — *Constantinople et le Bosphore.* Paris, 1828. J 12371 — Atlas, I, 927.

Angiolgabriello. — *Di S. Maria, scrittori... di Vincenza*, t. III. Q 580 à 585.

Angiolello. — *Opera* (voir Capparozzo).

Annales des voyages, t. IV. V. Eryès, G 18340.

Anonyme. — *Viaggio da Venezia a Constantinopoli*, manuscrit de la Marciana.

Archives des Affaires Etrangères de Paris. Turquie, n° 2.

Archivio Storico Italiano, 8° K 14.

B

Banduri (A.). — *Imperium orientale*, Paris, 1711. Bibl. Mazarine.

(1) Cotes de la Bibliothèque Nationale de Paris.

Barbarano (J.). — *Vicentiæ monumenta et viri illustres.* Venezia, 1566 K 3496.

Barbaro :

Viaggio in Persia, éd. Alde, 1545. Rés. O² 19.

Giornale del assedio Constantinopoli. (p. E. Cornet) J 16642.

Lettere al Senato Veneto (p. E. Cornet O² h 455, Vienne, 1852).

Bizzaro et Ramusio ont publié le même *Voyage en Perse.*

Bergeron, traduction française du *Viaggio in Persia* de Barbaro.

Barbier de Meynard. — *Dictionnaire historique, géographique et littéraire de la Perse.* O² h 62.

Bargellinius (Cam.) — Voir Bibliothèque d'Angers.

Barletius (M.) — *Dell' assedio di Scutari*, ap. Sansovino. Rés. J 164.

Baschet (A.) :

Alde Manuce, Rés. K 1241.

Diplomatie vénitienne, K 9829.

Archives de Venise (1870) K 9830.

Bastard de Bourbon (J.). — *Oppugnation de Rhodes* (Paris, 1527). Rés. K 827.

Bayle. — *Dictionnaire.*

Beaufort (Fr.). — *Karamania.* London, 1817, O² a 9.

Beauveau (H. de). — *Relation journalière du voyage du Levant.* 1608, Paris. O² 21.

Behrnauer. — *La Police persane, arabe, turque*, 8 F 29015.

Belon (P.). — *Les Observations de plusieurs curiositez observées en Syrie*, Asie. Paris, 1553 S 5470.

Bembo (P.). :

Opere, t. V, IX lettere. Milano, 1809, Z 45293.

Lettere, éd. 1587. Venise, Bibl. Maz.

Lettere famigliarie. Venise, 1564. Bibl. Maz. 23072.

Bérard (V.) :

La Turquie et l'hellénisme contemporain, 1893, J 6075.

Politique du Sultan, J 6447.

Berchet. — *Rep. di Venezia e Persia*, 1865 et 1866. K 9881.

Bergeron (P.). — *Voyages* (traduit de l'italien). Paris, 1729, O^2 64.

Berry (de Bouvier). — Éd. Dr E. Hamy, *Livre de la description des pays*, casier G 48.

Bessarion (Card.). — *Orationes turcicœ* (voir Folieti, 1599, Leipzig).

Bianchi. — Traduction itinéraire de Constantinople à La Mecque, t. II, G 6563.

Bibliothèque Nationale de Paris : la plupart des ouvrages et manuscrits cités, en particulier f. français 881, 6121, 6074 et 75, f. latin 4154, supplément turc 877, 881 et 2. 859-860, 861, 863 à 865. — f. italien 413, etc.

Bibliothèque d'Angers :
Manuscrit inédit 1007. *Notizia et Stemmi di nobili famiglie ital.*
Manuscrit inédit 1053, Cam. Bargellinius : *Pittori italiani* (1240 à 1474).

Bizarri. — *Rernm persicarum historia*, (voir *Rel.* de J. Barbaro, A. Contarini, p. 437. Rés. J 170.

Bœrio. — *Dizionario del dialetto Veneziano*, X 4700.

Boissard (J.-J.). — *Vitœ et Icones sultanorum*, J 3332.

Bonfini (Ant.). — *Rerum Hungaricarum Decades tres*. Bâle, 1533. M 1116.

Bosio. — (Traduction Baudoin), *Histoire de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem*, Paris, 1629, H. 1820.

Bourquelot. — « Colonne serpentine et Hippodrome », *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, t. XXVIII, p. 20.

Bratutti. — Traduction de Saad-uddin, I, Vienne, II, Madrid. J. 3359 et 3360.

Bréhier (L.) :

Le Schisme d'Orient. Paris, 1899, H 6291.

Origines de l'art musulman, 8 vol., pièce 17069.

Développement des études byzantines du XVIIe-XXe siècle, 8, J. pièce 1229.

Les Églises byzantines, Paris, 1905, 8° R 14946.

L'Égypte, Paris, 1903. O^{3} b 841.

BREYDENBACH (Bern. DE). — Traduction HUEN, 1522 : *le grand voyage de Hierusalem*, 1517. Rés. O^{2} f 32 Aa.

BROQUIÈRE (Bertr. DE LA). — Voir SCHEFER (Ch.), casier G. 29.

BUONDELMONTI (Chr.) :

Liber Insularum Archipelagi, éd. par SINNER, à Vienne, 1824, J 12366.

à Paris, p. E. LEGRAND, 1897. O^{2} 545, 4° s., t. XIV.

BURCHARD (J.). — *Diarium*, éd. par L. THUASNE. Paris, 1883, 3 vol., 4 H 58.

BUSBEK (A.). — (Traduction S. GAUDOT) *Itinera Const*um* et Amasianum*, 1582, Anvers. Inv. 13742.

BUSCHING :

Géographie universelle, 14 vol., traduction de RAYNEVAL, G 9330.

Magazin für neue Historie und Geographie, 1783-1793. Haller, 23 vol. in-4°.

C

CALLIMACHUS (Eug.) :

De rege Vladislao, 1519, Rés. p. M 43.

Oratio adv. Turcas, voir BIZZARO.

De his quæ a Venetis tentata sunt contra Turcas, Rés. K 76.

CAMBINI (ou GAMBINI). — (Voir aussi SANSOVINO) *Della origine et imperio dei Turchi*. Venise, 1541, 8 J 5598. Rés J 11901 (1529) 2164 (1538).

CAMERARIUS (J.). — *De rebus turcicis commentarii duo* J 860 (4) écrits en 1527, éd. Francfort, 1598.

CAMUS (G.). — *Mémoire sur les Collections de Voyages de Thévenot*. G. 1210.

CANALE (Mich.). — *Della Crimea,* Gênes, 1856, M. 24656.

CANTEMIR (D.). — Traduction JONCQUIÈRES : *Histoire ottomane,* 4 vol. 1743 J 12181.

CANTU (César) :

Storia universale, traduction française par AROUX, 19 vol., 3ᵉ éd. Paris. G 20858...

Italiani illustri, 3 vol. Milan, 1873. K 10240.

CAOURSIN (G.). — *Du siège de Rhodes* (en latin). 1496. *Le cas de Zyzym,* voir L. THUASNE : *Diarium de* BURCHARD, *Djem sultan.*

CAPPAROZZO (A.), — *Di Gio Maria Angiolello et di un suo,* manoscritto inedito (1881).

CARRA DE VAUX :

Le Mahométisme, O^2 g 603.

Conférences à l'Ecole des Sciences sociales sur l'Islam 1905, et 1909.

CASTELLINI. — *Storia di Vicenza,* (des origines à 1630). Vienne, 1783, K 9201 à 9.

CASTRIES (H. DE). — *L'Islam,* Bibl. Sᵗᵉ-Gen. 8° sup. 1656.

CAUSSIN DE PERCEVAL. — *Journal asiatique (passim.)* « Destruction des Janissaires ». J. 16588.

CHALCOCONDYLAS (CHALCONDYLE). — *De origine et rebus gestis Turcarum.* Bâle, 1556. Cet ouvrage a été traduit par VINEGÈRE, Paris, 1577, J 866.

CHARDIN. — *Voyages en Perse,* Rés. O^2 h 15.

CHARMES. — *Avenir de la Turquie.* Paris, 1879.

CHARRIÈRE. — *Négociations de la France dans le Levant,* 1848, 4 vol., L^{45} 30 z.

CHESNEAU. — Voir H. CORDIER et Ch. SCHÉFER.

CHYTRACUS (Dav.). — Voir *Orationes turcicae Camerarii, Busbequii,* J 11892, *Folietae, Oratio de statu Ecclesiarum,* Rés. D^2 3238 (3).

CICOGNA. — *Storia dei Doggi di Venezia,* 3ᵉ éd., 1867.

CIPPICO (Corn.). — *De bello asiatico*. Bâle, 1544 (la première édition, 1477, K 8958).

CIRIAQUE D'ANCÔNE :

Itinerarium G 25133.
Cose fatte da Mocenigo (Venise, 1570), K 16378.

CODINUS (G.). — *Des origines et des antiquités de Constantinople*. — *Des offices du palais et de la grande Église*. Rome, 1839 et 1843.

COGO. — Édité à Gênes, 1902 ; *La dernière invasion des Turcs en Italie, 1499-1501*, 4° Z 302.

COMINES (Phil. DE). — Édition LENGLET DU FRESNOY, 1747. Paris, La^{16} 10 E.

CONTARINI (A.-C.). — (Traduction BERGERON), *Voyage de Perse*, 1473, O^2 64.

COQUELLE (P.). — *Histoire du Monténégro*, Paris, 1875, 8 J 6366.

CORDIER (H.) :

Marco Polo : Voyage en Perse. Paris, 1912.
Voir aussi Ch. SCHEFER.

CORONELLI. — *Mémoire sur les guerres de Morée, Négrepont*, 8° J 7227.

COUDERC (C.). — *Voyage à Jérusalem*, 1461, O^2 854.

COUSIN (L.). — (Traduction). *Histoire de Constantinople s. originaux grecs*, 1672-1674 (8 vol.) 4° J 3292.

CRITOBULE D'IMBROS. — (Traduction DETHIER), « Le panégyrique de Mahomet II » (*Monumenta Hungariae, historica*. t. XXI).

CRUSIUS (M.). — *Turcograeciae*, 1584-1585. Bâle, J 839.

CUINET. — *Asie-Mineure* (1890-1900). *Alliance française à Constantinople*. Bibl. Nat. Oa^2 268.

CUSPINIANUS (ou J. SPIESSHAYMER). — *De Turcarum origine, religione ac immanissima eorum in christianos tyrannide* (Anvers, 1541), J. 11865.

D

Defrémery. — Traduction d'*Ibn-Batoutah en Perse*, 1849, 8° O² h 55. Asie-Mineure, 1851, Z. Renan, 4290.

Delaborde (Fr.). — *Expédition de Charles VIII en Italie.* Paris, 1888, Bibl. Ste-Genev., 4°, L. sup. 473.

Delaville Le Roux (J.-M.-A). — *La France en Orient, XIVe siècle.* Paris, 1886, Z 1212.

Desjardins (Abel). — *Négociations diplomatiques* (*France et Toscane*), 6 vol. 4 L 4530 li.

Desdevizes-du-Dezert (G). — *Le travail historique*. 8 R 14946.

Desdevises-du-Dezert (Th.). — *Géographie ancienne de la Macédoine,* thèse, Paris, 1862.

Dethier et Mordtmann :

Le Bosphore et Constantinople, J 17885.

Epigraphie de Byzance. J 5687.

Diehl (Ch.). — Thèse sur Ravenne.

Djelal-Essad. — *De Byzance à Stamboul* (1910), 8 J 7511,

Dlugosz. — *Historia polonica*, in-fol. 1615, M 1167.

Dolfin. — Voir Dr von Groote.

Dorez (L.). — Voir J. Maurand, *Mélanges*, 1890-1904, 8° Z 9978.

Dousa (G.). — *De itinere suo Const.*, 1599, Anvers, J. 11856.

Dozy. — *Essai sur l'histoire de l'Islamisme*, O² g 415.

Drechsler. — *De Saracenis et Turcis chronicon,* 1567, Bâle, J. 857, 1596, Francfort.

Du Cange :

Historia Byzantina, Constantinopolis, christiana. Paris, 1680, J. 810.

Illyricum vetus. Fol. M 361.

Du Fresne-Canaye. — Voir H. Hauser.

E

École des Langues orientales (coll. O²545, 5 séries).

Engel. — *Histoire de la Serbie, Bosnie, Hongrie, Moldo-Valachie* (en allemand), M 17021.

Eryès. — Voir *Annales des Voyages*, t. IV, p. 19 : *Mémoire sur les voyages de Jos. Barbaro et d'Amb. Contarini.*

F

Faroldo Giul. — *Annali veneti* (V. 1577). Rés. K 1051.

Fermanel, Fauvel, de Launay, de Stochove. — *Voyages d'Italie et du Levant*, G 11032.

Flassan. — *Histoire générale et raisonnée de la Diplomatie française.*

Folieta (Ub.) :

De causis magnitudinis Turcarum imperii. Rome, 1574.
Genoviensium historiae libri 12. Gênes. 1585.

Foscarini Procurator. — *Istoria forastiera*, liv. IV. *Litteratura veneziena.*

Foucard. — *Otranto* (nel 1480 et 1481). *Archivio sto p. le paese Napolit.*, 1881, t. VI.

Fracanzano da M. — *Nuovo Mondo,* dédié à Angiolello, 1507, Vicence. Bibl. Nat., vol. exposé, n° 366.

Franco. — *Israélites de l'empire ottoman*, 8 H 6773 pièce.

Freher. — *Germanicarum Rerum Scriptores*, salle A.

G

Galland (Ant.). — Traduction de Saad-eddin, manuscrits français, 6074, 6075 et 6076.

Garcin de Tassy. — Ses articles et traductions insérés dans le *Journal asiatique*.

Gassot (J.). — *Le discours du voyage de Venise à Constantinople* (1550, Paris).

Geiger (Abr.). — *Emprunts de Mahomet au judaïsme* (en allemand), Bonn, 1833, O² g 161.

Geoffroy. — *La colonne d'Arcadius à Constantinople*, Paris, 1895.

Georgievitz (Barth.). — *De Turcorum moribus*, 1544. Venise, traduit en plusieurs langues.

Gerbelius (Nic.). — *Descriptionis Graeciae Sophiani libri septem*, J. 607.

Gerlach. — *Turkisches Tagebuch* (Francfort, 1573), Bibl. de M. Mordtmann à Péra.

Geuffroy (Ant.). — *Briefve description de la Court du Grand Turc*, 1543, voir *Voyage de M. d'Aramon*, p. 227, casier G 35.

Gévay. — *Die deutschen Gesandtschaftsberichte*.

Gfrörer. — *Bizantinische Geschichten* (Bibliothèque de l'Institut archéologique russe à Péra, peut-être la première bibliothèque bizantine du monde).

Giovio (P.) :

Comm. de le Cose de Turchi, 1540 (traduction Sauvage), 1552, 8 J. 5598.

Vie des hommes illustres (M II).

Giustiniani (B.). — 1492 (traduction Domenichi : *Historia di Venetia*, K 11633.

Gregorovius. — *Geschichte der St-Rom im M-A*, 1880, t. VII.

Grey (Ch. et Thomas, Roy). — *Travels to Persia* (Hakluyt Society, 1873), Rés. G 2728.

Groote (Dr E. von). — (Édition de 1860) de : *Die Pilgerfahrt des Ritters Arnold von Harff*.

Guazzo :

Historie, 1547. Venezia. (Bibl. Ste Gen. 8 L. 213).

Compendio de le guerre di Mahomet, Ven., 1545 (Bibl. Maz. 33477).

Gubernatis (de). — *Storia dei Viaggiatori italiani.*

Guillet. — *Histoire de Mahomet II.* Paris, 1681. J 11914.

Gyllius (P) :

De Bosphoro Thracio (Lyon, 1561).

De Topographia Constantinopoleos et de illius antiquitatibus, Lyon, 1562, Bibl. Mazarine, reproduits dans Gronovius : *Thesaurus*, t. VI, pp. 3187 et 3219 ; Banduri, *Imperium orientale*, t. I, pp. 249 et 343.

H

Hadji-Khalfa. — Cf. *Chrestomathie persane.*

Hakluyt (Society). — *Collection de voyages* (en anglais). Voir Ch. Grey.

Hammër (von P.) :

Traduction Hellert : *Histoire de l'empire ottoman* (18 vol.) J 12210. — Édition et traduction allemande de l'*Histoire de Wassaf* (xive siècle) O2 h 127.

Traduction anglaise des *Voyages d'Évlia Effendi*, G 5856 et 57.

Traduction allemande de *Hadji Khalfa : Ruméli und Bosna*, J 18790.

Hauser (H.). - *Du Fresne-Canaye* (*le Voyage du Levant*), casier G 43.

Hellert. — *Atlas pour l'histoire de l'empire ottoman.*

Hertzberg (F.). — *Gesch. der Byzantiner und des osm. Reiches*, 8 G 970.

Heyd. — Traduction Furcy-Raynaud, Paris, 1885 et 1886 : *Histoire du commerce du Levant*, 8 vol., 8712.

Hopf. — *Chroniques gréco-romaines.*

Horn (P.) :

Traduction allemande des *Souvenirs de « Schah Tahmasp »*. O² h 450.

En allemand : *Histoire de la Littérature persane et turque* (Leipzig, 1901), 8 Z 15778.

Huart (Ch.). — *Histoire des Arabes*, t. I, Paris, 1913, Bibl. Maz., 68229.

Hurmuzaki. — *Documents concernant l'histoire roumaine*, Cadi Keui. Bibl. des P. Augustins.

I

Idris ou Edris de Bitlis. — Voir Saad-uddin.

Der Islam (Revue encyclopédique) (allemande) en cours de publication sous la direction de C.-H. Becker (1910).

J

Jacob (O.-L.). — Édition des *Chroniques de Jean d'Auton*, 2 vol. 1834 (Bibl. Ecole des Langues orientales).

Jal. — *Glossaire nautique*, 2 vol. Bibl. Ste-Genev. 4° V 508 *bis*.

Jiretchek :

Die Heerestrasse von Belgrad nach. K pel (Prague, 1877).

Das Fürstenthum Bulgarien (Wien, 1891).

Jorga (N.) :

Notes et extraits, Bibl. Ste-Genv., I, 8°, sup. 383.

Ant. Marini, Bibl. Ste-Genv., G sup. 1038.

Gesch. des rumänischen Volkes, *Gotha*, 1905, 8e G 24.

Gesch. des osmanischen Reiches, 1913, 5 vol.

Joanne. — *De Paris à Constantinople* (mon guide).

Jouannin. — *Histoire de l'Empire ottoman* (illustrée).

Journal asiatique, 1823 à nos jours. O^2 385.

JURIEN DE LA GRAVIÈRE :
Les marins du XVe et du XVIe siècles.
Doria et Barberousse.

K

KASIMIRSKI. — Traduction du *Coran*, Bibl. Ste-Genev., Δ 63869.

KLING. — *Die Schlacht bei Nikopolis.* Berlin, 1896.

KLAITCH. — *Gesch. Bosniens.* Leipzig, 1885.

KLAPROTH. — Nouvelle édition des *Voyages de Marco Polo*, 1823.

KORAN. — Analysé par Jules LA BEAUME, collection des Langues orientales, Bibl. Ste-Genev. 4 R 784^1.

KRETSCHMAYR (H.). — *Venedig*, 1905.

KRUMBACHER. — *Byzantinisches Archiv.*; *Gesch. der byz. Litteratur* (Cadi Keui, Bibl. Ste-Genev. Q 4 sup. 63).

L

LABARTE (J.) :
Le palais impérial de Constantinople, Paris, 1861 (Institut archéologique russe, Péra, Bibl. Ste-Genev., Δ 16247).
Constantinople (v. d'art.), personnel.

LAMANSKY. — *Secrets d'État de Venise* (1884). 8 R 1117.

LANZ. — *Correspondance de Charles-Quint* (en allemand).

LA RONCIÈRE (Ch. DE). — *Histoire de la marine française*, 3 vol., 1900, 8 L^{f69} 80.

LAVARDIN (J. DE). — *Histoire de J. Castriot (Scanderbeg)* Paris, 1621. Bibl. Ste-Genev. 4° I. 302.

LAVISSE et RAMBAUD. — *Histoire générale*, 12 vol. casier G.

Lavisse (E.). — *Histoire de France,* Bibl. Ste-Genev., L 8 sup. 2336.

Léger (L.) :

Histoire de la Hongrie, Bibl. Ste-Genv., 8 G sup. 111.
Histoire de la Bulgarie, Bibl. Ste-Genev., 8 I sup. 353.
Itinéraires de l'Asie (coll. des Langues orientales), 1re série, t. VII.

Lemonnier. — Cf. t. V de *Histoire de France,* par M. E. Lavisse.

Leunclavius :

Historiæ Turcarum, 1591, Francfort, J 860.
Annales Sultanorum othmanidarum, 1596 *(ibid.)*

Loir (du). — *Voyages.* Paris, 1654, Rés. O2 31.

Lonicerus. — *Cronica Turcica.* Francfort, 1578.

Ludovisi (D. de). — Cf. *Relazioni,* par Alberi, casier U.

M

Mabillon (J.). — *Iter italicum* (*Vie,* par Jadart, de Broglie).

Machéras (L.). — (Traduction E. Miller et C. Sathas, *Chronique de Chypre,* P 1882, O2 545.

Magio (C.). — *Voyages et Aventures illustrés,* 1578.

Makrizi. — *Histoire des Sultans mamlouks.*

Malipiero. — Cf. *Archivio storico it.,* t. VII et VIII.

Marciana : ou *Bibliothèque nationale de Venise.*
Éd. de Capparozzo (*Miscellanea storia civile*), n° 3418.
Traduction du *Testament de Mahomet.* par Angiolello, manuscrit inédit. Voir notre édition annotée.

Marco Polo. — Voir Ramusio (t. II), Klaproth, H. Cordier.

Marzari (Giac.). — *La Historia di Vicenza* (1604). Bibl. Sainte-Geneviève, 4° K 307 (3).

Mas-Lartie :

Chronique de l'île de Chypre, Oa^2 216.

Ducs de l'Archipel, 4 K 23 (IV).

L'empoisonnement politique d. la République de Venise, 4° K 473.

Masson (P.). — *Histoire du commerce français au XVIIe siècle.* Thèse, 1896, 8 V 26473.

Matkovic. — Cf. Starine.

Maurand (J.). — *Itinéraire*, éd. par L. Dorez, 1901.

Mazzuchelli (J.-B). — *Storici italiani* (Brescia, K 383, 1753, 6 vol.).

Menavino (G.-A.). — *I costumi e la Vita de' Turchi.* Florence, 1551, Bibl. Maz. 50297.

Ménétrier (Cl.-F.). — *La colonne théodosienne ou historiée.* Venise, 1765.

Mézeray. — *Histoire des Turcs*, 1662. Paris, J 870.

[Montecchio. — *De inventario heredis.*]

Montet (E.). — *De l'état présent et de l'avenir de l'Islam.* Paris, 1911.

Mordtmann. — Ses œuvres, en particulier *l'Esquisse topographique de Constantinople*, chez l'auteur, à Péra.

Moreri. — *Dictionnaire.*

Mouradgea d'Ohsson. — *Tableau de l'Empire turc* (Institut archéologique russe.

Muratori. — *Rerum Italicarum Scriptores.* 1723, Venise, K 26. les tomes XXIII, XXII VIII, et table.

N

Navagiero (And.) (1515, historiographe officiel). — *Histoire de Venise* (Muratori, t. XXIII).

Nesri ou Neschri. — Cf. Saad-uddin, Nöldeke.

Nicolas de Nicolay. — *Les navigations et voyages en la Turquie*, Lyon, 1568.

NÖLDEKE :

Traduction de *l'histoire de Nesri ou Neschri*, dans la *Zeitschrift* (Berlin, Leipzig), *der deutscher Morgenländischen Gesellschaft*, t. XIII et XV, O² 372.

Orientalischke Shizzen O² 811.

Geschichte des Qorâns.

NOUVELLES ANNALES DES VOYAGES.

O

OMONT (H.) :

Missions archéologiques en Orient (1902 P.), Bibl. Sainte-Geneviève L 83348 sup. — Édit. d'Aléandre 4° K 510.

Notice sur le manuscrit N. A. F. n° 10050 : *La Fleur des historiens*, 4° Q 1005

Note sur *Sousa, Crusius, Zygomalas*, 8 Q pièce 1592.

ORBANDALE (l'Illustre). — *Histoire de M. de Germigny, ambassadeur français à Constantinople* (*1579-1583*). Chalon, 1662, Bibl. Maz. 17682.

P

PAGLIARINI. — *Croniche di Vicenza* (1663).

PASTOR :

Edition préfacée d'un *voyage du cardinal Luigi*, 8 M 10473 (IV 4).

Histoire des Papes, depuis la fin du Moyen Age, 4 vol. 1892, 8° H 5294.

PÉLICIER (P.). — *Lettres de Charles VIII.* Paris. 1903. Bibl. Ste-Genev., L sup. 158 (44).

PÉLISSIER (L.-G.). — *Lettres de Louis XII et Sforza* (thèse), Z 1212.

Pellicier (G.). — *Sa correspondance*. Cf. Tausserat-Radel.

Perondino. — *Magni Tamerlanis Vita*. Florence, 1553. J 11908.

Pétis de la Croix :

Le sérail des Empereurs turcs, Bibl. Maz., n° 1937.

État de la marine turque, Bibl. Maz., n° 1939.

Petit. — « Séjours de Charles VIII » (*Bulletin historique et philologique*), 1896 et Lb^{28}, 57.

Petrovitch. — *La vie de Scanderbeg* (1556, Bâle), en latin, 8 Q 703.

Philelfus (J.-W.). — « De vita, rebusque gestis invictissimi Regis et Imperatoris clarissimi Machometti » (dans *Monumenta hist. Hung.*).

Philelfus (Fr.). — *Epistole*, en latin (16 liv. de 1427-1461), Rés. p. Z 56 et 416.

Picot (E.). — *Les Serbes de Hongrie*, voir aussi Uréchi.

Picotti (G.-B). — *Sulle navi papali in Oriente*, 1453 (Venezia, 1911.

Pigafetta. — *Itinerario da Vicentza a Costantinopoli*, 1585, Londres.

Pisani (M. le chanoine P.). — *La légende de Scanderbeg*. Paris, 1891.

[Pisko. — *Skanderbeg* Wien, 1894.]

Portius. — *Historia belli persici et Itineris Byzantini*, 1583. Francfort.

Postel (G.) :

De la République des Turcs. Poitiers, 1560, in-4, Bibl. Ecole des langues orientales.

Des histoires orientales. Poitiers, 1576, in-16.

Prost (Aug.). — « Les chroniques vénitiennes » dans la *Revue des questions historiques*, 1882, t. XXXI.

Q

Quatremère :

Histoire des Mongols de Perse, Bibl. Sainte-Geneviève, Œ 8° 1072.

Histoire des Sultans mamelouks de l'Égypte.

Quirini (L.). — *Oratio de urbis Constantinopolis jactura* (ap. Agostini : Scrittori Veniziani).

R

Ramberti (Ben.). — *Delle cose de Turchi* (1re éd. 1539), Rés. O² 19 (2e éd. 1543), Aldus.

Ramusio (G.-B.) — *Mar. delle Viaggi e Navigationi*, t. II, éditions 1559 et 1583. Bibl. Maz. et édit. 1583. P. Ang. 113.

Rauwolf (Dr L.). — *Raiss in die Morgenländer* (1583), O² 20.

Recueil de Voyages et de Documents, pour servir à l'histoire de la géographie du XIIIe-XVIe siècle sous la direction de MM. Ch. Schefer et H. Cordier, casier G. 22 vol. parus ; consulter spécialement les tomes :

XVI : Voyage de Du Fresne-Canaye, éd. par H. Hauser.

XVII : Itinéraire de Jérôme Maurand, éd. par L. Dorez.

XII et XI : Voyage d'Outre-mer et voyage de Terre-Sainte, éd. par Ch. Schefer.

VIII : Voyage de M. d'Aramon.

V : Voyage et Itinéraire d'Outre-mer de J Thénault.

II : Voyage de la Sainte-Cité de Hiérusalem.

IV : Navigation de J. et R. Parmentier.

Redouer (Du). — Collection de *Voyages* (ceux de la collection Fracanzano.

Relazioni degli Ambasciatori di Constantinopoli, ap. Albéri, casier U 224-7 :

Gritti (And.), 1503, tome III, page 1.
Giustiniani (Ant.), 1514, tome III, page 45.
Mocenigo (Alv.), 1518, tome III, page 53.
Contarini (Bart.), 1519, tome III, page 56.
Minio (M.), 1522, tome III, page 69.
Zen (P.), 1524, tome III, page 93.
Bragadino (P.), 1526, tome III, page 99.
Minio (M.), 1527, tome III, page 113.
Zen (P.), 1530, tome III, page 119.
Ludovisi (Dan.), 1534, tome I, page 1.
Navagero (Bern.), 1553, tome I, page 33.
Anonimo, 1553, tome I, page 93.
Trevisano (Dom.), 1554, tome I, page 111.
Erizzo (Ant.), 1557, tome III, 123.
Barbarigo (Ant.), 1558, tome III, page 145.
Cavalli (Marino), 1560, tome I, page 271.
Dandolo (And.), 1562, tome III, page 161.
Catarino (Zen), ambassadeur extraordinaire, 1550, dans les *Starine*, tome X, page 208, 8 R 3750.

Reufsner. — *Epistolae turcicae.*

Revue des Deux-Mondes, mars 1879, juillet 1907 et *passim.*

Revue historique de G. Monod, mai 1880, juin 1911, décembre 1912 et *passim.*

Revue des Questions historiques, *passim*; voir A. Prost.

Riant. — *Archives de l'Orient latin*, 1881 et 1884 (2 vol.).

Ricaut. — Traduit par Briot de l'anglais en français, 1696 : *Histoire de l'état présent de l'empire ottoman.*

Richer (Chr.). — *De rebus Turcarum* ; en français : *Coutumes et manière de vivre des Turcs* (1540) J 3324.

Ricoldus (prisonnier des Turcs et janissaire). — *De vita et moribus Turcarum*, Paris, 1509, in-4°.

Rizzardo (Giac.). — *La presa di Negroponte nel 1470*, éd. par Em. Cicogna, 1884, Venise.

Rosaccio (Gius.). — *Viaggio da Venezia a Cost.* Venise, 1598 (éd. 1606. G. 3509).

Rota (Jean). — *Histoire moderne du prince Syach Ysmail, surnommé Sophy Ardvelin*, en italien, 1508 et 1520; en français, 1517 et 1522 à Paris, inséré par M. Schefer dans *État présent de la Perse en 1660*, O² 545, II, 20.

S

Saad-uddin (ou Seadeddin) :

Voir Bratutti, traduction italienne de son histoire et traduction française inédite d'Ant. Galland, manuscrit français de la Bibl. Nat. de Paris, n° 6074, 6075.

Sabellico (M.-A.). — *Rerum Venetiarum Historia*, 1487, traduction italienne. L. Dolce, 1507 et 1543. K 3212.

Sacy (Silv. de). — *Chrestomathie arabe.*

Sagredo (Ag.). — Voir *Archivio stor. VII.*

Sagundino (N.). — *De origine et rebus gestis Turcarum.*

Sansovino (Fr.). — *Historia univ. dell' origine, guerre et imperio de' Turchi* (Venezia, 1568) 4° K 392; éd. 1600, Bibl. Maz., n° 16350; éd. 1579, N° 16338.

Sanuto (Major M.). — *Vie des Doges*, dans le tome XXII de Muratori.

Sanuto (Minor M.):

Diarii (1496-1533) en 58 volumes, édités à Venise, 1879-1904 (4° K 160.

Spedizione di Carlo VIII in It. (éditée par R. Fulin, 1873, Venezia).

Sathas (C.-N.)

Chronique de l'Anonyme, en grec, 1894, 8 Z 12022.

Documents inédits relatifs à l'histoire de la Grèce au Moyen Age, Paris, 1880-8, 4° J 67.
Voir Urechi (1878).

Scanderbeg. — Voir Pisani, Pisko.

Schefer (Ch.) :
Édition de *Spandugino* en français, 1896, 8 Z 437, le n° 70 de la collection.
Voir le *Recueil de Voyages et de Documents*, p. s..., les tomes II, IV, V, VIII, XI, XII.
Collection de l'École des Langues orientales : *État présent de la Perse*, 1660. — Les trois chapitres du *Khitay-Nameh*, 2e série, t. IX, 2e série, t. XX, O2 545.
La Chrestomathie persane, 2 vol., 1883.

Schildberger (H.). — *Reisebuchund Gefangenschaft in der Turkey*, 1557, Francfort ; Brown, traduction anglaise Hakluyt Society, Rés. G 2735 A 1, édition Neumann, 1859, Munich ; édition Langmantel, 1835, Tubingue, Bibliothèque Mazarine, 38093.

Schwandtner. — *Scriptores Rerum Hung*, t. I, Institut archéologique à Péra.

Schweiger (S.). — *Eine neue Beschreibung Kpls*, (Nuremberg, 1577 et 1608 et 1639), O2f 81.

Simonsfeld :
Venetianische Studien (1878, Munich), 8 K 361.
Der Fondaco der Deutschen, in Venedig (2 vol., 1887), 8 K 1650.

Sophianos. — *Totius Greciae Descriptio* (Rome, 1542). Carte, Bibl. Nat., sect. géog., N 20170.

Spandugino :
Costumi di Turchi.
Voir Ch. Schefer.

Starine de la Société Philomathique d'Agram, t. X, 1878, 8° R 3750 ; voir *Relazioni* (C. Zen).

STOCHOVE. — Voir FERMANEL (Voyage fait en 1630 à Constantinople).

T

TAGLIACOZZO ap. KATONA. — *Historia critica.*

TAUSSERAT-RADEL. — *Correspondance de G. Pellicier*, Paris, 1540-1542. 1899, Lg² 125.

TAVERNIER. — *Nouvelle relation de l'intérieur du Sérail du Grand Seigneur*, Paris, 1675.

TENTORI. — *Essai sur l'histoire de Venise.*

THEVET (A.). — *Cosmographie du Levant.* Lyon, 1556. Rés. G 1037.

[THOMAS (G. Méd.). — *Chronique du siège et de la prise de Constantinople, 1453*, par Dolfin, 1888, Munich].

THOMAS W. et ROY ; Ch. GREY. — *Travels to Persia.* Rés. G 2728.

THUASNE (L.) :

Mahomet II et *Gentile Bellini.* Paris, 1888. 4 K 315.
Djem Sultan. Paris, 1892. 8 J 8945.

THUROCZ. — Voir SCHWANDTNER. édit. 1746, t. I, p. 39-281, M 1133.

TIRABOSCHI (Girol). — *Storia della Litteratura ital.* (Milan, 1883).

TREVISANO (DOM). — *Relation de son ambassade au Caire*, insérée dans le *Voyage* de THÉNAUD, pp. 147-226, par M. Ch. SCHEFER, casier G.

U

ULYSSE CHEVALIER (Chan.). — *Règles de la critique historique*, 8 G pièce 390.

Urechi (G.). — (Traduction E. Picot), *Chronique de Moldavie*. P 1878. O² 545, I sér., t. VIII et IX.

Ursu :

Historia turchesca, 1909. J 7559.

Uno storico... sconosciuto... 1910, K 1239 pièce.

Origines de l'ambassade de France à Constantinople (1908, Paris).

V

[Vambéry. — *Travels... of the turkish admiral Sidi Ali, 1553-1556*. London, 1899].

Van Millingen. — *Les murailles de Constantinople* (Bibl. Cadi Keui).

Vast (H.) :

Vie du cardinal Bessarion. P. 1878.

Vie de J. Lascaris (thèse latine), *ibidem*.

Article dans la *Revue historique*, mai 1880, sur le siège et la prise de Constantinople en 1453.

Vendrami Mosca. — *Storia di Vicenza*, 1779, 2 vol.

Vertot (Abbé). — *Histoire des Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem*. P. 1779.

Vigenère (de). — Traduction de Chalcondyle, voir ce nom.

Vigna (A.). — « Codice diplom. delle colonie Tauro-ligure », dans les *Atti della Sta Lig. di Stor. Patria*, t. VII (Gênes).

Vivien de Saint-Martin. — *Géographie historique de l'Asie-Mineure*.

Volaterranus (Giac.). — *Diarium*, voir le tome XXIII de Muratori (1472-1484).

Volney :

Voyage en Égypte et en Syrie, 1787, 2 vol. Oe² 8.

Considérations sur la guerre des Turcs avec les Russes, 1788.

W

Wicquefort (A) :

Voyage très curieux en Perse.
L'Ambassadeur et ses fonctions, 1681.

Wiener Zeitschbift. — *Für die Kunde des Morgenlandes*, O^2 743.

X

Xénopol. — *Histoire de Roumanie.* Bibl. Ste-Gen. M 8. sup. 657.

Y

Yaqout. — Cf. Barbier de Meynard.

Yriarte :

Les Borgia, 1889, Paris. Bibl. Ste-Gen. K 8, sup. 149.
Autour des Borgia, 1891, Paris. Bibl. Ste-Gen. 4° Z, sup. 139.
Vie d'un patricien de Venise au XVIe siècle. Bibl. Nat., 4 K 183.

Z

Zeller. — *La politique de François Ier au Levant.* Lg^3 17.

Zéno Apost. — *Lettere*, 1752.

Zinkeisen. — *Osmanisches Reich* (1300-1812), 7 vol. (Institut archéologique russe à Péra).

CHAPITRE I

J.-M. Angiolello : sa ville natale, sa famille, son « curriculum vitæ »

Res non Verba.

Parmi le groupe gracieux des villes moyennes de l'Italie, il faut assurément placer Vicence, la ville des palais et le berceau de plusieurs hommes illustres (1). Ce qui frappe d'abord, c'est la situation de cette ville, situation charmante au confluent du Rétrone et du Bacchiglione, dans un frais vallon, entre les dernières collines des Alpes et les pentes verdoyantes des monts Berici, à 120 kilomètres nord-est de Rome et à 75 kilomètres ouest de Venise. Non moins que sa position, les monuments de Vicence frappent d'admiration le voyageur curieux d'histoire. La douceur de son climat, ses richesses de toute sorte, les vignes de son territoire ont fait de l'antique « Vicenza » un lieu béni du ciel, un de ces nids préparés

(1) Le Trissin, poète (1478-1550) ; Losco, également poète ; Palladio, architecte (1518-1580).

Pigafetta le compagnon de Magellan dans son voyage autour du monde et auteur du *Journal du bord*, etc.

par la Providence pour le plaisir des touristes et l'éclosion du génie.

C'est à la beauté et à la douceur de Vicence que certains historiens (1) ont attribué l'arrivée de plusieurs grandes familles, entre autres de celle des Angiolelli.

Nous savons malheureusement peu de chose des origines et des différents membres de la famille des Anzolelli ou Angiolelli.

Pagliarino mentionne une double version concernant leur origine. D'après l'une, les Angiolelli seraient venus de Bologne, en 1317, tandis que Vicence avait pour chef « Cangrande dalla Scala » ; d'après l'autre, les Angiolelli demeuraient en 1308 avec la famille Ghelina à Vérone, et ils seraient venus « finalmente » à Vicence. Le même auteur signale quelques représentants de la famille des Angiolelli mais sans précision et sans détail. Puis, après avoir cité un Antonio, un Francesco et un Bartolomeo Angiolello, il passe à un autre sujet disant : « et molti altri, li nomi de'

(1) Voici comment s'exprime Pagliarino à ce sujet, vers la fin du livre III de sa chronique : « molte famiglie ricche et illustri e di nobile patria invitate dall' amenità del luogo, volontariamente hanno abbandonato le proprie stanze, et hanno voluto havere questa per sua cara Patria, trà le quali si legge che sono state li Prothi, Agrapati, Facelli, Bruosmini, Trissini Volpi, Trenti, Setini, Pogliani, Cerbati, Verlati, Zoini, Anzolelli .. li quali essendo tutti nati et allevati in splendidissima patria, et congiunti in parentado con nobili et abbondanti di tutte le cose ; nientedimeno abbandonarono le sue patrie stanze, et elessero questa per sua diletta Patria, indotti solamente per l'amenità e fertilità della Campagna... »

quali per brevita mi ha parso di tralasciare » (pp. 287 et 288).

Faute de données plus précises nous imiterons ce chroniqueur et sans nous attarder davantage, nous avons hâte de retracer succinctement le *curriculum vitæ* de Jean-Marie Angiolello, fidèle aux deux causes servies par ses pères : la cause des Lettres et celle de la Patrie.

Aussi bien, malgré les précieuses mais trop rares indications disséminées dans la correspondance de P. Bembo (1), dans le journal de M. Sanuto (2), dans l'*Histoire de Vicence* par Marzari (3), nous n'oserions tenter la généalogie des Angiolelli. C'est là une entreprise réservée à un heureux et sagace compatriote d'Angiolello. Nous espérons, pour la gloire posthume de Jean-Marie, qu'un fin et patient érudit conduira à bien cette tâche.

Dans ses *Vicentiæ monumenta et viri illustres* (4), Jul. Barbarano (Venise, 1566), écrit à la page 10 : « Io. Maria Anzolellus *scriptor primus fuit rerum Turcicarum*, de quo *extant commentaria*, eumq. refert etiam Jovius in vita

(1) Bembo, *Lettres familières*, éd. 1564, f° 57 et 162, 61, 65, 71, 77, 84 ; *Lettres*, 16 livres, éd. 1587, liv. II, p. 60; liv. III, p. 10, 111, 126.

(2) M. Sanuto, *Diarii*, t. XXXV, col. 227, 262, t. XLII, col. 407, 421, 281, t. XLIII, col. 529, 531, 588, 453, 330, t. XLVI, col. 50, 152, 189, 303, t. XLVIII, col. 418 et 442, t. IXL, col. 54, t. LV, col. 484, t. LVIII, col. 25.

(3) Marzari, *op. cit.*, p. 184. Cf. Mazzuchelli, t. II, 777. Cf. Angiolgabriello, t. I, anno 1348 et 1416.

(4) Bibl. Nat., K. 3496, pièce (4) f° 10 v°.

Mahometi II Imperat. in med. *Locupletissimus orbis explanator, ipsarumque rerum Turcicarum.* » Voilà deux titres (à supposer même que le premier ne fut pas rigoureusement exact, et que J.-M. Angiolello n'ait été que l'*un des premiers historiens de la Turquie*), qui justifieraient à eux seuls l'étude que nous consacrons à cet enfant de Vicence.

Nettement opposé à l'habitude de l'hyperbole trop à la mode présentement, nous n'attirerons le ridicule ni sur Angiolello, ni sur nous-même en faisant de lui le grand homme qu'il n'eut jamais l'ambition de devenir. Nous voudrions honorer ce modeste avec modestie ; en faisant connaître sa vie, sa personne et son œuvre en toute simplicité. Loin de nous la naïve prétention de donner une biographie définitive, moins encore une édition *ne varietur* de ses écrits.

Comme pour nombre d'hommes qui se sont fait un nom dans l'histoire, pour Angiolello, nous avons peu de données biographiques. Même les dates de sa naissance et de sa mort ne nous sont pas connues exactement. Toutefois, d'après un passage de son journal de campagne, il est très probablement né en 1451 ou 1452. « Le 13 juillet 1470 le Grand Turc, maître de Négrepont, se fit présenter tous les prisonniers qui avaient de la barbe, et au nombre d'environ 800, il les fit mettre à genoux et décapiter. Quant aux dames, demoiselles et jeunes gens de dix-huit ans et au-dessous « da dieciott' anni in giu », ils furent vendus, donnés ou échangés. « Pour moi, Jean-Marie Angio-

lello, je fus offert comme esclave au Grand Turc » (1). C'est donc à sa jeunesse que Jean-Marie dut son salut. Ayant pris part à l'expédition de Négrepont, à un âge si peu avancé, il est peu probable que Jean-Marie ait étudié ailleurs que dans sa ville natale (lors même que ses ancêtres ont été des écrivains). Si lui-même s'est distingué comme tel et s'il a mérité les éloges de Marzari comme érudit, comme polyglotte et comme historien, il a dû se former pendant les loisirs forcés de sa captivité.

Descendant de gens d'épée et de plume, il est tout naturel qu'il ait eu beaucoup d'activité et le feu sacré de l'étude. Il sut déployer la première et attiser le second en sa qualité d'esclave du Grand Seigneur, à la cour de Constantinople. Là, tout en s'efforçant de gagner la confiance de ses maîtres, il a dû étudier les rudiments de la langue turque non seulement parlée, mais aussi de la langue écrite. C'était un milieu de choix pour pareille étude, qui pouvait contribuer à assurer l'emploi de ses talents, voire à améliorer et à embellir son existence. Peut-être même le jeune prisonnier de guerre a-t-il secrètement songé à s'aider un jour de l'un de ces idiômes orientaux (turc, arabe, persan) pour s'échapper de sa captivité et s'en retourner en Italie, dans sa chère patrie.

Dans le même temps, ainsi que précédemment dans l'île de Négrepont et pendant que confondu parmi la cohue des captives et des jeunes captifs, il s'acheminait

(1) Cf. Le manuscrit vicentin, édité par nous, ci-après.

vers Constantinople, Jean-Marie a pris des notes un peu partout et au hasard de l'heure, ou bien plutôt, chaque soir, au moment où les marchands de son home lointain faisaient le bilan de leur journée. Ces notes devaient plus tard constituer comme la charpente solide de ses écrits sur la cour et les mœurs des Turcs, qu'il a eu le loisir d'observer et d'analyser. Le jugement ci-après formulé par Marzari, ne paraît donc aucunement précipité : « An. **1470**. Gio-Maria Angiolello, visse questo tempo di scienze varie erudito, e di (linguaggi) diversi perito, et in scrivere diligente, et ingegnoso espositore... » (1).

Peut-être que ses premiers exercices linguistiques ont roulé sur un texte turc du Coran ou sur une sorte d'anthologie coranique. La Bibliothèque Nationale (la Marcienne) de Venise possède la traduction du *Testament de Mahomet* par Angiolello (et si nous ne nous trompons, nous sommes le premier à l'éditer). Il se peut même que ce travail ait contribué à attirer sur Angiolello l'attention du Maître, sinon à lui obtenir son affranchissement. Ce qui est certain, c'est que Jean-Marie a été affranchi ; les historiens de Mahomet II sont unanimes sur ce point. Toutefois, les uns lui font accorder la liberté par Mahomet II en récompense de son ouvrage (le premier, à les entendre) intitulé : *Vita et azioni di Maometto II ;* les autres (2), par contre, font libérer Angiolello par le fils aîné de Mahomet II, Moustafa,

(1) Marz, *op. cit.*, 2e partie, *Historique des fils de ma chère Patrie,* p. 469.

(2) P. Jove, ap. Sansovino, p. 209.

pour le récompenser d'avoir écrit en italien, puis en turc : *Breve narrazione della vita et fatti di Ussuncassano*, *re di Persia*.

Un fait non moins certain aujourd'hui, c'est que Jean-Marie Angiolello a été successivement au service de Mahomet II et de son fils aîné ; cela ressort avec évidence des écrits de l'intéressé : Et d'abord qu'il a été l'esclave, dans toute la rigueur du terme, du vainqueur de Négrepont (ms. de la Bertoliana Bibl.). De son côté, Pigafetta, contemporain de Jean-Marie, confirme les dires de celui-ci : « Scrive poi Giov. Maria Angiolello Vicentino che si trovò all' assedio e alla presa di Negroponte, che i Turchi gittorono in quella città huomini morti e cavalli marciti (1) ; la qual cosa afferma il cardinal Bessarione. » P. Jove fait de même : « Commentaria rerum ab ipso (Mahomet II) gestarum a *liberto* (2) *ejus* Vicentino conscripta legimus » (*Elog. Viror. bellica virtute illustrium*, l. II, p. 149).

De plus, Angiolello nous raconte lui-même (Ramusio) qu'il a fait la campagne de Perse au service de Moustafa, qui mourut (3) quelques mois après. Le même Angiolello nous apprend qu'après les funérailles de celui-ci, il a été rangé parmi les courtisans de Mahomet II (ms. it. de la

(1) Morti... marciti : le manuscrit, vicentin ne renferme pas cela, mais, lors du nettoyage de Negrepont le 16 juillet 1470, les Turcs jetèrent les cadavres à la mer.

(2) Liberto, affranchi ; — esclave, sens large, serviteur. Sous peine d'erreur, ce mot a été pris par Jove, dans ces deux sens.

(3) Mort en Caramanie près de Nikdèh à Bozbazardjik. (Cf. Alléri, série et tome II, p. 18.

Bibl. Nation., 1238, *Hist. Turch.*, f° 28). « *Noi altri corteggiani* del q. Mustafa fossimo proveduli e messi a provisione insieme con gli altri corteggiani del gran Turco, secondo ci trovavamo aver fatto buoni portamenti, eramo fatti più e meno di provisione. » D'après ce document, Angiolello n'a pu être affranchi que par Mahomet II, lors même que dans la suite il a servi dans la cour de Mustafa, puis de nouveau parmi les courtisans de Mahomet II, une fois son fils aîné décédé. Dès lors que les historiens de Mahomet II ont ignoré le susdit manuscrit, et qu'il est d'usage en Orient de donner le nom d'esclave à tout serviteur ou officier du Sultan — même aux vizirs — ceux des historiens qui ont fait d'Angiolello l'esclave et même l'affranchi de Moustafa, sont parfaitement excusables ; quelques-uns le sont moins d'avoir copié servilement leurs devanciers.

Personnellement Angiolello ne nous a fait connaître ni l'auteur, ni le motif, ni le moment de sa mise en liberté. A defaut d'information de première main, le plus vraisemblable est que le Conquérant, esprit curieux et grand amateur de récits historiques, ayant remarqué Angiolello, lui aura confié le soin de relater les événements dont il fut témoin ou encore Mahomet II aura accueilli avec joie les notes du jeune esclave sur la Prise de Négrepont, le retour de l'armée turque, la Cour... Cf. (le récit du manuscrit vicentin). Alors, pour le récompenser et le gagner plus sûrement, Mahomet II aura libéré Angiolello. Puis, ayant appris l'expédition prochaine de Moustafa, en Perse, Jean-Marie,

de son propre mouvement, ou à la suite d'une offre directe ou indirecte du Grand Seigneur (désireux d'attacher à la cour de son fils aîné un jeune homme distingué), se sera rangé parmi les courtisans de Moustafa. En tous cas, c'est comme tel qu'il a pris part à cette campagne, dont il est devenu l'historien. Pendant les années 1473 et 1474, il a appris à connaître ce prince. Hâtons-nous d'ajouter qu'il nous en a laissé un portrait bien moins suspect que d'autres, dus à des historiens turcs ou italiens. Aussi bien, Angiolello est d'une impartialité et d'une franchise rares, surtout à cette époque, et spécialement quand il s'agit des Turcs.

Maître Jean-Jacques Bartholotus, qui a transcrit la traduction du *Testament de Mahomet* nous apprend que Jean-Marie Angiolello a fait le récit de la victoire des Turcs sur Ouzoun-Hassan en turc « in idioma Turchesco ». Il appartient à quelque chercheur ottoman de retrouver l'original ou, du moins, une copie du récit historique en question. Nos osons compter sur la Commission historique de Constantinople, elle réserve des surprises très agréables, sans aucun doute, aux historiens des deux mondes. Dans tous les cas, *hoc est in votis*.

Le même copiste nous dit en parlant d'Angiolello : « Pizolo siando stato preso da *turchi* fu *adenato* con gran credito apresso et era thesoriero da tute le sue intrade. » Les chiffres si précis des soldes que nous trouvons dans le

(1) Bibliothèque de Saint-Marc de Venise, ms. lat. cl. 14, n° 123 (4662) : édition Capparozzo, 1881.

manuscrit de la Bertoliana (1), et dans le manuscrit 1238 de la Bibliothèque Nationale de Paris, constituent peut-être une des meilleures confirmations de cette assertion. Toujours est-il que nous ne possédons aucune autre source nous fixant sur l'emploi habituel d'Angiolello (2) à la cour de Constantinople. A quelle époque, cette charge de confiance lui a-t-elle été confiée? Jusqu'à présent, cette question n'a encore été (que nous sachions ni posée, ni résolue. Toute information directe à ce sujet nous faisant défaut, il nous reste des conjectures.

La plus vraisemblable suggérée par notre citation et par Angiolello indiquant le critère d'après lequel ont été traités les courtisans de feu Moustafa Tchélébi « secondo ci trovamo aver fatto buoni portamenti » (ms. 1238, fol. 28) nous semble la suivante :

Angiolello a obtenu cette place à son retour de Perse, en 1474 ou 1475 : Mahomet II voulait par là récompenser le courtisan de feu son fils et l'auteur du nouvel écrit qui retraçait et magnifiait les exploits répétés de la puissante maison des Ottomans. Quelles ont été au juste les attributions de ce trésorier? Nous l'ignorons. Mais tout permet de penser que Jean-Marie Angiolello, remplissait intégralement les devoirs du trésorier général des revenus du Grand Seigneur, sans qu'il en portât officiellement le titre.

(1) Cf. : page précédente.

(2) M. Nistor a appelé à tort Angiolello « Sekretär des Sultans, Mahomet II », dans un livre très documenté d'ailleurs : *Handel und Wandel in der Moldau* (1910), J 7756.

De son temps, il y avait deux de ces trésoriers « Tefterdar (1) » ou Camerlingues (ms. 1238, fol. 53), l'un pour la Romanie (Europe), l'autre pour l'Anatolie. Chacun d'eux avait annuellement 600.000 aspres d'appointements et en sus moult présents. La qualité de Vénitien d'une part, la modeste fortune que laissa Angiolello à sa mort, d'autre part (Capparozzo) fondent amplement notre hypothèse. Il y a, croyons-nous, toutes les chances possibles pour que le nom d'Angiolello n'ait jamais figuré sur la liste des Tefterdar du Conquérant (2). Rien d'étonnant à cela, puisque maintes fois, dans l'Ancien Régime, fait semblable s'est présenté en France, pour ce qui est du contrôle général des Finances : un homme en assumait toutes les charges, un autre ne portait que le titre) (cf. les Rois fainéants et les maires du palais).

Le copiste de la traduction du *Testament de Mahomet* par Angiolello rapporte ce qui suit : « Scrisse costui la Victoria de *Turchi* contra Usson Cassan in idioma turchesco et fu molto grato al gran turco ». L'écrit visé est évidemment un fragment de la *Vie d'Ouzoun Hassan* (recueillie par Ramusio, t. II, p. 65, dans ses *Voyages et navigations*), qui embrasse une période historique de soixante-deux ans (1462-1524) et comporte l'histoire d'Ouzoun-Hassan et

(1) Le Tefterdar (troisième colonne de l'Empire ottoman). Mahomet II porta le nombre de Tefterdar de deux à quatre.

Le chef du trésor privé s'appelait Kasnadar bachy.

(2) Moins encore parmi les Khaznadar bachi ou chefs du trésor privé du Grand Seigneur ; aussi bien cette dignité était réservée à un eunuque.

d'Ismayl Châh. Le S[r] Procurator Foscarini le signale ainsi, dans sa *letteratura veneta* : « la seconda opera dell' Angiolello, Breve narrazione della vita, et fatti di Ussum Cassano re di Persia. » Au livre IV de son *Istoria Forastiera*, le même auteur porte l'attention du lecteur sur ce travail publié par Ramusio : « narrazione di molto pregio... di Giov-Maria Angielollo Vicentino, *viaggiatore allora* famoso, che avea veduta tutta quasi l'Europa, e gran parte dell' Asia. »

Préciser au juste le temps que notre trésorier est resté en charge n'est pas chose aisée, il ne nous le dit pas. Ce dont nous sommes bien sûrs, c'est que plus d'une fois encore Angiolello a suivi la cour, en route pour une guerre extérieure (cf. récits dans le ms. 1238, et le chapitre des approvisionnements, du ravitaillement des troupes turques dans Ramusio, tout cela est d'un témoin bien au courant). Nous le trouvons encore parmi les courtisans de Mahomet II, lors de sa dernière expédition en Asie, où la mort l'a terrassé, le 3 mai 1481. « Venissimo di longo à Costantinopoli, dove trovavissimo il S[re] Baiasit » (ms. 1238, f° 73), écrit Angiolello. L'emploi de la première personne du pluriel indique nettement sa présence. Quelque temps après, Angiolello a dû revenir à Vicence : Bartholotus écrit en effet : « habiando vivesto con loro circha anni

(1) Sanuto XIX 57 rapporte une lettre de Donado du Leze au secrétaire du Conseil des Dix. J.-J. Caraldo signale aussi un séjour de vingt ans « stette con l'avo de questo signor selimo anni 20 ; ici, pas environ et avec Mahomet II, chose impossible.

20 (1) essendo stato christiano fugito et tandem pervene a la patria sua circha l'anno 1483, dopo la morte del Gran Turcho » (en tête de la traduction du *Testament de Mahomet*).

Et de fait, le corps de Mahomet II était à peine refroidi, lorsque la compétition de ses deux fils survivants Bayézid et Djem, et par suite une sorte de guerre civile éclata. Comme pour tant d'autres, les conditions se trouvant changées par le décès du conquérant, une vie nouvelle allait commencer pour Angiolello. Serait-il téméraire de penser que Jean-Marie a profité du désarroi politique pour servir les siens vers 1482 (1) et pour aller à la recherche de l'âme sœur? Son esprit positif, son âge jeune encore, puisqu'il avoisinait la trentaine, son cœur pitoyable à tous les malheureux, et aussi son patriotisme, nous inclinent à croire, qu'en ce temps-là, Angiolello est revenu à Vicence et s'est marié. En serrant de trop près le texte de Bartholotus on conclurait (à tort selon nous), que la préoccupation d'échapper au fanatisme musulman a été l'unique cause de son départ de Constantinople, de son retour à Vicence.

L'on voudrait pouvoir éclaircir entièrement ce point de sa biographie morale, établir, à l'aide de documents péremptoires, s'il a fait un mariage d'amour ou de raison, si sa femme fut pour lui la compagne chérie, la poésie de sa vie, ou si elle ne fut qu'une excellente ménagère et une bonne mère, ou encore si elle a été tout cela à la fois,

(1) D'après les f. 72 et 73 de l'*Historia Turchesca* Angiolello paraît avoir été dans le camp de Bayézid en marche contre Djem (1481).

réalisant ainsi l'idéal évangélique de la femme forte. Il faut en prendre notre parti, ce fait capital dans sa vie, Angiolello ne l'a pas relaté dans son journal, du moins dans ce qui nous en est parvenu. Pendant son nouveau séjour dans la mère patrie, Jean-Marie a su s'entourer d'une belle couronne d'enfants (A Capparozzo parle de quatre). Il aura goûté en silence les joies intimes de la paternité, se disant, tantôt seul : « Oh ! mon âme, réjouis-toi ! » et tantôt en présence de sa femme : « Amie, après tant de craintes, heureusement démenties, réjouissons-nous, car il nous est né un beau garçon. » Ces sentiments si naturels, pas plus que les rêves d'avenir faits autour des berceaux (rêves qui n'ont pas été déçus, à en juger d'après les carrières embrassées par ses fils), n'ont point, que l'on sache, trouvé place dans les notes qui nous restent d'Angiolello. Même silence sur le nid d'amis et le cercle des connaissances de notre Angiolello.

Par bonheur, pour la postérité, les historiens ont été moins scrupuleusement discrets, et nous ont appris combien Jean-Marie a su se concilier l'estime générale, aussi bien celle des étrangers que celle de ses concitoyens. Ainsi, un professeur de Vicence nommé Fracanzano, originaire de « Mont' Alboddo », petite ville située à vingt milles d'Ancône, lui dédie son ouvrage, imprimé à Vicence en 1507 : *El libro de la Navigazione per l'oceano a le terre de Nigri de la bassa Ethiopia*, en ces termes : « E perchè l'Angiolello stato era Viaggiatore, e suo amico, a lui la dedico. »

Voilà, ce que rapportent Foscarini et Angiolgabriello (ce dernier rectifie l'état civil de l'auteur en question). Citons la fin de son épître dédicatoire : « Ho voluto che questi viaggi vengheno in luce et sotto del tuo nome siano publicati, si perchè havendo tu quasi tutta la Europa et gran parte dell' Asia peragrato, in tanta diversita de cose... discerne quali siano più maravigliose ; si ancora azoche li audienti et cupidi lectori di cose nove intendano te da nui e meritamente esser ben voluto, e singularmente amato. Vale. » (Livre déjà rarissime de son temps, dit Foscarini) (1752).

L'auteur de la *Bibliothèque historique des écrivains vicentins* (1775) (pp. 7 et 8) fait remarquer que de son vivant, Angiolello a été beaucoup et universellement estimé, et à l'appui de son assertion, il cite deux Bolonais qui ont voulu le ravir à Vicence, en lui donnant le titre de citoyen de Bologne ; c'étaient Bumaldi (cf. *Minervalia Bonon. Civium Academ.*, p. 138) et Orlandi (cf. *Notizie de Scrittori Bolognesi*, p. 167). Enfin, à partir de 1517, jusqu'à sa mort, Angiolello a eu les honneurs de la présidence du collège des Notaires (1) de Vicence :

Praeses erat, Turcis quondam dilectus ab ipsis,
Anzolellus homo dignus honore nimis.

(*Archivio in Santa Carona,* 1517. Vicenza).

La mort a dû le frapper à l'improviste, à la fin de 1524

(1) On trouvera des détails précis sur les Notaires, sorte de Notables de cette ville, dans Marzari.

ou au courant de 1525, l'état du manuscrit 1238 et la fin *ex abrupto* de la *Vie d'Ouzoun Hassan et d'Ismayl* permettent de l'affirmer. Tous les écrivains qui se sont occupés d'Angiolello jusqu'à ce jour, ont une conclusion identique sur ce point de chronologie, nous la maintenons en attendant un document plus précis et plus autorisé. Nous ne savons exactement ni la date, ni le lieu du décès d'Angiolello. Toutefois, vu qu'il est resté à la tête du collège des Notaires, les dernières années de sa vie, et qu'au moment où il signale dans sa relation sur Ouzoun Hassan et le Châh Ismayl la date de la mort de ce dernier, Angiolello est septuagénaire, il y a tout à parier qu'il sera décédé dans la ville qui l'a vu naître. N'ayant connu ni haine, ni envie, ni orgueil, il se sera éteint dans sa chère Vicence, le regard tourné vers Venise, vers la mer, dans le rayonnement d'un beau soir, sans avoir éprouvé les affres de la mort. Fidèle au Christ même chez les Musulmans (1) il se sera endormi doucement dans la paix de son Seigneur et de son Dieu.

D'après toutes les apparences, Angiolello n'a pas eu d'autre profession que celle de son frère (la profession de marchand) (2) (cf. ms. de Vicence : « Ancora vi moriroro

(1) Cf. L'introduction au manuscrit vénitien : » essendo stato cristiano... ».

(2) Les impressions dominantes chez notre Angiolello sont celles d'un marchand, richesse des villes et des campagnes, force et abondance des châteaux, marchés et marchandises, produits du sol, sous-sol, des eaux.

gentilhuomini et cittadini Mercanti assai trali quali fu un mio fratello Francesco. »

Avant de terminer le *curriculum vitæ* d'Angiolello, nous nous demandons avec une bien légitime curiosité, sans aucun doute, si de 1483 à 1525, il est resté en Italie. N'est-il pas revenu alors en Orient, n'a-t-il pas revu la Turquie et la Perse avant de mourir? Les rives enchanteresses du Bosphore n'ont-elles pas ramené à elles Angiolello, comme l'Italie (1) ramène à elle ses touristes? S'il est vrai qu'un peu de notre cœur reste pour ainsi dire partout où nous avons passé, comment Angiolello, n'aurait-il pas eu l'irrésistible envie du revoir? Citoyen de la République vénitienne, héritier de son esprit pratique, Angiolello nous paraît vraiment être revenu en Orient, mais moins en curieux qu'en homme d'affaires. Nous essayerons d'apporter des arguments capables d'établir cette opinion dans le chapitre suivant. Nous nous efforcerons de fournir un document péremptoire en montrant que Jean-Marie Angiolello est l'auteur d'un récit de voyage, qui est imprimé depuis 1559, sous un quasi anonymat, dans les *Voyages et Navigations* de Ramusio : « Voyage d'un marchand en Perse », t. II, p. 78.

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 1er octobre 1910 : Art. : « Sur la Via Emilia », p. 608. M. Barrès : « Les hommes recevant de l'Italie, depuis des siècles, toutes les ivresses du bonheur, l'appellent justement leur maîtresse ».

G. Faure : l'Italie, celle que Dante appela déjà « questa dolce terra Latina » nous enchaîne et nous domine, comme une femme ensorceleuse.

CHAPITRE II

Angiolello revient en Perse. — Il est l'auteur du voyage intitulé : « Viaggio d'un Merchante nella Persia », inséré dans le tome II des « Viaggi » (fol. 78-91) de J.-B. Ramusio (première édition, 1559, Venise).

Bis repetita placent.

Avec la présente question, nous passons du domaine de la biographie dans celui, plus malaisé, de la critique. Il importe par suite de nous souvenir du devoir primordial des critiques, qui consiste à distinguer avec soin : conjectures, probabilités, certitude ; à trouver le vrai, bien plus qu'à révéler du nouveau.

Point d'impossibilité à un second voyage de Jean-Marie Angiolello, en Perse.

Il est probable même qu'il est revenu dans le Levant : le titre de grand voyageur que Jean-Marie s'est acquis auprès de ses contemporains, et parmi les historiens, en particulier, chez les biographes de Mahomet II, suppose évidemment autre chose qu'une rapide expédition, en Perse et un séjour plus ou moins prolongé à Constantinople, entre 1470, 1473 et 1483 environ.

L épître dédicatoire de Fracanzano (1) (l'auteur de la première grande collection de voyages publiée à Vicence, dès 1507) (2), fortifie la probabilité en question (cf. chap. I, texte de cette dédicace).

Angiolello, l'auteur de la *Vie d'Ouzoun Hassan et d'Ismayl Chah* se montre si bien renseigné, qu'un second séjour en Perse est très probable : aussi bien, il n'a pas pu prendre les informations que suppose son travail, pendant la rapide expédition de 1473.

Seule l'hypothèse de ce nouveau voyage en Perse permet d'expliquer l'affirmation d'un Donado da Lezze et d'un Bartholotus (le copiste de la traduction du *Testament de Mahomet* par Angiolello), d'après laquelle celui-ci serait resté environ vingt ans en Orient, à la cour du Grand Turc, avant son retour définitif. Sans les huit ans et huit mois de séjour en Perse, que nous signale « le Marchand qui fut en Perse », nous n'arrivons qu'à un séjour de douze à treize ans, entre 1470 et 1483. Prise à la lettre, l'affirmation de Da Lezze se heurte à une impossibilité absolue : « Stete con l'avo de questo Signor (c'est-à-dire avec Mahomet II) anni 20 et... » Et de fait, nous savons d'une part que Jean-Marie Angiolello a été fait prisonnier à Négrepont, le 12 juillet 1470 et qu'il est arrivé comme tel à Constantinople, le 5 septembre de la même année

(1) A.-G. Camus : *Mémoire sur les voyages*, par De Bry et Thévenot. Bibl. Nat., p. 4. G. 1210.

(2) Un exemplaire de ce précieux document est exposé à la Bibliothèque Nationale (sous le numéro 366).

(manuscrit Vicentin); d'autre part, nous savons que le Conquérant est mort le 3 mai 1481, en Anatolie, à Maltépé (cf. M. Sanuto, *Diarii*, t. XIX, col. 57). Bartholotus s'exprime ainsi : « Habiando vivesto cum loro (Turcs et Persans) circha anni 20 essendo stato christiano fugito et tandem pervene à la patria sua *circha l'anno* 1483 » (Manuscrit de Venise, trad. du *Testament de Mahomet*).

Autre argument en faveur de ce second séjour en Perse, que nous considérons comme très probable : l'auteur de la *Vie d'Ouzoun Hassan* (Ramusio, t. II, fol. 66 b), nous donne à entendre avec sa discrétion ordinaire qu'il est un de ces marchands de la République vénitienne qui ont vu maintes fois les filles de la Despina Catoun, retirées à Alep, puis à Damas... « dove da nostri più volte sono state vedute, dellequal due anchor una è viva (1). »

Nous pouvons aller plus loin et affirmer que Jean-Marie Angiolello est certainement revenu en Perse, puisque nous lisons dans sa brève *Narratione della Vita e fatti del Signor Ussuncassano* (Ramusio, t. II, fol. 74 b) : « Et stando io in Tauris... » Certes, il n'est pas question, ici, d'un sien séjour à Tauris, qui remonterait à 1473, puisque Ismaïl n'était même pas né (en effet, il est mort âgé de quarante-cinq ans, en 1524). Il n'est question que de son nouveau séjour en 1507 (2).

(1) Cf. Ramusio, t. II, f° 226. Cath. Zeno, fils de Pierre, en ce temps-là, jeune marchand à Damas a vu l'une des filles de la Despina en *1512*. — C. Zeno est sans doute un de ceux que vise Jean-Marie.

(2) Cf. Ramusio, 78c.

Angiolello n'est pas moins catégorique, lorsqu'il affirme qu'il a vu de ses propres yeux dans Amasia « Alumut chargé de chaînes » : « Et io stesso lo vidi co la catena et poco dopo fu fatto morire (Ramusio, t. II, fol. 73 a). Or, cet événement historique qui n'a pu se produire deux fois, s'est déroulé à la fin de l'année 1507. (La campagne eut lieu de juillet à novembre : il est question de neige et de froid considérable.)

Enfin, ce qui nous semble prouver avec certitude que Jean-Marie Angiolello, est revenu en Perse, c'est qu'il nous a laissé le récit de ce voyage. A notre avis, le Marchand dont il est question dans Ramusio (t. II, fol. 78-91), n'est autre que notre Angiolello. Il se trouve effectivement dans ce voyage toute la substance de la deuxième partie de la *Vie d'Ouzoun et d'Ismayl*, par Angiolello. La comparaison des deux textes (Ramusio, t. II, fol. 65-77 et Ramusio, fol. 78-91) permet d'établir victorieusement, croyons-nous, que les deux récits ont un seul et même auteur : Jean-Marie Angiolello.

Les coïncidences que l'on y saisit sont si nombreuses qu'elles ne sauraient être fortuites. Tandis qu'au début du XVIe siècle il y a une diversité infinie dans la manière d'orthographier les noms propres, étrangers surtout (Voir les *Diarii* de M. Sanuto (1), par exemple) : les deux écrits

(1) De nos jours encore, il y a un grand flottement dans la manière d'écrire les noms propres des langues étrangères, du Turc, par exemple. (Voir l'Index alphabétique de Ramusio, II, p. 19. *Le Journal asiatique*, 1822-1913 *passim*, revues et journaux sur la guerre turco-balkanique, 1912-1913. En un temps fécond en congrès,

que nous étudions offrent une similitude orthographique remarquable, aussi bien pour les noms de personnes que pour les noms de lieux. En voici des spécimens.

1° Assambei (pour Hassan bey (66 à 84 f. *passim*, 85 d e f. 86 a); Ussuncassan pour Ouzoun Hassan (66 a, 67 b c, 68 d, 70 d e, 71 a, ‖ 84, 85 et 86); Usbec (f. 74 d et 81 b); Moratcan (72 c) et Muratean (88 a, 89 c); Sechaidar (71 d e) et Secaidar (86 c); Amirbec (73 a et 89 a); Alidoli (75 e, 72 f., 73 a et 88 f e, 89 b); Calil (68 e et 88 d); Jacob Patissa (71 a b et 86 a); Ismael (71 e f et 86 f.); Despinacaton (66 a et 79 b); Bairambec (73 d et 90 b); Caloianni (66 a b et 85 a b); Sermangoli (73 d, 74 e, ‖ 90 b); Sophi (73 a b, 86 d, 87 a); Hiberi (75 c ‖ 87 c).

2° Arsingan (72 f, 75 e ‖ 88 e); Sumachia (73 a ‖ 89 b); Diarbec (75 d ‖ 80 f, 88 c); Albir ou al-Bir (71 a ‖ 85 f); à trois jours d'Alep : Aleppo (75 f ‖ 78 d, 91 c); Orfa (72 ‖ 78 e f); Bagadet ou Baldac (Babylone jadis) (72 e ‖ 89 b); Servan (province persane) (73 e ‖ 90 c); Canar (sete canari, e, 73 d ‖ 90 b); Ch. de Van (71 d ‖ 81 c d); Sïras (70 c ‖ 89 c); château de Sirech (73 e ‖ 90 d); Malacia (73 a ‖ 89 b); Derbant (64 c 73 f ‖ 82 b c, 90 c f, 86 d); Ardovil (71 d ‖ 86 f, 87 a); Coi (73 b ‖ 82 c); (Bitlis 74 f ‖ 81 a); Tauris (75 c ‖ 88 c f); Maras et Marras (73 a ‖ 79 f); Mosul (72 e ‖ 90 f); Trabisonda (66 a ‖ 85 b); Maumutaga (château persan) (73 e ‖ 87 b).....

comme le nôtre, on peut espérer qu'il se réunira un jour un congrès d'historiens, de géographes, de philologues, pour arrêter quelques principes généraux à cet égard.

La ressemblance chronologique de ces deux récits n'est pas moins étonnante, pour un temps où la chronologie n'était pas l'objet de la préoccupation des historiens, comme elle l'est devenue depuis, pour une époque où l'art de vérifier les dates était encore rudimentaire. Dater exactement était d'autant plus méritoire que les historiens turcs sont souvent en désaccord et qu'il est délicat (1) de transposer des calendriers turcs et persans au calendrier Julien (et Grégorien dans la suite). Ce point mérite d'autant plus de fixer notre attention que les dates que nous visons se trouvent parfaitement exactes ; telles 1462, mort de Caloianni (f 66 a b || 85 a b) ; 1472, défaite des Turcs sous Moustafa Tchélébi ; 1473, défaite d'Ouzoun Hassan à Arsingan (69 || 86) ; 1478, mort de Hassan Bey (70 f et 71 a || 86 a) ; 1485, empoisonnement de Jacob Patissa (71 b || 86 a) ; 1499, Ismayl rentre dans Tauris (72 b || 88 c) ; 1507, retour triomphal du pays d'Alidoli (72 e 73 a || 88 f, 89 a) ; 1508, campagne contre Jesilbas (73 b || 89 f) ; 1510, expédition contre Sermangoli (73 d, 74 e || 90 b) ; 1512, guerre fratricide entre les fils de celui-ci (74 e || 90 c d).

Nous avons là autant de passages sinon de chapitres, qui sont absolument concordants ; nous nous contentons de renvoyer aux textes visés par la pagination (2) qui précède. Toutefois, nous tenons à mettre en relief trois d'entre eux : le premier, relatif aux enfants de la Despina : « Un fils et trois filles, dont deux ont été vues maintes fois dans

(1) Preuve : *Journal asiatique*, t. VIII, p. 353 et s., VI, p. 131.
(2) Ramusio, t. II, édition de 1583, réputée la meilleure.

leur retraite « da nostri » dit Angiolello (fol. 66 b), tandis que le Marchand (fol. 85 f) ajoute « et io molte volte ho ragionato con esse in lingua Greca Trabesontia, laquale hanno appresa della regina Despina lor madre ».

Le deuxième passage roule sur l'adulation prodiguée à Ismayl Chah et sur son attitude, ainsi que sur les guerriers, partisans du Séfi, avec la « berretta rossa. »

Angiolello, 74 a. b. :

« Questo signore è poco meno ch' adorato, massimamente da soldati tra i quali molti sono che senz' armatura combattorno contendandosi morire per il lor signore, combattendo co' l petto nudo gridando Schiac, Schiac, che in lingua Persiana vuol dire Dio, Dio. Alcuni lo chiamano Propheta. Certo è che quasi tutti tengono che ei mai non debba morire. Et *stando io in* Tauris, intesi che 'l signore havea per male quest' adoratione e dell' esser chiamato Dio... »

Marchand, 91 a. b. :

« Da una banda dicono, come egli è Dio, dall' altra com' egli è propheta ; et tutti et particolarmente suoi soldati tengono ch' egli non debba morire et che sia per vivere in eterno. Io *in quel paese ho inteso* che Ismael non è contento d'esser chiamato Dio ne anche adorato... »

En troisième lieu, le parallélisme parfait sinon l'identité absolue se manifeste clairement à propos de la naissance (f. 71 e f. || 86 f.), du portrait (f. 73 c || 90 a. b.), du parricide du Séfi (il tua sa mère, pour venger son père (72 c || 87 e).

Même concordance et même exactitude quant aux distances entre les localités de la Perse, marquées en milles et en journées : (Ramusio, II, 74 f. || 77 d, 79. e. 80 e. 81 f. 82 c.....)

Les mêmes lieux, les mêmes personnes, fixent l'attention d'Angiolello et du marchand : les mêmes localités sont décrites, les mêmes personnages portraiturés, et qui plus est, de la même façon, souvent même dans des termes identiques. Il en est de même des villes, châteaux forts, richesses des campagnes, industrie et commerce des cités ; — bains, approvisionnements, rentrées triomphales, jeux des souverains vainqueurs ; — dialogues des chefs ennemis se provoquant avant la guerre, ou s'interpellant avant le coup fatal.

Dans la *Vie d'Ouzoun Hassan et d'Ismayl* et dans *le Voyage du marchand*, se révèle une mentalité identique, unique chez l'auteur. Même simplicité, même modestie (vertu bien rare et d'autant plus méritoire, du temps des humanistes), même largeur de vues qui exclut tous les fanatismes, même pitié secourable, même patriotisme qui a dicté les comparaisons avec « Venezia la Bella » : f. 78 e., Orfa possède une place comme celle de Saint-Marc à Venise ; — 76 a. b., l'Église de Sainte-Marie à Caramit est

remarquable par des colonnes superposées, semblables à celles de Saint-Marc à Venise ; — 82 d., Tauris, capitale, avec un périmètre de 24 milles sans murailles, tout comme Venise ; — 79 [b], les églises de Caramit sont de la grandeur de l'église Saint-Jean et Saint-Paul ou de celle des Frères mineurs (cf. le manuscrit vicentin).

Dans la *Vie d'Ouzoun Hassan*, qui est de l'histoire proprement dite, Angiolello ne se permet aucune comparaison, mais — égale liberté dans les jugements portés sur ses héros, savoir Mahomet II, Ismayl. Leurs défauts tout comme leurs qualités sont mentionnés sans pourtant être exagérés, ainsi que cela est arrivé à tant d'autres chroniqueurs italiens, surtout en parlant des Musulmans. La cruauté du Conquérant pas plus que la cruauté et la pédérastie du Séfi (87 e, 88,89,91 [b]). n'échappent à la claivoyance critique de l'auteur (cf. le manuscrit vicentin, la *Vie d'Ouzoun Hassan*, l'*Historia Turchesca*).

De part et d'autre, c'est le même ton, le même exposé clair et sans prétention, de plus, aussi impartial que possible ; même cachet discrètement exotique : 82 c., termes persans : *Doulet chana* || *casa gratiosa ;* 82 e, Imareth algeat, nom d'une mosquée ; 91 a, la profession de foi des Musulmans et celle des Persans ; 78 e, le nom de la fontaine d'Abraham : Ibraïm calil bonare » (Ramusio, t. II) f° 67, Celebi ; — Ténécarpi, f° 73 f ; — Abzenzom, 77 [b] ; Bebzomele, f 78 a ; égal souci de la vérité, d'information — de ne raconter que l'histoire vraie. — « Plus

préoccupé de dire vrai que de dire bien » telle paraît être la devise de l'auteur des deux écrits que nous étudions (1). Même esprit positif : chevaux de race, richesse, butin, armes de prix, livres rares, l'intéressent beaucoup.

Enfin, la langue avec ses menues particularités de syntaxe, la couleur et le ton du style, les formules familières, les groupements habituels des mots..., tout réclame le même auteur.

D'où vient-il que le récit de ce voyage soit attribué à un marchand, au lieu d'être attribué, comme de juste à notre sens, à Jean Marie Angiolello ? Il est vrai, celui-ci a été marchand, mais Ramuzio ajoute, du moins nous lisons, dans l'introduction qui précède les deux écrits, que nous venons d'examiner (*Viaggi*, t. II, 6) que le nom du voyageur n'est pas connu. Le savant collectionneur l'ignorait-il réellement ou voulait-il (ou bien les Juntes, les Éditeurs de Ramusio, voulaient-ils) nous laisser le plaisir de trouver nous-mêmes ? — Nous le pensons, et cela paraît assez plausible ; si l'on se rappelle que Ramusio (t. II, f. 65 v°) était préoccupé d'écrire un ouvrage aussi complet (f. 219) que possible sur la Perse — et que les Juntes ont été doublement embarrassés pour l'édition du tome II des *Viaggi*, par suite du décès de Ramusio (10 juillet 1557) et puis de l'incendie qui, quatre mois après (novembre 1557), a dévoré leur imprimerie avec une

(1) En parlant des effets des fontaines sacrées ou *de corpo santo*, il a soin d'apporter des preuves et de présenter des témoins, f 78[f].

partie des écrits et des cartes préparés par le savant compilateur. De là le second volume en retard : il parut en 1559, alors que le premier et le troisième ont paru dès 1550 et aussi moins « copioso ». Dès lors, pour avoir assez de matériaux d'une part, et de l'autre pour n'avoir pas l'air de se répéter, les éditeurs auront attribué le voyage à un marchand ; auront eu recours à ce quasi anonymat, qui nous semble un innocent stratagème. Ce second écrit est, en effet, au premier ce qu'une géographie historique est à un précis historique : il en est l'illustration. Nous croyons pouvoir employer cette comparaison, puisque l'on a appelé la géographie et la chronologie les deux yeux de l'histoire. C'est dire que ce voyage est bien loin de faire double emploi, de n'être que du remplissage.

On nous objectera peut-être que de la sorte, tout en attribuant le voyage à Angiolello, nous faisons intervenir Ramusio, et à défaut, les Juntes. — C'est bien là ce qui répond à notre pensée. Pourquoi Ramusio n'aurait-il pas été là pour la mise au point de ce travail, comme pour la plupart de ceux de sa collection ? — D'ailleurs, Angiolello n'eût pu, en ce temps là, aborder les documents officiels, comme le pouvait un Ramusio, en vertu de sa charge de secrétaire. L'illustre Bembo lui-même, pour écrire l'histoire de Venise en latin, fut obligé d'adresser une demande écrite aux Dix pour obtenir communication des *Diarii* de M. Sanuto (t. LIV, col. 574 et 596).

Il est universellement admis que Ramusio n'a pas été un compilateur, vulgaire mais un très grand érudit,

sachant outre l'italien, le grec, le latin, le français, l'espagnol ; qu'il a annoté, traduit, résumé des travaux nombreux (voir ses discours préliminaires dans les trois volumes des *Voyages et Navigations* et les éloges que Th. Giunti décerne à Ramusio dans l'avis aux lecteurs des trois volumes). En nous disant (t. II, f. 65) que des écrits assez bien recueillis lui sont tombés dans les mains, il laisse entendre qu'il restait encore quelque chose à faire, que le compilateur avait à y mettre la dernière main, et qu'il l'a fait.

Si défiant que nous soyons généralement au sujet des attributions posthumes, nous croyons qu'ici le résultat dépasse l'ordre des probabilités et confine à la certitude. Cependant, si nous nous abusions, et si le voyage décrit par le marchand n'était pas le propre travail d'Angiolello, nous aurions du moins la satisfaction d'avoir trouvé une nouvelle preuve, un criterium nouveau de la véracité de Jean le Vicentin, comme l'appelle Spandugino (ms. de la Bibl. Nat., n° 19028, f. 75), auteur de la *Vie d'Ouzoun Hassan et d'Ismayl Chah*.

Oui ! même si le *Voyage du marchand, qui fut en Perse* ne lui revenait pas, il ajouterait néanmoins à sa gloire, en nous faisant mieux apprécier la richesse et l'exactitude des informations d'Angiolello, historien des Chah Ouzoun et Ismayl.

CHAPITRE III

L'auteur de « Historia Turchesca »
Bibliothèque Nationale, manuscrit italien, n° 1238

Suum cuique !

Malgré la sécheresse inhérente à la critique historique il faut encore nous y cantonner. Tandis que nous croyons pouvoir étendre la paternité littéraire de Jean-Marie Angiolello, M. Ursu a pris à tâche de la diminuer. En effet, il attribue à Donado da Lezze la composition du manuscrit 1238, attribué jusque-là à Angiolello et à d'autres « schiavi », esclaves et serviteurs du Grand Turc, comme l'indique le titre. — Le savant professeur de Iassy se glorifie d'avoir révélé ainsi un historien nouveau à l'Italie : « uno sconosciuto storio veneziano del XVI° secolo » (en tête de sa brochure publiée en 1909, à Venise). Il est douteux que les érudits italiens et autres aient accueilli cette révélation sans une grosse surprise, mêlée de scepticisme. En tous cas, M. Ursu nous laisse incrédule ; sa thèse ne nous paraît pas fondée. C'est pourquoi nous allons montrer la fragilité de son échafaudage critique ; ensuite nous

prouverons que l'*Historia Turchesca* n'est point un livre composé par un auteur unique, qui a nom Donado da Lezze, mais une compilation dont Angiolello a fourni la plus grosse part. Si l'on nous accuse d'être ainsi le champion attardé de la tradition, nous ferons remarquer que la tradition est un des éléments du progrès. Nous reproche-t-on d'être un représentant maladroit de l'équipée des faiseurs de thèses? Dans ce cas, nous en prenons notre parti, persuadé qu'à une thèse qui nous paraît mal fondée, nous devons en opposer une qui nous semble appuyée sur les faits conformes à la réalité, à la vérité.

Nous lisons, dans le fascicule italien que M. Ursu a envoyé à la Bibliothèque Nationale, le 10 mai 1910 : « Uno sconosciuto storico *veneziano* del secolo XVI. Donado da Lezze (1). » L'autore veneziano (della Historia Turchesca (p. 16 et en note) parla sempre di « principio *nostro* », « armata *nostra* », « campo *nostro* », etc. De ce que l'auteur (ou les auteurs) du numéro 1238 ou de l'*Historia Turchesca,* parlent comme pouvaient le faire de bons citoyens de la République vénitienne, M. Ursu conclut que ce n'est pas Jean-Marie Angiolello (Vicentin) mais Donado da Lezze (Vénitien) qui a composé, dans le sens rigoureux du mot, l'ouvrage en question « imprimendo alla Historia il carattere d'un' opera scritta da un solo autore. E quest' autore, io ritengo sia Donado da Lezze » (p. 16).

(1) Cote Bibl. Nat., 8° K, pièce 1239.

A notre avis, c'est aller trop vite en besogne : c'est oublier que Vicence, le berceau d'Angiolello, est cité vénitienne depuis 1404 (les historiens sont unanimes sur ce point). Bien plus, les Vicentins se sont montrés fiers et dignes de leur titre de citoyens de la Sérénissime Républime : témoin le concours généreux qu'ils n'ont cessé de lui offrir, (leurs annales, les *Diarii* de M. Sanuto en font foi) ; témoin également la devise vicentine qui respire le loyalisme le plus intense et qui brille dans les armes de la ville natale d'Angiolello :

Stemma civitatis Vincentiæ christianissimæ
Ac serenissimæ Reipublicae Venetæ Primogenitæ Fidelissimæ.

(Cf. *Histoire ecclésiastique de Vicence*, par Barbarano de Mironi da Vic. t., I. f. 3).

Voici qui vaut encore mieux, n'en déplaise à M. Ursu, Angiolello s'est adjugé ce droit et avec raison, il parle en Vénitien dans le *manuscrit vicentin* (cf. *les pages 15, 25, 36, 46* (1).

Dès lors, Angiolello avait autant de droit que Donado da Lezze d'être fier des succès de Venise, et d'appeler nôtre, l'armée, la flotte, le doge de celle-ci. Ce droit

(1) P. 15... à Leseres, à une étape du mont Athos, l'âme de Jean-Marie s'apitoya sur un serviteur de la Sérénissime République « qui fu sepolto quella buona anima di mess. Franco Brandolino ».

P. 25... « Questa detta citta di Pera è grande quanto è el corpo di Venetia ».

P. 36... Bexestran il Fontico dei Todeschi di Venetia.

P. 46... La fonction du Cadilescher « quanto serve la Vogaria ».

pourrait même être revendiqué par tout auteur chrétien, puisqu'il est question, la plupart du temps, dans les pages de l'*Historia Turchesca* de Chrétiens d'une part, de Turcs, de Persans, de Musulmans d'autre part ; voire par tout auteur italien, puisque en ce temps-là, Venise est la première puissance de l'Italie. En un mot, cet argument de M. Ursu n'a point de valeur et ne saurait porter : *telum sine ictu !*

M. Ursu ajoute : « noi sapiamo che la historia si rifà dalle origini dello Stato turco, mentre le memorie (di J.-M. Angiolello) cominciano dall' anno 1468 » (p. 16, pièce).

Du fait que le manuscrit 1238 de la Bibliothèque Nationale commence vers 1300, avec l'exposé rapide des débuts de la dynastie ottomane, alors que le manuscrit vicentin commence en 1468, M. Ursu tire un nouvel argument en faveur de Donado da Lezze. Nous ne croyons pas qu'il soit solide. De quel droit, M. Ursu refuse-t-il à Angiolello la liberté de compléter, de rédiger dans sa vieillesse les notes qu'il a prises pendant les campagnes et pendant les voyages de son adolescence et de son âge mûr ? M. Ursu n'a pas le droit (les documents ne le lui confèrent aucunement), d'attribuer à Donado da Lezze, la paternité du récit compris entre l'an 1300 et 1468, dans l'*Historia Turchesca*, et il paraît bien en convenir lui-même (p. 16), du moins indirectement : « Per la parte piu antica fino cioè alla caduta di Constantinopoli non possimo stabilire con esatezza a quali fonti abbia attinto il

Donado da Lezze (1). » Certo è però che codesta parte presenta scarso valore, et che non differisce granchè dai soliti annali. » Pourquoi enfin un tiers n'eût-il pas pu compléter à l'aide de pièces officielles d'autres documents de valeur, de pièces officielles, l'histoire des premiers sultans de Constantinople ? Ceux-ci, J.-M. Angiolello n'a fait que les énumérer dans ce que M. Ursu appelle ses *memorie* (voir manuscrit vicentin) : « Dopo la morte del Sign. Osman, rimase Sig. un suo filio che haveva nome Occham, et dapoi rimase Murat, dap. Baiaxit, Maumed, Mirat, Maumet... »

D'ailleurs, nous ne prétendons aucunement établir que le manuscrit 1238 soit l'œuvre du seul J.-M. Angiolello, mais simplement que ce n'est point l'ouvrage du seul Donado da Lezze.

Que vaut le troisième argument tiré de la différence que nous constatons dans la description de Constantinople, qui se trouve d'un côté dans le manuscrit vicentin, et de l'autre dans le manuscrit parisien ? De ce que dans ce second travail, cette description est empruntée à Buondelmonti, s'ensuit-il que Donado da Lezze soit l'auteur de l'histoire, comme le soutient M. Ursu ? — Nous ne le pensons pas. Aussi bien, pourquoi Angiolello n'aurait-il pas pu, pour fortifier ses propres observations, ou pour enrichir ses descriptions recourir à celles d'autrui? Rien

(1) Il y a dans le manuscrit de la Bibl. Ambros. de Milan (c. R. 119 p. 181), un texte peu différent sous ce titre : *La progenie de la Casa de Otomani,* d'un auteur inconnu.

de plus logique que la conduite d'Angiolello : nul n'était plus qualifié pour traiter des Églises que le prêtre Chr. Buondelmonti.

M. Ursu constate qu'Angiolello connaissait bien Constantinople (pièce, p. 16), conosceva ben Costantinopoli..., pourquoi ne pouvait-il pas, pour rendre son admiration, recourir au pinceau d'un grand maître en l'art de bien écrire, ou d'une âme plus poétique, plus religieuse que la sienne ? Nous qui avons été près de quatre ans à Constantinople (1906-1910) ne pouvons-nous pas, pour tracer le tableau pittoresque qu'offre au regard des touristes cette ville si radieuse et si merveilleusement située, recourir aux écrits d'un Châteaubriand, d'un Lamartine, d'un Th. Gautier, d'un De Amicis, ou d'un Loti? Ce qui a été décrit parfaitement par un écrivain de premier ordre, pourquoi cela ne pourrait-il point prendre place dans l'un ou l'autre de nos travaux littéraires, sans pour autant compromettre son authenticité ?

Il nous semble que le même raisonnement vaut contre cet autre argument de M. Ursu : « La guerra di Negroponte (1470) è narrata nella historia secondo una fonte a noi sconosciuta, non secon*do l'Angelo*, che se *questi* fosse autore anche della historia non avrebbe avuto bisogno di attingere ad altre fonte. »

Notre objection nous paraît d'autant plus forte que : 1° les deux relations ne se contredisent pas; 2° les écrits d'Angiolello sont aussi impersonnels, aussi objectifs que le genre auquel ils appartiennent le permet ; 3° les con-

naissances d'un simple soldat, sur la campagne qu'il a faite sont nécessairement très bornées, et doivent être, après coup, et vérifiées et enrichies à l'aide des témoignages des compétences.

M. Ursu poursuit (pièce p. 17) : si Angiolello avait écrit l'*Historia* : « nè avrebbe affirmato come fa l'autore della Historia turchesca d'avere ricevuto da un testimonio oculare, le notizie sulla guerra di Maometto II contra Usun Hassan ». Notons que le texte visé porte : « Tratto da autentichi Turchesci et da chi si *trovarono* nel campo (1). » Ce pluriel ne se rapporte-t-il pas à ceux qu'Angiolello a pu consulter dans le camp turc, dans lequel il a passé des années? Ce pluriel pourrrait se rapporter aux chroniqueurs turcs, par exemple, à Neschri ; il n'exclut pas d'ailleurs le témoignage personnel d'Angiolello : Angiolello a pu utiliser pour son *Historia Turchesca*, un et même plusieurs chapitres de sa *Breve narratione della vita et fatti del Signor Ussuncassano*. Nous sommes persuadés qu'il l'a fait. Notre hypothèse est d'autant plus plausible que J.-M. Angiolello a eu le souci constant de se documenter (2).

Pour décrire la lutte entre Mahomet II et Ouzoun Hassan, ajoute M. Ursu, Donado da Lezze a eu recours aux

(1) Manuscrit des Affaires Étrangères : « Trato da autentici Turchesci et da *persone* che se Atrovo in campo. »

(2) *Voyage d'un marchand*, chap. I : « Je me suis toujours ingénié d'en avoir une connaissance exacte, en parlant avec diverses personnes, qui y avaient été. »

memorie d'Angiolello, « completate pero con fonti turche ». Mais, la confrontation des deux textes visés (*Vie d'Ouzoun Hassan* et *Historia*) établit clairement que l'une est la simple reproduction de l'autre et ne dévoile aucune autre source. Ce qui est fort vraisemblable, c'est que, pour décrire cette rivalité turco-persane, Angiolello a eu recours aux lumières des témoins oculaires de cette guerre; aussi bien, rien de plus naturel, vu le milieu de l'écrivain et ses connaissances du turc, du persan, de l'arabe. Ainsi procèdent, de nos jours, les correspondants de guerre.

L'auteur de l'édition préfacée du manuscrit 1238 ajoute : 1° « Abbiamo inoltre vari indizi per ritenere autore della Historia il da Lezze ». On rencontre deux fois le nom de Donado da Lezze dans le tome II « Turquie » des Archives du ministère des Affaires Étrangères de Paris. Vu la grande ressemblance qu'il y a, au dire de M. Ursu lui-même, entre ce manuscrit et le manuscrit 1238 ,cela n'est point étonnant et ne constitue pas un nouvel argument en faveur de Donado da Lezze considéré comme auteur unique de l'*Historia Turchesca*. Et de fait, nous rencontrons tout autant de fois le nom d'Angiolello (1), également à la première personne du singulier. Bien plus, c'est le nom

(1) Ms. 1238, fol. 25... Io Zuan Maria Angiolello che stava con Mustafa, dico....

Fol. 28... *Noi altri* corteggiani del questo Mustafa, fossimo proveduti e messi a provisione insieme con gli altri corteggiani del Gran Turco...

Fol. 41... Io Zuan Maria Angiolello son buon testimonio che.....

du Vicentin qui figure le premier dans notre texte, abstraction faite du titre. Le titre (1) a été omis dans le manuscrit des Archives des Affaires étrangères ; nous ne trouvons à y reprendre que la première date et le nom de *schiavo,* quand il s'agit de Donado da Lezze ; si toutefois sa part de composition ne se borne pas à deux citations assez restreintes.

II. « Un intiero periodo della historia corrisponde non sembra mi fortuitamente, ad uno della citata lettera dal Da Lezze al Caroldo » (cf. *Historia Turchesca,* éd. Ursu, p. 10, et Sanuto, t. XIX, col. 57.) C'est le passage relatif à la bataille d'Ancyre (27 juillet 1403, N. Jorga, I, 321), et à la mise en cage (de fer) du grand Turc. — Effectivement, la concordance est parfaite (seule l'orthographe diffère) — mais cette concordance est toute naturelle, puisque Donado da Lezze avoue qu'il a été secondé, pour la lettre en question, par Angiolello). Il l'a été surtout pour la description de la voie militaire qui conduit d'Angora à Tauris (cf. Ramusio, II, fol. 74, *passim*). Rien d'étonnant à cela, cet accord est aussi naturel que deux quantités égales à une troisième sont égales entre elles ou, encore que deux fleuves issus d'une source commune ont la même eau. Dès lors, cette nouvelle considération ne milite pas plus en faveur de Donado da Lezze, que la précédente.

III. Donado da Lezze, dit M. Ursu, recueillait des ren-

(1) Titre du manuscrit 1238 : « Historia turchesca di Gio. Maria Angiolello schiavo et altri schiavi, dall' anno 1429 sin al 1513 .»

seignements sur la Turquie : « faceva raccolta de notizie sul oriente turco » ; et à l'appui de son assertion, il cite une lettre de Caroldo : « Ducal secretario » à Donado da Lezze, datée du 22 octobre 1517 (manuscrit des Archives des Affaires étrangères, fol. 32 [b]), où il a transcrit pour son très honoré maître, la traduction d'une relation de la campagne d'Égypte, écrite par un témoin « per el Cadi Caschet a I. o. Cadi di Costantinopoli. » — Vraiment, l'on dirait que M. Ursu est soucieux bien plus de la quantité que de la qualité de ses arguments. — Que de gens tiennent à être renseignés, sont curieux d'histoire, sans pour cela se soucier d'écrire une histoire eux-mêmes. Et il se trouve précisément que Donado da Lezze n'a pas fait l'historique de cette campagne, dans le manuscrit 1238 de la Bibliothèque Nationale. Il est vrai que le récit se trouve à la fin du manuscrit des Affaires étrangères, mais il est non moins vrai que Jean-Marie Angiolello l'a mis dans les derniers chapitres de sa Vie *d'Ouzoun Hassan et d'Ismayl*, le Souverain, le Séfi de la Perse. Angiolello a même soin de nous dire sa source (Ramusio, t. II, fol. 78) : « Quest' ultima impresa fu puntalmente da un Cadi Lascher che si trovo all'impresa, scritta ad un Cadi di Costantinopoli tradutta di turcho nel nostro vulgar Toscano, nell anno 1517 (1), alli 22 d'ottobre ». Nous trouvons cette lettre, « traduction envoyée, en avril, par le gouvernement de Gênes, au Seigneur J.-J. « Triulzi » et par J.-J. Caroldo au sieur da Lezze, à Venise, dans le tome XXV, col. 651 à 670 des *Diarii* de M. Sanuto.

Même, l'argument que M. Ursu paraît avoir considéré comme décisif, ne l'est point à nos yeux. Sans doute J.-J. Caroldo, P. Jove et l'évêque arménien David témoignent du goût de Donado da Lezze pour les études historiques et nous accordons à M. Ursu qu'il était tout désigné pour écrire l'*Historia*. — Mais, à son tour, M. Ursu devra convenir que J.-M. Angiolello l'était davantage. Son milieu, ses occupations, ses loisirs comme *Præses* du collège des Notaires de Vicence, sa connaissance des langues orientales, ses notes de témoin oculaire, ses relations lui permettaient d'écrire avec plus de compétence que n'eût pu le faire Donado da Lezze. De ce que Giovio appelle Donado « huomo illustre per il studio dell' Historia » il ne faut point se hâter de faire de lui l'auteur de l'*Historia Turchesca* ». Parce que Da Lezze a transmis des rapports à son gouvernement, en qualité de provéditeur de Chypre (1509-1511), de Rovigo (1514-1516), de Capo d'Istria (1519-1521), de camerlingue de Chypre (1525-1526), dont quelques-uns précieux pour l'histoire ; il ne faut pas aussitôt le proclamer historien (autrement, nous devrions ranger parmi les historiens tous nos ambassadeurs et nos consuls). D'ailleurs, Angiolello a fait ses preuves, il a laissé des œuvres historiques, connues de ses contemporains, signalées par eux, imprimées au XVIe et au XIXe siècle. M. Ursu accorde que ce n'est pas le cas de da Lezze, puisqu'il se vante de l'avoir révélé à l'Italie, en l'an de grâce 1909.

Au dire de M. Ursu (pièce p. 19), Da Lezze aurait

emprunté l'exposé des institutions (*Historia*, pp. 123-152) à Angiello, car étant trésorier du Sultan : « potera conoscere ben addentro le istutizioni turche » ; par contre, il aurait décrit de son propre chef, les sandjacs : « Invece l'antico consigliere di Cipro, il da Lezze potè parlare per propria esperienza delle provincie turche, dei Sandjacati (pp. 153-158). Si nous admettons que Da Lezze fut l'auteur de ce passage, c'est parce que son nom y figure et non pour la raison donnée par M. Ursu : car enfin, pourquoi Angiolello, trésorier du Grand Turc, ne connaîtrait-il pas aussi bien et mieux les provinces turques que Da Lezze ? Pour dresser le tableau des Sandjacs, en indiquer les frontières comme le fait l'auteur de l'*Historia*, M. Ursu croit-il sérieusement qu'il faille avoir été gouverneur expérimenté ?

On le voit, pour étayer sa thèse : « Angiolello est l'auteur de *memorie*, Da Lezze de l'*Historia* », M. Ursu a trouvé une dizaine de raisons. Mais voilà, la qualité n'équivaut pas la quantité : tous ces arguments sont très faibles et le savant professeur est vraiment peu difficile s'il trouve (pièce 19) que malgré ses emprunts à Angiolello, à Balastro, Da Lezze a su donner à l'*Historia* le cachet d'un ouvrage écrit par un seul. — Nous avouons que M. Ursu n'est pas assez difficile en matière de composition. — En dehors de l'unité chronologique, nous n'en voyons point dans l'*Historia Turchesca*, ce ne sont que pièces et morceaux juxtaposés.

C'est moins une histoire qu'une chronique qui n'est pas

composée dans le sens strict du mot et qui n'est point homogène. Plusieurs auteurs y ont contribué, surtout deux d'entre eux ont fourni les différentes parties, de valeur très inégales. Une première, du commencement à la conquête de Constantinople, n'a pas de cachet spécial et nous en ignorons l'auteur. Notons simplement qu'elle cadre assez bien avec un manuscrit anonyme de Milan (Bibliothèque Ambrosienne, n° 119, p. 181), qui traite de la dynastie ottomane.

Une deuxième partie qui a plus de valeur, parce que d'un témoin oculaire, reproduit les premiers chapitres de la *Vie d'Ouzoun Hassan*, imprimés dans la collection des *Voyages* de J.-B Ramusio (t. II, f. 65), dès l'année 1559, par les (Juntes) Giunti, de Venise.

Une troisième partie, de beaucoup la plus importante, est du même Angiolello, qui a séjourné une douzaine d'années environ à la cour du Grand Turc (1470-1482), roule sur les guerres, la personne, la capitale et les institutions de Mahomet II. La mort de ce sultan, la lutte entre ses fils ont été tracées par la même plume. Nous croyons que c'est là une partie de l'histoire d'Angiolello, que Ramusio (t. II, f. 65 c) dit avoir vue « una sua historia. »

Une quatrième partie, très restreinte, à nos yeux, signée Donado da Lezze, est d'une valeur bien moindre, puisque ce qu'elle nous apprend, nous le savons déjà par la *Vie d'Ouzoun Hassan et d'Ismayl chah*, due à Angiolello

(Ramusio, t. II, 65-77), sauf peut-être l'énumération des provinces de l'empire turc.

Une cinquième partie se réduit à une citation qui n'a pas d'autre mérite que celui de mettre davantage en relief un épisode guerrier ; son auteur (A. Balastro) a été à la fois témoin et acteur au siège de Modon qu'il décrit.

Après cette constatation, il faut convenir que nous avons affaire, non à un ouvrage d'histoire par Donado da Lezze, mais à une ébauche, à une compilation. Les différences d'orthographe, des noms propres, les *io* « G.-M. Angiolello » et les « *io* D. da Lezze » qui s'y trouvent, montreront également que ce n'est point là un livre d'histoire proprement dit, composé par le seul Donado da Lezze, mais une compilation : « Die sogenannte Angiolello's Kompilation » selon l'expression de M. Jorga (1). C'est ainsi, pensons-nous, qu'il faut, pour être équitable, continuer à nommer l'*Historia Turchesca*, non parce que Angiolello aurait agencé les parties, mais parce que ses écrits de tout premier ordre, au point de vue information, en constituent bien les trois quarts.

Si l'on nous demande qui a assemblé ces pièces pour en faire la compilation signalée : nous répondrons en toute simplicité que nous l'ignorons. La solution du problème est d'autant plus malaisée à trouver, que l'*Historia Turchesca* est inachevée, qu'elle nous est parvenue, en copies seulement ; le manuscrit autographe fait défaut. — Il est

(1) *Gesch. des Osm. Reiches*, t. II, pp. 292 et 294, n. 1.

possible que la prétendue *Historia Turchesca*. ne soit qu'un ensemble de fragments d'archives recueillis par un collectionneur, un amateur d'inédit, de la famille des Galiot de Genouillac (1), G. Pellicier (2), J. Mabillon (3).

Il est possible aussi que c'étaient là comme des pierres d'attente, des matériaux que Ramusio se promettait d'exploiter pour écrire l'histoire de l'empire ottoman, des origines à Soliman le Magnifique et pour en enrichir le quatrième volume de ses *Voyages* et que la mort l'a empêché d'exécuter son projet. Pour compléter l'histoire de

Chasseurs de manuscrits, trois pourvoyeurs de Bibliothèques :

(1) Galiot de Genouillac, grand maître de l'artillerie sous Charles VIII, accompagna le Roi en Italie, prit une part importante à la bataille d'Agnadel, en 1509. Il fit faire des copies et des traductions de certains ouvrages, en particulier la traduction du traité de Th. Spandouyn par Balarin de Raconis. Cela prouve que Galiot de Genouillac portait un vif intérêt aux écrits italiens sur les pays de l'Orient (Cf. Ch, Schefer, édit. Spandouyn).

(2) G. Pellicier, évêque humaniste et diplomate (1490-1567) né à Mauguio près de Montpellier, ambassadeur à Venise de 1540 à 1542, qui profitait de ses loisirs, de ses amis, de sa fortune et de la caisse de l'État pour enrichir la bibliothèque du Roi et la sienne de manuscrits originaux et de transcriptions exécutées parfois à grands frais : (cf. correspondance de G. Pellicier par M. Tausserat-Radel) (introd.). M. Delisle L. « Cabinet des manuscrits de la Bibl. Nat. ; M. Omont H. *Missions archéologiques* et notes sur les manuscrits grecs de Pellicier.

(3) J. Mabillon, le plus savant des savants Bénédictins de Saint-Maur (1632-1707) né à Saint-Pierre-Mont, diocèse de Reims, célèbre par ses écrits et par ses voyages en Allemagne et en Italie, en Lorraine, Bourgogne, véritables expéditions pacifiques à la recherche de manuscrits. En 1684, il a écrit le *Iter germanicum*, en 1685, le *Iter italicum*.

Mahomet II et de ses guerres, il a ajouté le tableau des provinces.

Cela nous paraît même probable, car nous sommes persuadé que Ramusio a mis la dernière main aux écrits, que nous attribuons à Angiolello, et qui ont trouvé place dans le recueil des *Voyages* (t. II) publié par ses soins. Ses goûts, ses connaissances, en histoire, en géographie, les langues qu'il parlait ou comprenait, ses relations, son poste de secrétaire des Dix (qui lui mettait en mains les documents officiels), tout cela explique bien pourquoi il était mieux fait que personne pour publier, en annotant, en commentant, en revisant lui-même les *Voyages* (1) et autres relations de sa précieuse collection. D'ailleurs, il y avait dans cette matière des précédents en la littérature historique de l'Italie. Ramusio pouvait prendre modèle sur Fracanzano, auteur d'une première collection de *Voyages* (Vicence, 1507, et sur A. Manucio qui en avait publié une autre en 1539). A notre avis, Ramusio eût pu écrire tout comme ce dernier : « Des relations de quelques voyages faits par les Vénitiens m'étant tombées entre les mains,

(1) Le tome I est consacré à l'Afrique, le tome II à l'Asie, le tome III, à l'Amérique.

(2) Ramusio, t. II, fol. 66 : « Hor essendomi venuto alle mani alcuni scritti assai diligentemente raccolti... »

(3) Ms. 1238, fol. 25 : « in una sua historia narri che... » Mustafa, Les discours officiels ont été mis à profit. Impossible à un simple citoyen de consulter les pièces d'archives ; Bembo lui-même eut besoin de l'intervention des Dix pour obtenir la communication des *Diarii*.

je les ai corrigées et j'ai disposé dans un meilleur ordre celles qui n'avaient été imprimées précédemment que d'une manière peu conforme au texte de leurs auteurs. J'ai apporté à ce travail le zèle et l'attention qui conviennent à ceux dont le but est de s'occuper moins de leur utilité personnelle que du bien général des hommes. »

Cet ensemble de constatations est de nature à infirmer la thèse de M. Ursu. En tous cas, nous concluons en disant que si nul historien contemporain, ni Giovio, ni Ramusio (qui ont vu les écrits d'Angiolello), et si nulle histoire de la littérature ni italienne, ni autre, ne cite Donado da Lezze, comme auteur de l'*Historia Turchesca*, c'est pour la raison bien simple qu'il ne l'est pas. Et même s'il l'était, il faudrait convenir que M. Ursu ne l'a point établi avec certitude, bien qu'il lui est arrivé d'affirmer plusieurs fois, dans sa préface, que Donado da Lezze est *évidemment* l'auteur de l'*Historia*. (Qu'il nous soit permis d'insister sur la critique externe, critique que M. Ursu nous semble avoir beaucoup trop sacrifiée.) Par contre, P. Jove (1) affirme avoir lu les commentaires de Mahomet II, écrits par Angiolello, « commentaria rerum ab ipso gestarum a liberto ejus Vicentino conscripta legimus ». Marzari (t. II, p. 146) a attribué à Angiolello : « Vita et fatti di qual tiranno (Mahomet II). »

J.-B. Ramusio (t. II, fol. 65) a fait allusion à l'*Historia*

(1) Jove, *Vie des hommes illustres*, liv. II, p. 149.

Turchesca, quand il a dit d'Angiolello : « In una sua historia narri che Mustafa... » C'est au fol. 25 du manuscrit 1238 que se lit le passage visé. — Enfin J. Barbarano, écrit en 1566 : « Io. Maria Angiolellus scriptor primus fuit rerum Turcicarum de quo *extant Commentaria*. Et en 1866, M. Berchet a signalé un manuscrit portant le titre suivant : *Commentarii sulle cose turch. et particolarmente persiane, 1450-1514*, comme existant au Museo Correr (*Rep. di V. et Persia*, II, p. 58). Ces arguments de critique externe joints à ceux développés plus haut, nous incitent puissamment à nous en tenir à l'opinion commune et aussi la mieux fondée, par suite à rejeter la thèse, défendue à l'aide de mauvais arguments, par M. Ursu. Cette conclusion s'impose, nous semble-t-il, malgré l'estime que méritent et le talent et les travaux historiques du savant professeur de Iassy.

Le désir de trouver du nouveau et les informations nombreuses des *Diarii* de M. Sanuto n'auraient-ils pas fait sacrifier Angiolello à Donado da Lezze, dans l'esprit et sous la plume de M. Ursu ?

Quoi qu'il en soit, loin de nous la pensée de dénoncer Donado da Lezze comme faussaire, comme ayant intercalé subrepticement son nom dans l'œuvre d'autrui. Si Da Lezze n'est point suspect de supercherie littéraire, J.-M. Angiolello l'est bien moins encore. Cependant, pareil grief semble porté contre le Vicentin, dans un article de critique ainsi conçu : « Un Roumain, M. Ursu, *après avoir édité*, à Bucharest, l'*Historia Turchesca* (1300-1514) a retrouvé

un historien vénitien inconnu (1), dont l'œuvre a été « *absorbée* » par un congénère de la génération suivante, le Vicentin Giov. Maria *Angiolello !*...

Nous terminons ce chapitre, en faisant remarquer que l'auteur de l'article de la *Revue critique* (1910, pars 2 [a], p. 468) qui signe « E » écrit : « Cette chronique *(Historia Turchesca)* a été attribuée d'ordinaire à J.-M. Angiolello, mais le nouvel éditeur propose un rédacteur différent, Donado da Lezze. *Quel que soit l'auteur* de notre *récit* rédigé dans un italien peu archaïque... » D'après cette manière de parler, M. E., ne paraît point avoir été gagné à la thèse de M. Ursu. A nos yeux, il reste sceptique, après la lecture attentive de son édition préfacée de l'*Historia Turchesca.* Et donc, nous maintiendrons : 1° que l'*Historia* est une compilation, dont nous ignorons le rédacteur (lis adhuc inter judices) ; 2° que les différents morceaux qui la composent appartiennent à plusieurs, à Angiolello d'abord, et qu'il faut par suite ; 3° jusqu'à plus ample informé, appeler l'*Historia Turchesca*, tout comme par le passé, tout comme l'appelle M. Jorga : « Die sogenannte Angiolello's Kompilation. »

N.-B. — La thèse de M. J. Ursu nous paraît d'autant

(1) *Revue historique*, 1911, mai-juin, t. 107, p. 120, article inséré à l'occasion de : « Uno storico sconosciuto veneziano del secolo XVI. *Donado Da Lezze.* (Extrait du *Nuovo archivio veneto*, N. S. XIX) Venise, 1910, in-8°, 21. p.

plus compromise que nous surprenons Donado da Lezze en flagrant délit de plagiat dans une *Vie d'Ouzoun Hassan et d'Ismayl, rois de Perse.*

Voir la preuve de cette affirmation dans l'appendice : n° 1.

CHAPITRE IV

Valeur historique et littéraire
Sources de l' « Historia Turchesca »
Notes biographiques sur ceux qui en ont fourni les éléments

Historia filia temporis.

Complètement en désaccord avec M. Ursu, pour ce qui est de l'attribution de l'*Historia*, nous sommes absolument d'accord avec lui, quand il s'agit de la valeur historique et des sources de cette compilation. Les différents fragments qui la constituent émanent effectivement de témoins oculaires (Angiolello, Donado da Lezze, Buondelmonti, Balastro, ont vu de leurs propres yeux, entendu de leurs oreilles), exacts et judicieux. Eu égard à l'époque à laquelle ce document remonte, il renferme bien des faits nouveaux ; et si pour les historiens du xx[e] siècle il n'en contient presque point, tous ceux qu'il nous retrace sont du moins conformes à la vérité ; ils concordent avec les relations officielles du temps (1). En outre, mieux que tout

(1) Ajoutons avec les meilleurs historiens turcs des xv[e] et xvi[e] siècles : Idris, Neschri, Saad-uddin, Emir Yahya (*Abrégé de l'histoire générale depuis la création à l'année 948 de l'hégire.* Il existe une

autre chroniqueur européen, Angiolello a parlé de la cour et de la personne du Conquérant de Constantinople, il les a vus et fréquentés plus de dix ans. Les témoignages de M. Jorga et M. Thuasne sont formels sur ce point. « Vergl. auch die genauen Notizen der sogenannten Angiolellos Kompilation (1). « Siehe das Tagebuch des Modoner Kämmerers. And. Balastro, in der Ang[s] Komp. »

M. L. Thuasne (2) qui attribue l'*Historia Turchesca* à Angiolello, écrit, dans son beau livre sur Mahomet II et G. Bellini : « Écrite dans un style simple, dépouillée de toute recherche visant à l'effet, cette histoire est particulièrement intéressante pour l'étude des événements contemporains de l'auteur, qui sait les relater avec impartialité et qui dépeint les personnes et les choses avec cette finesse d'aperçus, cette justesse d'appréciation et cette netteté de jugement qui distinguent la correspondance diplomatique des agents vénitiens de cette époque ; — encore inédite, elle mériterait d'être imprimée. »

Après les remarquables travaux d'un Cantenier, d'un Gibbon, d'un Zinkeisen (3), mais surtout d'un Hammer (4)

traduction latine assez médiocre de ce texte dans le *Magazin für die neue Historie und Géographie* d'A. F. Büsching, 1783 (Voir t. XVII, pp. 135 et 165, sur les Séfévis.

(1) *Gesch. des Osm... Reiches*, t. II, 292 et 294, n. 1.

(2) M. Thuasne est aussi l'auteur d'une histoire de *Djem sultan* (1892). Paris.

(3) Zinkeisen, voir notre bibliographie.

(4) Les Turcs se sont mis enfin à traduire son *Histoire de l'empire ottoman* en leur langue.

et de M. N. Jorga : nous savons que l'*Histoire turque* a été écrite par des Orientiaux (Turcs, Persans, Arméniens), mais aussi par des Grecs, des agents diplomatiques d'Europe, par les bailes de Venise, de Gènes et par des voyageurs italiens surtout.

Les *Relazioni* d'Alberi, les *Diarii* de M. Sanuto, l'*Archivio storico veneto*... attestent cette vérité. Le Comité historique créé par Sa Majesté Mehmed V, 1909, les travailleurs qui s'adonnent à l'histoire ottomane savent que les archives de Venise, de Gènes, recèlent autant et plus de documents concernant les Ottomans, et réellement historiques, que les mosquées de Stamboul. Nous aimons à croire que les écrits d'Angiolello sont très utiles pour une période importante de l'histoire de la Turquie.

Notre opinion a chance d'être fondée, puisque P. Jove, après lui Naudé, dans son *Addition à l'Histoire de Comines* (éd. Lenglet du Fresnoy, t. IV, 1717, in-4°) la confirment. (cf. le cose turches. f° 200, ap. Sansovino), M. L. Thuasne M. N. Jorga ont utilisé les travaux d'Angiolello et ils y renvoient les autres.

Nous n'avons pas par conséquent affaire à une vaine hyperbole quand nous entendons J. Barbarano (1) appeler J.-M. Angiolello : « Scriptor primus rerum Turcicarum » ... « Locupletissimus orbis explanator, ipsarumque rerum turcicarum. » Ce Vicentin est, en toute réalité, un des premiers historiens de l'empire ottoman.

(1) Jul. Barbarano, *Vicentiae monumenta et viri illustres*, fol. 10, v°, Venise, 1566.

Si l'*Historia Turchesca* a une valeur historique incontestable et incontestée, il n'en est pas tout à fait de même de sa valeur littéraire. Sans doute, le récit est simple et très éloigné de l'emphase et de la recherche des humanistes du temps d'Angiolello (d'un Sabellicus ou d'un P. Bembo, par exemple); mais cette chronique est faiblement composée et écrite sans souci sérieux de la grammaire. Parfois on y rencontre même des phrases inachevées et d'autres si embrouillées qu'il faut en deviner le sens. A n'en point douter, si Angiolello avait pu mettre la dernière main à ce travail, il aurait présenté son excuse au lecteur, comme il l'a fait dans son *Voyage en Perse* (1), Il lui aurait dit ainsi que l'a fait J.-A. Menavino, auteur du *Trattato de costumi e vita de Turchi.* (Tous deux esclaves du Grand Turc, ils nous paraissent également sincères et modestes) : « Et non guardate, quanto io ho scritto, sia in stile poco ordinato e rozo, percio che non come erudito scrittore, ma come fedel interprete overo racontatore delle cose vedute et imparate, ho dato opera più tosto allo effetto, che alla apparenza : perche dove ho conosciuto la elegantia esser per mancare, ho supplito con la verita. Accettate dunque Signor mio benignamente il libro quale e sia ; et attendete non alla imperfettione d'esso, ma al perfetto animo di chi ne è suto lo authore » (2).

1) Ram., t. II, fol. 78.

(2) I. A. Menavino Genovesi da Vultri : *Tr. di Costumi et vita de Turchi,* Firenze, 1548 ; à la Bibl. Mazarine, n° 33.425, éd. 1548 et n° 50.298 éd. 1551.

On peut affirmer que cette chronique l'emporte par le fond bien plus que par la forme. Mais pour rester juste vis-à-vis d'Angiolello, il faut plaider deux autres circonstances atténuantes : d'abord c'est là le cas de la plupart des ouvrages de ce genre, écrits au XVIe siècle et spécialement des relations de voyage (1). De plus, une égale perfection du fond et de la forme est le propre des seuls grands écrivains d'Histoire. Or, on le sait, les commentaires, les mémoriaux et les diaires ont le caractère de chroniques et non d'histoires proprement dites (2). Enfin, il faut se montrer indulgent pour les imperfections et les erreurs contenues dans l'*Historia* : elles sont plus d'une fois le fait de l'ignorance du copiste. Il n'est pas étonnant que les noms de personnes et de lieux qui y fourmillent aient été estropiés, plus d'une fois par un copiste ignorant le turc et le persan (peu instruit, peut-être paresseux ou fantaisiste). Cette indulgence est d'ailleurs toute naturelle, si l'on veut bien se rappeler que J.-M. Angiolello est un précurseur qui, l'un des premiers, fit la description de la péninsule balkanique, de la Turquie et de la Perse. Certes, ils étaient peu nombreux, même parmi les gens réputés savants, ceux qui, au temps où Angiolello florissait, possédaient une érudition assez vaste pour écrire, et comme il a su le faire.

Il ne sera pas sans intérêt de nommer rapidement les

(1) R. Doumic, *Littérature des Voyages*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, juillet 1907.

(2) Cf. H. Hauser, *Les sources de l'Histoire de France.*

sources qui ont été mises à contribution pour l'*Historia Turchesca ;* nous n'insisterons que sur la source turque qui nous paraît avoir été négligée par M. Ursu (1), puis nous mentionnerons les rares données historiques qui sont certaines, concernant Donado da Lezze, A. Balastro et Ch. Buondelmonti, nommés dans notre compilation, et J.-B. Ramusio.

Nous ne connaissons pas la source des premiers feuillets du manuscrit 1238. Æneas Sylvius et N. Sagundino, tout comme l'évêque arménien David et Barbaro Jos. paraissent avoir été consultés ; il en est de même des *Historie venete* de Sabellico et des *Diarii* de M. Sanuto probablement.

L'*Historia,* comme les chroniques du Moyen Age et à l'instar des chroniques orientales en général (2), comporte des extraits des chroniqueurs antérieurs. Angiolello fait bien entendre qu'il a consulté les témoins — mais, ni dans l'*Historia* ni dans la *Vie d'Ouzoun-Hassan,* il ne cite une seule source turque écrite. Certes, il n'en faudrait pas conclure qu'il n'en a consulté aucune. En cela, il procède tout comme son contemporain et COLLÈGUE, le chroniqueur turc Nesri de Brousse, qui, lui aussi, fut à

(1) Voir *Uno storico sconosciuto* de M. Ursu, p. 19, et le chapitre V du présent travail.

(1) L'*Histoire de Saad-uddin,* traduction italienne, par Bratutti, procède de la sorte : tome I, édition de Vienne, 1649 ; tome II, édition de Madrid, 1651 ; — voir tome I, pp. 1, 172, 180, 337, 342, 354, 355 ; tome II, pp. 3, 52, 67, 88, 107, 128, 132, 143, 148, 159, 169, 186, 191, 206, 212, 220, 248, 250, 262, 280, 310, etc...

Scutari, lors du décès de Mahomet II : « Nesri erwähnt in der 3ten classe (3e part., *Histoire des Ottomans*) nie eine *schriftliche* Quelle », dit Nöldeke, qui a traduit d s passages de sa chronique intitulée : « le Miroir du monde (1) », écrite entre 1485 et 1495, selon Behrnauer et Nöldeke. Lors même que le temps des parallèles ingénieux est passé, nous ne pouvons nous empêcher de retrouver chez Nesri et chez Angiolello : *même souci* de ne rapporter que des faits vus, vrais, dûment autorisés ; *mêmes efforts* pour être *impartial* et *juste*, fait très rare, en ce temps-là entre Chrétiens et Musulmans ; même simplicité, même précision, même force, parfois même rudesse et même humour. Travail d'une importance capitale de part et d'autre : nous le prouvons par cette simple remarque : Saad-uddin (le plus apprécié des historiens orientaux) s'est servi copieusement de la chronique de Nesri, et souvent l'a reproduite textuellement (V. t. I, pp. 1, 337, 355 ; t. II, pp. 67, 76, 88, 107, 143, 192, 212, 220, 248, 251, 255). De même manière, P. Giovio et Sansovino ont utilisé Angiolello (voir n° 3 appendice). De plus, Nesri et Angiolello suivent l'ordre chronologique et traitent successivement les mêmes chapitres, du moins dans les grandes lignes. Mieux que cela, il y a souvent analogie dans le détail même du récit : rien de plus pro-

(1) Tomes XIII et XV, Bibl. Nat., O² 372. Nesri est très simple en tant que fils de l'Orient, il l'est infiniment plus que Vassaf, au XIVe siècle, qui a écrit une histoire en persan et que M. Hammer a traduite (1er vol., 1856).

bant à cet égard que l'exposé des événements qui ont suivi le décès de Mahomet II (1), retour brusque, désordonné des troupes à Scutari. Méhémed Pacha (Nisandji) veut cacher la triste nouvelle (un bain ! pour Mahomet II), fait enlever les embarcations ; les Janissaires cherchent des barques à Pendik, s'y jettent à Scutari : « in jedes Schiff stürzten so viele hinein, als es eben fassen konnte » font force rame et coupent la tête à Méhémed Pacha « ich sah wie die Janicaren über die Stadt herfielen wie Wölfe über die Schafe (2)... » Pour remédier aux désordres, le vieil Ishak Pacha, met provisoirement sur le trône Corcoud, fils de Bayezid. « 16 Tage lang war alle Welt in aüsserster Unruhe gewesen. » Notons enfin que pour tous deux : Mahomet le Conquérant est le septième (3) et le plus grand des souverains ottomans.

Toutes ces analogies et bien d'autres encore ne sauraient être l'effet du hasard ; il nous semble que ces auteurs étant tous deux courtisans de Mahomet II, tous deux de sa suite, pendant cette dernière expédition (Nesri est formel sur ce détail : « Ich war mit auf jenem Zuge. Wir befanden uns nahe bei dem Zelte des « Obermünzwardeins : directeur de l'Hôtel des Monnaies. ») Ils ont dû se communiquer leurs impressions et leurs notes.

(1) *Zeitschrift*, t. XIII, p. 371 (c'est à Maltépé qu'est mort Mahomet II).

(2) Ms. 1238, éd. Ursu, p. 116, 119 et 164, ms. 6075, f° 1, Saad-Uddin, trad. Galland.

(3) Coïncidence d'autant plus frappante que les historiens turcs ont leur liste de sultans et les historiens chrétiens la leur.

Peut-être ont-ils même fait un échange de leurs écrits. En tous cas, il est propable que J.-M. Angiolello a eu sous les yeux une copie de l'histoire de Nesrî. Cela était chose aisée, puisque le travail de Nesrî se place entre les années 1485 et 1495. Pourquoi Angiolello n'aurait-il pas bénéficié du voisinage d'un Nesrî, comme il l'a fait sans doute pour celui du Vénitien Gentile Bellini, qu'il cite avec un légitime orgueil parce qu'il a été choisi pour devenir le peintre attitré du Grand Seigneur? Et par conséquent, pourquoi ne rangerions-nous point Nesrî parmi ceux dont parle Angiolello disant (édition Ursu, p. 39) : « tratto da autentichi Turcheschi, et da chi si trovarno nel campo, et nelle faccende? » (1)

Voici quelques détails biographiques sur ceux qui, avec Angiolello, ont fourni la plus grosse part des matériaux qui forment notre compilation, l'*Historia Turchesca*. Les *Diarii*, de M. Sanuto, qui embrassent la période historique de 1496 à 1533, en 58 volumes in-folio, permettent de reconstituer le *curriculum vitæ* de Donado da Lezze (ou Legge, ou Leze) ; surtout si on complète les données des *Diarii* par certains détails, fruits des patientes et savantes recherches de M. Ursu. Donado, fils d'une grande famille vénitienne, naquit en 1479. Son père s'ap-

(1) Nous croyons qu'il faut en dire autant d'Edris ou Idris, de Bidlis, auteur de *l'Histoire des huit premiers sultans ottomans*. Or, d'après M. Blochet, cet ouvrage, écrit en persan, est la source la plus importante de l'histoire de ces sultans. Voir quelques notes sur Idris au n° 3 de l'Appendice.

pelait « Priamo », ses deux frères Marin et Victor, ses deux oncles (1) paternels André et Jérôme, son grand-père Benoît. Sanuto nous apprend que Marin da Lezze a été commandant de réserve pendant la guerre contre les Turcs (1499) (*Diarii*, t. II, 1328). Donado succéda à son père comme « provisor salis » et entra en fonction le 6 novembre 1500 (S. III, 884). L'année 1505 il devint provéditeur de Zante : c'est de là que, pendant deux ans, il envoya au Sénat des informations relatives aux Turcs (*Diarii*, t. VI, col. 195, 211, 248, 277, 291, 300, 316, 339, 355, 374, 388 ; VII, 3°, 51, 74, 102.)

En septembre 1507, Donado fut de retour à Venise, sa patrie (S. VII, 152), et pour le récompenser de ses services on l'élut, dès février 1508, provéditeur de la cité de Frioul (S. VII, 310), puis de Crémone (S. VII, 416). A ce poste, il mérita les éloges du Doge et obtint la charge de conseiller, dans l'Ile de Chypre. Il y resta de 1509 à 1510, appliqué à des recherches scientifiques et à des enquêtes politiques ; son dernier rapport est du mois de décembre 1510 (S. IX, 135 ; X, 60, 95 ; XI, 258, 681). De retour à Venise, le 14 septembre 1511, il obtint encore les félicitations du Doge, et comme récompense, on lui donna une place au Conseil des Dix, dès 1512 (S. XIII, 214). Nous le trouvons à Rovigo en qualité de Podestat et de Capitaine, de 1512 à 1513 (D. XV, 438, 531 ; XVI et XVII *passim*). En

(1) Oncles : renseignement fourni par le manuscrit du Muséo Civico de Venise. Codex Cicogna, *Descendenze Patricie*, n° 2501, f° 149.

décembre 1513, Donado est à Padoue (*Diarii*, t. XVII, 351). Du 24 novembre 1514 au 24 octobre 1516, Da Lezze est derechef « capitanio di Rovigo » (S. XIX, 57, 160 ; XX, XXI, XXII *passim*).

Ses fonctions et ses relations avec Angiolello, avec l'évêque arménien (XV, 438 ; XX, 245 et 268) avec J.-J. Caroldo, secrétaire du Conseil des Dix (XIX, 57) l'ont mis à même de parler des choses turques.

De 1516 à 1518, Donado figure parmi les Dix ; de 1519 à 1521, il est gouverneur de Capo d'Istria ; en 1522 « savio di terra ferma » (D. XXXII). En 1523, il est exclu, pendant deux ans, de sa charge d' « Avogador di comune. » L'année 1525, de simple citoyen qu'il était redevenu, il devint le représentant de l'Illustrissime Seigneurie, en l'île de Chypre. En avril 1526, il expédie à Venise son dernier rapport (D. XLI, 484).

Nous lisons (*op. cit.*, t. XL, col. 534), le récit du suicide d'un fils de Donado, qu'on dit son *fils unique*. C'est là une erreur, mise en évidence par plusieurs passages des mêmes *Diarii*. Ainsi, David, l'évêque arménien, promet régulièrement des prières pour Donado son illustre correspondant et pour ses enfants : « li tuoi fioli », XX, 268, 272, « fioli et fiole », 245, « filioli », 247. Deux passages plus explicites, XLIII, 198 et XLIV, 465, nomment deux fils : « Auzolo et Alvise » laissés après sa mort (1). Celle-ci est arrivée d'après deux lettres, t. XLIII, col. 198 et 221, « A

(1) Il est possible que ceux-ci étaient des bâtards, en tous cas, M. Sanuto (*Diarii*, t. XX, 263), parle d'un fils naturel de Donado da Lezze.

di 8 nov. 1526. Fo lettere di Cipro, vechie (avosto). L'altro zorno se intese, per homini venuti con la nave patron Hieronimo di Matio... come era morto sier Donado da Leze locotenenti in Cipri. »

Nous ne revenons pas ici sur ses écrits, nous nous contenterons de rappeler avec M. Ursu, que nulle histoire de la littérature, même italienne, ne le mentionne comme écrivain.

Il n'en va pas de même d'Andrea Balastro, un extrait de son ouvrage est cité dans notre *Historia Turchesca*. D'une famille noble de Venise « casa patricia », gouverneur de Modon, fait prisonnier de guerre avec Marzello Griti... et racheté (*Diar.*, III, 653, 716, 732, 905, 1357, 1491, 1500, 1554 et 1555, 1625, 1634). Son frère Nicolo, camerlingue à Crémone, demanda et obtint les 700 ducats exigés d'Andrea Balastro pour sa rançon, en 1501.

En octobre 1518, il est signalé « Alle Ragioni nuove » puis, fin septembre 1520, membre de la « Giunta-Zanta » et « conte » à Sebenico en Dalmatie XXVI, 141, 154, 220, 382. XXX, 284 et 286, 632. XXXI, 296, 393, 421, 466. En cette qualité, il envoie force rapports sur les Turcs, assiégeant Belgrade en 1521 et 1522. XXXII, 187, 405 et 408. XXXIII, 31, 162, 238, 275, 281, 286, 287, 292, 509, 606, 619. XXXIV, 93, 95, 97, 99, 100, 118, 119, 120, 137, 187, 231. En 1524, remplacé par Bernardino da Chá Taiapiera, Andrea Balastro redevient membre de la Giunta. XXXVI, 527. De plus amples données nous font défaut présentement.

Buondelmonti, de la célèbre maison florentine de ce nom, naquit lui-même à Florence, étudia les lettres grecques à Rhodes, pendant huit ans, puis il parcourut pendant six ans les îles, qu'il a décrites dans son remarquable ouvrage intitulé : *Liber insularum Archipelagi*. Nous savons qu'il a été prêtre et religieux, mais nous ignorons les dates de sa naissance et de sa mort. C'est en 1420 et non en 1422 que Buondelmonti a envoyé son livre au cardinal Giordano Orsini (1).

J.-B. Ramusio (ou Rhamusio, aussi Rannusio) secrétaire du Sénat, du Conseil des Dix, et bibliothécaire de la Marciana de Venise, eut pour aïeul Paolo, qui partit en 1458 de Rimini pour venir à Venise et y mériter la qualité de citoyen. Sa femme Thomarys Machachio lui donna plusieurs fils, l'un d'eux Zuane Battista devint célèbre.

Celui-ci, né à Trévise, 20 juin 1485, tandis que son père y remplissait la fonction de « giudice contra i maleficii » étudia à Venise, à Padoue et réussit à être homme de grand savoir, habile dans les langues mortes et vivantes. Voici, comme son *Cursus honorum :* le 18 mai 1505 il est inscrit au registre des Secretarii Estraordinarii di cancellaria, le 30 avril 1513 à celui des « Ordinarii », le 8 janvier 1515, parmi les secrétaires du Sénat ; enfin le 7 juillet 1533, il fut élu l'un des secrétaires « al consiglio dei X. » Comme tel, il remplit plusieurs missions importantes, il négocia

(1) Voir pour plus de détails l'édition de Buondelmonti par le savant helléniste français E. Legrand.

à Rome, en Suisse, en France. Louis XII goûtait sa société à cause de son érudition jointe à une rare modestie. On aurait pu dire au Doge, de Ramusio, ce que dit un jour Bossuet à Louis XIV, en lui montrant Mabillon : « Voici le plus savant et le plus modeste de vos sujets. »

La Cosmographie et une vaste correspondance occupaient ses loisirs. Séb. Cabot, M. Fracassaro, M. Aldo Manuzio, A. Navagero (ambassadeur), Baldassare de Castiglione (nonce en Espagne), Gonzalo Fern. d'Oviedo (historiographe de Charles-Quint) étaient de ses familiers. De bonne heure, Ramusio s'est attaché aux relations de voyages : cette curiosité nous a valu les *Viaggi e Navigazioni*, le livre le plus utile encore à consulter sur les entreprises des hardis navigateurs, avant le xvie siècle. Il recueillait, annotait, commentait avec passion les récits des coureurs des pays inconnus. En 1524, J.-B. Ramusio épousa la noble Franceschina Navagero, et huit ans après, elle lui donna un fils. Agé, fatigué des affaires, il se retira à Padoue. Mort le 10 juillet 1557, âgé de 72 ans, il fut inhumé dans l'église de la Madonna dell' Orto, à Venise. Esprit cultivé, personnage charmant, travailleur infatigable, il a partagé ses dernières années entre la cosmographie et l'amitié.

Il a laissé outre ses *Viaggi*, publiés (le premier tome en 1550, édition augmentée en 1563, 1588, 1606, 1613 ; le tome III, 1556, édition augmentée 1606 ; le tome II, le dernier paru 1559, 2e édition 1574, édition augmentée en 1583, 1606).

Le plus bel ouvrage de Ramusio, ce fut un fils appelé Paolo, né le 4 juillet 1532, qui fit de bonnes études, et traduisit en latin notre Villehardouin 1572. Le Conseil des Dix l'en récompensa, et en 1609 le fils de Paolo, Girolamo édita cette traduction latine à Venise, *apud heredes Nicolini*. Pour plus amples détails, voir Albéri (*Rilaz.*). A. Baschet, *Aldo* Manuzio, *Lettres et Documents*, Venise, 1867.

CHAPITRE V

Bilan des Œuvres d'Angiolello
Leur importance et leur exactitude

Omnis arbor bona bonos fructus facit.

Quel est au juste le bilan littéraire d'Angiolello ? Dernière question qu'il nous faut poser, avant de parler de l'importance et de l'exactitude de ses écrits historiques. M. Ursu lui attribue :

1° La *Vie d'Ouzoun Hassan et d'Ismayl,* parue dans le tome II des *Viaggi et Navigationi* de Ramusio (1559) ;

2° La traduction du *Testament de Mahomet* (restée inédite) ;

3° Un *Traité sur le ciel et le monde* (dont aucun historien n'a encore justifié l'existence) ;

4° Les *Memorie,* commencées avec son frère François, dont une partie a été imprimée par A. Capparozzo. — le reste contenu dans l'*Historia Turchesca,* que M. Ursu attribue à Donado da Lezze et qu'il a publié la première fois, à Bucharest (1909).

Nous croyons nécessaire de modifier et de compléter le bilan dressé par M. Ursu :

Avec Mazzari (1) citons : I. *De cœlo et mundo* ; ce traité a échappé à nos recherches comme à celles de nos devanciers ;

II. *Le Testament de Mahomet à Ali*, traduit par Angiolello, au dire de Bartholo, copiste de cette traduction (2), que nous sommes le premier à publier ;

III. *Le voyage de Venise à Négrepont, à Constantinople...* de 1468 jusqu'au retour dans la patrie. A Capparozzo (Vicence, 1881), a pu en publier une partie ; exactement l'expédition de Négrepont, le retour à Constantinople de Mahomet II (dont Angiolello est devenu l'esclave, portrait, capitale et cour du Conquérant (1). Cet écrit, qui est évidemment inachevé et que M. Ursu appelle *Memorie*, paraît continué dans l'*Historia Turchesca*. Il y a effectivement identité parfaite entre le portrait de Mahomet II et la description de la cour du manuscrit vicentin et ceux de l'*Historia*. La cour est décrite plus au long, le développement sur les Janissaires, brusquement interrompu dans le manuscrit de la Bertoliana Biblioteca de Vicence, est achevé dans le manuscrit 1238 de Paris. Ce dernier relate également les guerres du Conquérant de 1470-1481, la lutte fratricide de ses deux fils survivants, Bayézid et Djem. Visiblement, le compilateur de l'*Historia Turchesca*, quel qu'il

(1) Giac. Marzari, *Historia di Vicenza*. Ven., 1591 et 1604, p. 146.

(2) Ms. lat., chap. xiv, n° 123, coll. 4662, Bibl. de Saint-Marc, Venise.

(3) *Historia Turchesca*, « Noi Altri corteggiani del Mustafa fosserno... »

soit : Angiolello ou Ramusio ou un autre, mais non Donado da Lezze, paraît préoccupé de faire l'histoire de la Turquie, d'élever un monument historique à Mahomet II. Nous pouvons par suite trouver là, cette *Vie du Conquérant* dont parlent *les historiens.* Selon Capparozzo : « asseverano che prima di tutte abbia scritto la vita e le azioni di Maometto II aggiungendo che allo stesso poscia presentato il libro ne ottenesse in guiderdone la libertà (1). »

Les historiens de Mahomet II n'ont pas confondu la vie d'un Ouzoun Hassan avec celle de Mahomet II ; d'ailleurs, la conquête de Négrepont précède la guerre de Perse où déjà Angiolello n'était plus esclave proprement dit. En tout cas, il est certain que cette *Historia Turchesca* est visée (toute ou partie) par Ramusio (t. II, f° 65c) « in una sua historia. » C'est pourquoi nous appellerons *Histoire turque* ou *Histoire de Mahomet II* ce que M. Ursu appelle *Memorie* d'Angiolello.

IV. Un autre de ses ouvrages, et d'une authenticité incontestée se trouve placé, dès 1559, dans la fameuse collection de Ramusio (t. II, f° 65-77) : « Breve narratione della vita et fatti del signor Ussuncassano fatta per Giov.-Maria Angiolello ». Ce récit historique comporte également la vie d'Ismayl le Séfi, lui aussi souverain de Perse. D'après le tome II (p. 19) des *Éloges et vies des hommes illustres*, Paul Jove a lu et utilisé ce travail, J.-M. Angio-

(1) A. Capparozzo, *Di Gio Maria Angiolello et di un suo inedito manoscritto.* Vicenza, 1881.

lello l'avait écrit en italien et traduit en turc, ce qui lui valut les bonnes grâces du Conquérant : « maximis excepit blanditiis. »

V. Enfin pour les raisons exposées au chapitre II du présent travail, nous attribuons à Angiolello, le récit qui fait suite au précédent. (Ramusio, t. II, f° 77-91) et qui a pour titre : *Viaggio d'un merchante che fu nella Persia.*

Quand ces différents écrits ont-ils été rédigés par Angiolello ? — L'auteur ne nous le dit pas ; ses biographes et ceux de Mahomet II pas davantage. Nous sommes par suite livrés à des conjectures quand il s'agit de préciser (sauf pour la traduction du *Testament de Mahomet II* (1) — l'expédition de Négrepont (1470) et la campagne de Perse (1473) qui nous paraissent antérieures à 1483. Tout le reste nous semble postérieur à 1516. L'*Historia Turchesca* a été composée après la *Vie d'Ouzoun Hassan*, puisqu'elle reproduit les huit premiers chapitres de celle-ci, plus une partie du chapitre IX.

Comme on s'en aperçoit dès à présent, le monument littéraire d'Angiolello est assez imposant, vu son temps et son genre d'existence. Il nous faut montrer maintenant quelle est l'importance de son œuvre, ou dans quelle

(1) Bartholoto certifie avoir copié la traduction latine du Coran et la traduction italienne du *Testament de Mahomet* (la première de G. R. de Moncada), entre le 27 juillet 1518 et le 18 octobre 1538.

Ni P. Jove, ni J.-B. Ramusio ne nous donnent des renseignements précis sur cette question de chronologie.

mesure elle a contribué à enrichir les connaissances de ses contemporains.

Nous devons savoir gré à Angiolello, tout d'abord d'avoir été un des premiers traducteurs européens du texte coranique. En effet dans ce prétendu « testament » de Mahomet à Ali, c'est bien un abrégé des devoirs, un résumé substantiel et très intéressant de la morale du Coran que nous trouvons.

Ce travail étant de la fin du xve siècle est encore un des premiers de ce genre, s'il est vrai que la traduction latine du Coran (1), par Pierre le Vénérable, est le tout premier, fait vers 1142, et inséré dans le tome IV des *Annales Bénédictines*. La traduction latine qui précède la traduction italienne du *Testament de Mahomet*, dans le recueil n^e 4662 de la Marciana Biblioteca, est de la même époque. Nous y trouvons la preuve que ce genre de traductions était surveillé par l'Église romaine. Et de fait, l'auteur a bien soin de faire remarquer avant tout qu'il a été autorisé par son chef spirituel, par son cardinal. La modeste traduction d'Angiolello, trop longtemps restée manuscrite, constitue donc, en même temps une nouveauté, un acte de courage et un enseignement.

A n'en pas douter, il a dû être goûté par quelques esprits curieux et délicats (comme le copiste, le médecin « physicus » Bartholoto. On sait d'ailleurs le goût des classes cultivées du xvie siècle pour la morale et pour l'histoire. On peut dire que ce goût est entièrement conforme au tempérament français et qu'il s'est affirmé,

avec une originalité inconnue jusqu'alors, chez Michel Montaigne. Il est vrai qu'il nous faut attendre jusqu'en 1649 pour voir la première traduction française du Coran (1). Notons que la lecture de nos traductions du Coran sont si fatigantes que le livre reste inconnu aux non arabisants. A J.-M. Angiolello revient le mérite de nous avoir présenté la substance, moins les répétitions et les obscurités, et le pêle-mêle, le confus assemblage du Coran, sous une forme attrayante et originale. Angiolello, traducteur du Coran, nous détaille avec charme et avec véhémence les devoirs d'un bon Musulman. Ils sont condensés dans les deux passages suivants du Coran. (En réalité, Mahomet, le prophète de l'Islam, n'a pas laissé de Testament, il est mort dans une crise épileptique, et peut-être n'a-t-il pas cru devoir laisser un testament proprement dit).

II. 178 : « Croire en Dieu, au dernier jugement, aux Anges, à l'Écriture et aux prophètes ; pour l'amour de Dieu, partager sa fortune avec les parents, les orphelins, les pauvres, les pèlerins et les mendiants ; affranchir les esclaves ; s'acquitter régulièrement de ses prières, aimer à donner des aumônes, être fidèle à ses engagements et supporter avec résignation les malheurs de la guerre et du sort. »

(1) Une des premières, et peut-être la première traduction italienne est de 1547, d'Andréa Arrivabene. Celle qui précède, dans le recueil mentionné, la traduction du *Testament de Mahomet* est antérieure, mais en latin.

II. 17. 51. XVII, 26 : « N'adorez qu'un seul Dieu, faites du bien à vos parents, ne tuez pas vos enfants dans la crainte de ne pouvoir les nourrir, évitez les vices publics et secrets, ne tuez aucun homme que lorsque la justice le demande, conservez intacts les biens des orphelins, servez-vous de justes mesures ; que vos décisions légales, dussent-elles frapper vos proches, soient dictées par la justice ; soyez fidèles à vos serments et à l'alliance que vous avez faite avec Dieu (1). »

Selon la juste remarque de M. le Baron Carra de Vaux (2), ce dernier passage, XVII, 23 à 41 (Mahomet lui même le présente comme un résumé de sa morale), est bien près d'être une paraphrase du Décalogue. Nous ajoutons : Décalogue qu'il a plu au savant économiste Le Play d'appeler le code de l'honnête homme.

L'œuvre historique et le voyage en Perse d'Angiolello est une des plus belles et des plus importantes contributions à l'histoire et à la géographie de la Turquie et surtout de la Perse. C'est là un vaste ensemble de connaissances nettes et claires qui méritent bien d'être appelées « commentarii », sulle cose turchese e particolarmente sulle cose persiane dell' anno 1450-1514, di G.-M. Angiolello ». Tel est le titre d'un *manuscrit du Musée Correr,* d'après la page 50 du travail de G. Berchet, *Venise et la Perse*, 1865 et 1866, paru dans le tome III du *Bolletino consolare* (Firenze).

(1) Citation du *Journal asiatique*, année 1830, pp. 128 et 129.

(2) Carra de Vaux, Conférence faite aux Hautes Études sociales, en 1909 (Bibl. Sainte-Geneviève, R supp. 5517).

Que ce soit là le titre du manuscrit de la *Vie d'Ouzoun Hassan* ou celui de notre *Historia Turchesca*, il n'importe, ce qui est certain, c'est que J.-M. Angiolello a écrit les gestes de la Turquie et de la Perse, en appuyant sur l'histoire de son temps (1458-1514-1524).

L'œuvre d'Angiolello offre un intérêt de tout premier ordre au point de vue géographique et historique, surtout pour l'étude de la Turquie et de la Perse. En effet, après nous avoir donné une idée nette de l'expédition de Négrepont (1470), et un itinéraire d'Athènes à Constantinople (par voie de terre), et une description de Constantinople, de la cour et de l'armée (dans le manuscrit vicentin), Angiolello nous retrace, dans la *Vie d'Ouzoun Hassan et d'Ismayl* (Ramusio, t. II, 65-78), plus d'un demi-siècle de l'histoire de la Perse, depuis Ouzoun Hassan à la mort d'Ismayl Chah. Ouzoun Hassan est le chef de la dynastie du Mouton Blanc; (il était avant son avènement, prince de Diarbekir), il a supplanté la dynastie du Mouton Noir. Il battit ensuite et tua le dernier descendant de Timour lenk « Abouseyd », 1468 (1), fit périr son fils Hassan Ali et se rendit ainsi maître de toute la Perse. Son concours prêté à Caloianni, de la maison des Comnènes et empereur de Trébizonde; son mariage avec la jolie fille de celui-ci, et son concours prêté à un prince de Caramanie lui mirent à dos Mahomet II. Malgré un échange d'ambassadeurs entre la Perse et Venise, malgré l'envoi d'officiers, de munitions, d'artillerie, par l'Illustrisime Sei-

(1) Successeurs de Timour : Kara Mohammed, Kara Yousouf qui eut trois fils, Secunder, Jehan chah, Abouseyd.

gneurie, malgré la défaite de Moustafa sur les îles de l'Euphrate, Ouzoun Hassan fut finalement défait par les Turcs en 1473.

Angiolello a raconté en détail cette campagne qu'il a faite lui-même parmi la suite du fils de Mahomet II, Moustafa. Ainsi que Cath. Zeno, Angiolello expose ensuite la révolte du fils d'Ouzoun Hassan « Ugurlimehemet » contre son père. Ce dernier a recours à un stratagème (1) pour le saisir et le tuer. — Après avoir rendu tributaire la Géorgie, Ouzoun Hassan revient mourir à Tauris, où lui succède son fils Jacob (1478). Celui-ci s'étant marié avec une femme débauchée, fut empoisonné par elle, ainsi que son petit garçon, au moment où tous deux venaient de prendre un bain. Ce fut le commencement de la guerre civile, de l'anarchie. Une dynastie nouvelle se prépare avec Cheik Haidar et son fils, qu'on regarde comme un saint, Ismayl Séfi. Sa famille descendait d'Ali, le gendre du Prophète, par Moussa, le septième Imam. Angiolello retrace la naissance étrange d'Ismayl et sa carrière victorieuse, nous le montrant successivement vainqueur : de Mourad chah et d'Alidoli (deux frères qui se disputaient le trône), des Ouzbegs, écrasés à Merv Shah Jehan, en 1514. Notre Vicentin montre enfin Ismayl malheureux dans sa rivalité avec le sultan de Constantinople, Sélim, et défait le 24 août 1514 (2).

(1) Stratagème de la mort d'Ugurlimehemet (reproduit dans l'*Historia Turchesca*, éd. Ursu, p. 165-168).

(2) Défaite d'Ismayl par Sinan Pacha (24 août 1514), à Tchaldiran (Calderan).

Dans les cinq derniers chapitres du susdit récit inséré parmi les *Viaggi* de Ramusio, Angiolello raconte la campagne victorieuse du Sultan Sélim (1512-1520) en Egypte (1517). Cette date indique la fin de la dynastie des Mamelouks, en la personne de Tomombei.

Avant de terminer, Angiolello ajoute un petit paragraphe relatant la mort (1524) et les noms des fils d'Ismayl, roi de Perse.

Dans le *Voyage en Perse,* Angiolello, qui a été témoin d'une partie du règne glorieux d'Ismayl, raconte comment il est allé, pour recouvrer de l'argent, au nom de ses marchands (chap. v et chap. xx, Ramusio, fol. 80 f. et 89 f.), de Damas à Alep, de là, à Tauris. Chemin faisant, il écrit l'histoire des villes qu'il traverse et coupe ainsi la monotonie du récit. Les faits historiques qu'il mentionne concordent parfaitement avec les documents officiels des ambassadeurs vénitiens en Perse (1), avec la réalité historique. Il y a concordance parfaite également entre ces faits et ceux qui figurent dans la *Vie d'Ouzoun Hassan :* à cela rien d'étonnant si l'on admet avec nous que J.-M. Angiolello est l'auteur du *Voyage du marchand en Perse*, comme il est l'auteur de la *Vie d'Ouzoun Hassan et d'Ismayl.* Tout naturellement, les descriptions de notre voyageur sont plus détaillées et plus liées que celle d'un Zéno, d'un Barbaro, ou d'un Contarini, qui, en leur qualité d'ambassadeurs, avaient d'autres préoccupations que notre marchand. L'itinéraire

(1) Il faut ajouter, avec l'histoire de Saad-uddin et surtout de l'Emir Yahya, traduction par Burching, t. XVII. Voir Appendice n° 3.

d'Alep à Tauris, bien que très précis, n'est pas aussi sec que celui de Négrepont à Constantinople. L'explication est simple : tout autres sont les conditions psychologiques de l'auteur, d'une part, prisonnier de guerre, imberbe, sans expérience, entraîné à la cour de Mahomet II dont il était devenu l'esclave ; d'autre part, homme arrivé à sa pleine maturité et investi d'une mission de confiance, parlant les langues orientales et ayant des relations, jouissant finalement d'une douce quiétude à Vicence. C'est en 1507, que notre Vicentin a parcouru la distance qui sépare Alep de Tauris par Bir, Orfa, Caramit, Mirdin, Gizire, Asanchif, Cafondur, Bitlis, Totovan, Van, Elatamédia, Merent, Choï, Tauris ; en revenant par Malacia.

Le retour, opéré « con una mala compagnia » huit ans et huit mois après, a été commencé le 1er mai et achevé le 2 juillet (1) suivant, à Albir. C'est sur une description de cette ville de Tauris, résidence royale, et sur un jugement impartial et courageux de ce prince que s'arrête le récit du marchand qui fut en Perse.

L'*Historia Turchesca* est plus volumineuse à elle seule que tous les autres ouvrages d'Angiolello réunis : elle offre à l'attention des lecteurs le récit de l'histoire des deux premiers siècles et plus de l'empire ottoman (1300-1514).

La première partie de cette compilation détermine l'origine de la dynastie des Ottomans, les noms des

(1) Voyage daté de *1507*, plus huit ans et huit mois, donc au plus *1516*, en Perse.

premiers sultans et leurs principaux exploits avec les noms des papes qui régnaient en ce temps là. Suivent les expéditions et les conquêtes de Mahomet II, de 1451 à 1481, les expéditions : en Moldo-Valachie, en Bosnie, à Négrepont, en Perse, contre Scutari, Caffa, Carabogdan, l'invasion de l'Istrie, du Frioul, les tentatives turques contre Otrante et Rhodes, qui n'aboutissent point, par suite de la mort du Conquérant, survenue à l'improviste, au moment de reprendre une expédition, en Asie Mineure. Puis, nous avons un portrait du Grand Seigneur et une description de la cour militaire plus complète que celle du manuscrit vicentin. Effectivement, le développement sur les Janissaires est achevé ici, en outre, nous apprenons quelque chose des Estafiers, des Segmeris, des hommes chargés des chiens et des éléphants, des coureurs. Les hommes à cheval défilent également devant nos yeux, ils ont noms : Subassi, Cieribassi, Timaroti, Aganzi, Asapi, Sarachor (Pour la signification de ces termes, voir les notes explicatives dans notre édition d'Angiolello).

Nous apprenons à connaître les quarante-huit gouvernements de l'empire ottoman, avec les beaux monuments de Constantinople.

L'*Historia Turchesca* nous fait assister : à la rivalité de Bayézid et de Djem, fils de Mahomet II, au triomphe de Bayézid soutenu par les Janissaires, aux négociations du nouveau Sultan avec le Pape, à l'invasion de la Bosnie et de la Hongrie par les Turcs, victorieux des Croates, à l'expédition de Charles VIII en Italie (ce récit est assez

détaillé) (1), à l'entrée de Louis XII à Milan, à une tentative turque sur les côtes dalmates, au siège de Modon, à une invasion turque dans le Frioul, à la chute de Modon, à la paix entre Venise et la Porte, à la révolte de Sélim, fils du Sultan, contre son père qui abdique, à la guerre faite à Ismayl, roi de Perse. — Le développement de l'*Historia Turchesca* (2) est clos par le tableau des routes militaires.

Outre la Turquie et la Perse, la Moldavie et la Valachie (Roumanie), la Serbie, la Bosnie, l'Herzégovine, Venise et l'Italie trouvent des fragments de leur histoire dans l'œuvre d'Angiolello. Le résumé que nous en présenterons à la fin de cet essai, justifiera plus complètement cette opinion. A M. Ursu revient l'honneur d'avoir fait ressortir ce que vaut l'*Historia Turchesca* pour les annales roumaines. Nous nous contenterons de renvoyer à ce travail.

Si les écrits historiques d'Angiolello peuvent offrir une contribution sérieuse à l'histoire de ces pays, c'est d'abord parce que ces écrits sont d'une exactitude rigoureuse, même au point de vue chronologique.

Les rapprochements que nous ferons des écrits d'Angiolello avec les documents officiels et les plus sérieux des historiens italiens de ce temps-là, dans les notes de

(1) A comparer avec les travaux similaires de MM. Fr. Delaborde, E. Petit.

(2) Nous parlons de l'*Historia Turchesca*, manuscrit 1238 de la Bibliothèque Nationale.

notre édition, établiront nettement le bien fondé de cette affirmation. Au reste, en parcourant les tomes XXII et XXIII de Muratori, *Rerum Italicarum Historia*, aussi bien que les histoires les plus volumineuses et les plus autorisées de l'Italie, écrites du XVIe au XIXe siècle, on ne manquera pas d'y trouver toute la substance de l'œuvre d'Angiolello. — Joignons à l'argument qui précède une preuve d'autorité, en rappelant quel cas font d'Angiolello, en parlant de son exactitude et de sa précision, les Giovio, Ramusio, Capparozzo, les Thuasne, les Iorga, M. Ursu lui-même, sans parler des nombreux auteurs d'histoires de la littérature italienne, ni des historiographes officiels ou autres du XVIe siècle et suivants, de la République vénitienne.

Il faut convenir que c'est là le plus bel éloge qu'on puisse décerner à un historien, puisque le premier devoir et la tâche essentielle de quiconque écrit une histoire est de dire la vérité, de remplir le rôle d'un rapporteur judicieux, sincère et exact. Évidemment, Angiolello a pris pour lui ce précepte de Cicéron (*De Orat.*, II, 15) : « Ne quid falsi audeat, ne quid veri non audeat historia. » Telle est aussi l'impression que font sur le lecteur les pages des voyages ou des annales que J.-M. Angiolello a écrites avec toute la bonne foi et toute la simplicité qui caractérisent la vérité.

Après avoir analysé l'œuvre historique d'Angiolello, il importe de déterminer la place occupée, par ce brave Vicentin, parmi ses contemporains et émules.

CHAPITRE VI

Place d'Angiolello et de son œuvre

Et pluribus par erat.

Pour situer Angiolello parmi les voyageurs en Orient (entre 1453 et 1535) et pour trouver quelle place occupe son œuvre dans la littérature historico-géographique de la même époque, il importe de parcourir le tableau des voyageurs et la liste de leurs écrits, ayant pour objet la géographie ou l'histoire.

A la fin du XVIe siècle et au commencement du XVIIe, tout comme aujourd'hui, l'Occident est fort préoccupé des choses de l'Orient, spécialement de la Turquie et de la Perse. Les humanistes étudient l'archéologie, les langues et les religions de la Grèce et aussi de l'Orient, spécialement de la Turquie. Les marchands de Venise, de Gênes, de Marseille, ont un commerce florissant aux Échelles du Levant, dans les Iles de l'Archipel et en Perse. Les diplomates épient les mouvements du Grand Turc, les exploits de ses pachas et de ses vizirs, tout comme les révolutions du sérail! Ce qui les préoccupe surtout, ceux de Venise spécialement, c'est le parti à tirer du Chah de Perse

contre le souverain ottoman. Les récits de pèlerinage, de captivité, les projets de croisade rappellent sans cesse aux Européens l'ennemi du nom chrétien, le farouche Sultan de Constantinople.

Pour tous ces motifs, nous avons un bon nombre de relations de voyages antérieures, ou de peu postérieures à celles de J.-M. Angiolello. Puisque Venise, la Reine de l'Adriatique (l'œil de tout l'Occident, « oculus totius Occidentis », selon l'expression d'Ant. Galland), exerçait aux xve et xvie siècles une sorte d'hégémonie dans le bassin oriental de la Méditerranée, il n'est pas étonnant que nous rencontrions alors des Italiens surtout en Orient. Mais, avant la prise de Constantinople par Mahomet II, ce sont des missionnaires et des marchands qui ont fait connaître les pays du Levant par leurs écrits. De leur côté, de nombreux et pieux pèlerins de Terre-Sainte ont laissé des relations qui renferment souvent des détails précieux sur la situation économique, géographique, sociale, politique et religieuse des Musulmans, de l'Asie occidentale. Ce sont aussi les chevaliers et des soldats de France qui fournissent des renseignements curieux sur le Levant, soit parce qu'ils sont devenus mercenaires des Turcs, soit parce qu'ils sont tombés entre leurs mains, en combattant pour la Croix, contre le Croissant, c'est là le cas d'un Jacques de Helly, d'un Jehan de Chastel-Maurand, d'un Guillaume de l'Aigle, cités par Froissart (*Chroniques*, t. XV, p. 330). — C'est d'autre part, le fait du Comte de Nevers, de Henri de Bar, de Jacques de Bourbon et de l'Autrichien Johann Schilt-

berger (1), (tous pris à la bataille de Nicopolis, 1396.) Victime de la guerre encore, cet Anonyme, auteur du *Tractatus de moribus conditionibus et nequitia Turcorum,* cueilli chez lui, à Siebenbürgen ou Septem Castra, par les envahisseurs, en 1436, et retenu en esclavage jusqu'en 1458.

Angiolello est dans le même cas que le précédent : fait prisonnier à Négrepont, le 12 juillet 1470, et entraîné à Constantinople comme jeune esclave du Conquérant, il continue à noter au jour le jour ce qui l'a frappé davantage; puis, peu après, la relation de son voyage est écrite. Seulement en 1881, ce *Viaggio inedito* comme l'appelle M. Bern. Marsolin dans son article critique (2), a eu les honneurs de l'impression. Mahomet II a pu lire dans ce travail manuscrit le récit de sa conquête de Négrepont (la plus belle des îles de l'Archipel), de son retour à Constantinople, avec une description de sa capitale et un portrait de sa propre personne. Dès 1473, Angiolello a de nouveaux succès à enregistrer, à l'actif de la dynastie ottomane. Il y manque d'autant moins qu'il a eu l'honneur de faire la campagne de Perse en suivant Moustafa, fils du Grand Seigneur, en qualité de courtisan, comme le remarque Jean-Marie lui-même, dans l'*Historia Turchesca.* Le *viaggio* précité lui avait sans doute valu l'affranchisse-

(1) Schiltberger (sa relation a été traduite par M. Brown pour la collection « Hakluyt Society », 1879.

(2) Archivio Storico ital., année 1881, 4e série, t. V, pp. 132-133; A. Capparozzo déjà cité.

ment, peut-être celui-ci est-il dû à la traduction du *Testament de Mahomet à Ali*. Quoi qu'il en soit, il nous paraît certain que J.-M. Angiolello a continué à marquer les événements notables, tant qu'il a été à la Cour du Grand Seigneur, puis en Perse, et qu'il a rédigé ses écrits dans ses loisirs de vieillard et de « præses » des Notaires de Vicence. Ce qui est hors de doute, c'est que la lettre de Nicolo Saguntino (1), écrite en 1476, n'est pas rigoureusement parlant, « le premier document ayant trait à l'histoire des Ottomans », pour employer l'expression de M. Schefer, en son beau travail sur Théodore Spandoni (2). Dans le temps même ou Angiolello écrit, sont rédigées les relations précieuses et circonstanciées de personnages officiels de l'Illustrissime Seigneurie, celles d'un C. Zeno (sous forme de lettres), d'un Jos. Barbaro, d'un Ambr. Contarini. Et de fait, le premier a été ambassadeur de Venise auprès du Roi de Perse, Ouzoun Hassan. Sa nomination remonte à l'année 1471 (3), et il a écrit, dans une lettre du 30 mai 1472, qu'il est arrivé à Tauris le 30 avril. Dans la même missive, il prie P. Mocenigo, capitaine général, de prendre à bord un ambassadeur extraordinaire d'Ouzoun Hassan. Le 5 octobre de la

(1) Nicolo Saguntino Euboïco (Tiraboschi écrit Nicolo Sagundino) « De origine et rebus Turcharum ».

(2) *Théodore Spandoni* ou Spandouyn, en italien Spandugino. Edition française, Ch. Schefer, Paris, 1896.

(3) C. Zeno fut nommé dès 1470, d'après Faroldo Jules, *Annali Veneti*, p. 361, Bibl. Nat., K. 1031.

même année, C. Zeno annonce dans une de ses lettres, l'arrivée d'un autre ambassadeur persan. Le choix de C. Zeno paraît avoir été inspiré par la considération de sa capacité, et par celle de sa parenté avec la dynastie du Mouton Blanc. En effet, sa femme était la nièce de la femme d'Ouzoun Hassan. Il fallait de l'artillerie au Souverain de Perse, il importait à Venise d'exciter celui-ci contre Mahomet II.

C. Zeno eut pour successeur Jos. Barbaro, il partit avec l'ambassadeur persan « Agi-Mohamed » et recevait 1.800 ducats par an. Il n'a fini sa relation de voyage qu'en 1487. En même temps que lui, par une autre route partit comme ambassadeur en Perse, M. Amb. Contarini, cela pour plus de sûreté. Son absence fut de quatre ans : 1473 à 1477 (20 avril). Sa relation a été imprimée en 1487, par Annibale Fosco Parmigiano.

On trouve dans ces deux relations des notes précieuses au point de vue géographique et historique. Les commentaires du voyage de C. Zeno ont été rédigés bien plus tard, à l'aide de ses lettres et d'autres documents (1). Les récits de voyage de Josaphat Barbaro et d'Ambroise Contarini ont trouvé place dans la collection des *Viaggi* de Ramusio, dans celle de Bizarus, dans celle de Callimachus, dans celle d'Alde Manucio (2).

(1) Voir Ramusio, t. II, non la première édition, mais les autres 1574, 1583.

(2) Alde Manuce, dès 1539, Venise ; 1543, nouvelle édition. Réserve O²19; Bizarus ou Bizaro, *Rerum Persicarum Historia*, Francfort, 1601.

Nous avons là, une preuve péremptoire de la haute valeur de ces documents.

Après le décès d'Ouzoun-Hassan, 1478, malgré la paix survenue entre Turcs et Vénitiens, 1479, l'Illustrissime Seigneurie continua d'envoyer des ambassadeurs en Perse, tels : J. Dario, P. Bembo, Const. Lascaris, Dom. Trevisan, Morosini. L'on trouve de leurs lettres et relations aux archives de Venise et l'énumération de celles-ci dans le livre de M. Berchet, *Republica di Venezia et Persia*, 1865 et 1866 (IIe part., pp. 27-50). Nous renvoyons d'autant plus volontiers à ce livre que notre Angiolello a dû connaître la plupart des pièces mentionnées plus baut, en tous cas, Ramusio, le savant collectionneur de voyages, secrétaire des Dix et bibliothécaire de la Marciana les a connues.

Avant de quitter la Perse, signalons encore Jean Rota, vénitien, médecin d'Alep et auteur d'une *Vie du Séfi Ismayl*, écrite en italien, l'année 1508. Ramusio n'en a pas eu connaissance probablement, toujours est-il que nous ne trouvons, au tome II des *Viaggi*, trace ni de l'auteur, ni de l'écrit. MM. Berchet, Ch. Grey, J. Ursu l'ont également ignoré, ou du moins omis. Par contre, M. Ch. Schefer a signalé l'opuscule et l'a même traduit dans son beau livre, consacré au P. Raphaël, du Mans, auteur de l'*Etat présent de la Perse* (1660), de la magnifique collection de l'École des Langues orientales (O² 545, II, 20).

M. Sanuto nous parle plusieurs fois de J. Rota, sans signaler son opuscule (M. S. *Diarii*, t. VIII-IX, col. 144, 207, t. XXXVI, col. 394. En 1524, 6 juin : « Morite in

questo zorno maestro Zuan Rota medico, praticava alla Testa d'Oro, stato amalato di febre continua zorni 17, et fo sepolto a S. Francesco de la Vigna. »

Revenons aux documents concernant la Turquie. Dès 1496, lecture fut donnée au Sénat vénitien du rapport d'Alvise Sagudino, secrétaire de la Sérénissime République et son envoyé extraordinaire auprès de la Porte, il concorde, dans les grandes lignes, avec celui d'A. Gritti, ambassadeur extraordinaire, qui apporta à Constantinople, en *1503*, les ratifications du traité de paix, *idem* avec les relations des bayles : Nicolo Foscolo (1507), Giustiniani Ant. (*1514*), d'Al. Mocenigo (1518) et de Barth. Contarini, (1519. Le 8 avril 1522). M. Minio (*oratore*) lit sa relation *in Pregadi ;* P. Zen l'imite, le 4 novembre 1524 ; et P. Bragadin fait de même, le 9 juin 1526 ; *idem* M. Minio, le 8 octobre 1527 ; P. Zen les 17 et 18 novembre 1530, etc. Le précieux recueil d'Albéri donne le texte ou le sommaire de ces relations.

Les *Starine*, t. X, année 1878, renferment la relation de Cath. Zen (1550) et celle de M. Cavalli (1560). Cette dernière se trouve aussi dans le recueil d'Albéri (xvie siècle). A côté de ces pièces officielles, il convient de faire une place de choix au traité de Théodore Spandugino (traduit en 1517 par Barlarin de Raconis (édition Schefer). A part ces documents officiels, que comporte la bibliographie entre les années 1480 et 1540, concernant la

(1) Alberi, *Relazioni*, série 3, t. III.

Turquie ? — L'essai bibliographique de M. Hauser (*Voyage de Du Fresne*, nous donne :

1480. *Tractatus de ritu ét moribus Turcarum* (Cologne).

1511-1512. GRASSETTO (Fr.) — *Viaggio fatto sulle coste Dalmate*, Venise, 1837, in-12 (*Amat. di S. F.*).

1514. *Tractatus de moribus et institutis Turcarum*, *Zenker*.

1514. *Rerumet regionum orientalium narratio verissima*, Rome, Z.

1517. LE BASTARD DE BOURBON. — *Oppugnation de Rhodes* (en latin), Paris.

1518. MENAVINO (G.-A.) (1). — *Trattato dei costumi e vita de Turchi*. Florence, in-8°, Venise, 1548, et Florence, 1551.

1527. *Lettre d'un Chrétien de Turquie* (Z.).

1527. La même année G. CAMERARIUS écrit : « *De rebus Turcicis commentarii duo libri*, et imprimé seulement, en 1598, à Francfort.

1539. RAMBERTI (Ben.). — *Libri tre delle cose dei Turchi*, Venise, 8° ; Milan, 1541 ; Venise, 1543. L'auteur a fait un voyage à Constantinople avec Daniel de Ludovisi, envoyé extraordinaire auprès de la Sublime Porte, en 1533, à l'occasion d'une *Cattura di corsali turchi*. Il a écrit sa relation dès 1534.

1540. RICHER (Chr.). — *De rebus Turcarum*, Paris, *idem* en français : *Des coutumes et manières de vivre des Turcs*.

La série chronologique des écrits que nous venons de parcourir nous paraît établir le titre donné à Angiolello par J. Barbarano : « Scriptor primus fuit Turcicarum...

(1) Cet auteur, fait prisonnier, a vécu au sérail de Bayézid, de 1504 à 1511.

Locupletissimus orbis explanator ipsarumque rerum Turcicarum. » Le premier parmi les Italiens à écrire l'histoire des Ottomans, il est un des premiers historiens de la Turquie, même si l'on tient compte des chroniqueurs orientaux. Il est certain, en effet, nous disent des hommes compétents en la matière, que les récits vraiment historiques de source turque ou persane remontent à peine aux règnes de Mourad et de Mohammed. Nöldeke cite en particulier le manuscrit 419 de la Bibliothèque de Leyde comme contemporain de Mourad. Hammer cite le petit-fils de Hachik-Pacha, Vassaf, Idris ou Edris de Bidlis, Nesri ou Neschri de Brousse, dont les chroniques ont été utilisées, parfois reproduites mot à mot, par Saad-uddin ou Seadeddin. Or, Nöldeke et Behrnauer placent la composition de la chronique de Nesri entre les années 1485 et 1495. Nous avons déjà dit que ce chroniqueur était, lors de la mort de Mahomet II, tout comme Angiolello, dans le camp de ce Sultan (voir le chapitre IV du présent travail).

D'autre part, pour être juste à l'endroit d'Angiolello, il faut rappeler qu'il a traduit de l'italien *en turc* le récit de la campagne turco-persane (1473). Et donc, ayant écrit en italien la prise de Négrepont, en italien et en turc, la campagne de Moustafa en Perse, Angiolello est bien l'un des premiers qui aient écrit les Annales ottomanes. C'est là un titre de gloire nullement équivoque et certes bien méritoire pour notre Vicentin, fait prisonnier par les Turcs.

Nous pouvons et nous devons ajouter que J.-M. Angio-

lello, auteur du *Voyage d'un marchand en Turquie*, biographe d'Ouzoun Hassan et du chàh Ismayl mérite d'être rangé *parmi les premiers historiens et géographes* DE LA PERSE — à la suite de Marco Polo (1) et Hayton « l'Arménien (2) ». Au XV[e] et au XVI[e] siècle les relations diplomatiques et commerciales de la France avec la Perse étaient nulles. Celle-ci avait en conséquence envoyé des ambassadeurs à Venise sous Ouzoun Hassan (voir plus haut) et des lettres à Charles-Quint et à Louis, roi de Hongrie, par l'entremise d'un certain frère Pierre du Mont Liban ; elles étaient datées du mois d'août 1523, écrites par « Xara Ismayl Sophy » en vue d'obtenir leur concours contre « immanissimum Turcarum regem ». Le Chàh Ismayl était mort deux ans avant l'arrivée de la réponse avec le susdit frère, à Tauris. Le décès d'Ouzoun Hassan, les guerres d'extermination d'Ismayl, la malheureuse guerre contre Venise et la Porte furent très défavorables au commerce et à l'influence des Vénitiens en Perse. Vers 1555 seulement, les commerçants européens reprirent le chemin des marchés persans.

Pour la fin du XV[e] et le début du XVI[e] siècle, nous n'avons d'autres informations concernant la Perse que celles des auteurs mentionnés plus haut avec quelques lettres de missionnaires et peut-être un petit nombre de

(1) *Voyages* de J.-B. Ramusio, t. II (Klaproth). *Nouvelles annales des voyages.*

(2) Hayton, auteur de la *Fleur des Histoires orientales*, dictée peu avant sa mort, survenue à Poitiers vers 1308, à Nic-Falcon. Hayton, cousin du roi de Perse, a écrit par ordre du pape Clément V, voir ms. 10050 N. A fr... La note de M. H. Omont, 4° Q. 1005.

rapports de consuls vénitiens, qui durant la belle période commerciale résidaient à Tauris, à Lahidjan et dans quelques localités du Khorassan, où leurs marchands monopolisaient le trafic de la soie et celui des marchandises précieuses de l'Asie centrale et de la Chine.

C'est une raison de plus pour nous d'avoir en grande estime les données historiques et géographiques qui se trouvent dans la *Vie d'Ouzoun Hassan* et dans le *Voyage d'un marchand*. Vu cette rareté de documents pour cette période de l'histoire, il est clair que les écrits d'Angiolello acquièrent plus de prix aux yeux des historiens.

Avant de terminer ce chapitre, nous dirons franchement notre incompétence à juger Angiolello traducteur du *Testament de Mahomet*, entre autres raisons, nous ignorons le texte qu'il a traduit. Nous ne savons pas davantage doser sa connaissance des langues orientales (turque, arabe, persane) : mais elle a dû être très sérieuse, puisque Angiolello n'a pas seulement parlé le turc, mais encore écrit, de facon à être lu, bien plus, à mériter la faveur du Grand Seigneur. Le récit de la Campagne de Perse a été certainement traduit par l'auteur, de l'italien en turc (Giov. Montecchio), le *Testament de Mahomet*, du turc, en italien, le voyage à Négrepont, probablement aussi. Ces traductions prouvent que J.-M. possédait la langue turque à fond. Au commencement du *Voyage en Perse*, Angiolello affirme qu'il entendait bien les langues arabe, persane et turque ; or, sachant combien il est véridique, il mérite notre confiance en cette matière comme en toute autre. Du

reste, son milieu, ses occupations à la Cour, ses charges de trésorier du Conquérant et peut-être aussi de lecteur sinon d'historiographe, lui permettaient, lui imposaient la connaissance de ces langues.

Il semble bien, d'après Montecchio, que notre Vicentin ait rempli auprès de Mahomet II les fonctions de lecteur, d'historiographe, et peut-être ces deux fonctions à la fois. « Ut erat ingegno subtilissimus delectabatur lectione ommifaria bellorumque Rerum, *ad quod utebatur* opera J.-Maria, quem ob id libertate donavit » (*De inventario heredis*, p. 164, n° 543).

Quoi qu'il en soit, il paraît certain que Jean-Marie n'a pas été agent diplomatique secret, ni à Constantinople, ni plus tard en Perse. A notre connaissance, il n'existe aucun document permettant de soutenir la proposition contraire. Angiolello n'a pas été non plus collectionneur de manuscrits, lors même qu'il lui est arrivé de parler avec émotion de livres rares, de savants, de philosophes. Toujours est-il que les documents écrits n'autorisent personne à faire de lui un amateur de manuscrits et d'imprimés de valeur, de la trempe d'un Pétrarque, ni de celle d'un cardinal Bessarion. On sait que tous deux ont légué leur bibliothèque à la ville de Venise : Pétrarque en 1362, Bessarion en 1468, mais le premier de ces legs n'a pas été exécuté. Par contre, 500 manuscrits ont été effectivement légués par Bessarion à la Marciana Biblioteca. Sous l'impulsion de ces deux bibliophiles de marque, et de quelques autres moins connus : Janus Lascaris, Ant.

Éparque, Ben. Ramberti, les Italiens, mais surtout les Vénitiens ont fait la chasse aux manuscrits de l'Orient et poussé l'importation méthodique des manuscrits grecs en Italie : tout comme le firent les Français. Ce point de l'histoire a été mis en pleine lumière par le savant M. H. Omont dans ses *Missions archéologiques* (1). On y suit pas à pas les efforts réalisés en ce sens par les ambassadeurs, les consuls, les chargés d'affaires et les amateurs, sous l'impulsion puissante d'un François Ier, d'un Richelieu, d'un Colbert, puis d'un abbé Bignon, conservateur de la Bibliothèque du Roi (à partir de 1718). Les fonds grecs et orientaux des Bibliothèques Nationales de Paris et de Venise le prouvent éloquemment, plus encore que les *Relazioni dei Oratori* et les missives de nos ambassadeurs de Constantinople reproduites dans le bel ouvrage que nous venons de citer.

Notre Vicentin ne mérite pas davantage d'être rangé au nombre des épigraphistes, lors même qu'il lit l'une ou l'autre inscription et qu'il en reproduit une pour l'avoir lue personnellement à Constantinople sur le socle où elle se trouve (nous l'avons relue nous-mêmes plusieurs fois dans les années 1906, 1907, 1908, 1909 et 1910), et non pas simplement pour l'avoir trouvée dans les écrits de Buondelmonti. Mais, pour n'avoir pas fait de l'épigraphie, Angiolello n'en reste pas moins un initiateur en matière

(1) *Missions archéologiques* (voir la Bibliographie « Omont H »).

d'histoire et de géographie, mieux que cela, l'un des premiers historiens de la Turquie et de la Perse.

Dernière question qui doit être solutionnée : Angiolello a-t-il été marchand ?

Sans qu'il le dise expressément, nous avons plusieurs raisons de le penser :

1° La mission qui lui a été confiée par les marchands de liquider une affaire avec le « Camainit », son séjour à Tauris, grand centre commercial (cf. chap. v, xx, xxii et *passim*, Ramusio, t. II, f. 78-91) ;

2° La manière de relater la mort de son frère, à Négrepont ;

3° La grande place, la première peut-être qu'occupe dans ses préoccupations l'article commercial, les produits de la terre, la soie, les poissons, les eaux minérales, les chevaux, les marchés, l'élevage, l'approvisionnement, aussi bien dans le manuscrit vicentin (pp. 13, 14, 15), que dans la *Vie d'Ouzoun Hassan*, l'*Historia Turchesca* et le *Voyage d'un marchand*.

CHAPITRE VII

Angiolello
Le voyageur, le géographe, l'historien

Improbus labor omnia vincit.

Ce que Jean-Marie a été peut-être surtout, c'est un remarquable voyageur.

Or, parmi tous les voyageurs du XV[e] siècle, Angiolello a son cachet tout particulier ; il part comme volontaire et marche dignement sur la trace de ses ancêtres qui se sont illustrés par la plume et par l'épée. En 1468, sa jeunesse, la flamme de son patriotisme l'emportent joyeux vers des rivages lointains ; l'avenir lui semble sourire et il a foi en l'adage ancien : « audaces fortuna juvat ». Dans son ardeur juvénile, en s'embarquant à Venise, il ne prévoit ni les risques, ni les inconvénients de la navigation. Les tempêtes, les pirates de la Méditerranée également redoutables en ce temps-là, ne hantent pas son imagination. La défaite, le carnage, les horreurs de la captivité pour lui et ses compagnons d'armes, voilà des tableaux qui sont à mille lieues de sa pensée.

C'est bien de son plein gré que Jean-Marie est parti pour l'île de Négrepont ; c'est qu'il était né curieux et observateur, il avait l'âme et le tempérament du voyageur. Certes, sa jeunesse affaiblirait la valeur de ses jugements, s'il n'était un esprit très positif. Ses notes de voyage sont très sobres et souvent impersonnelles, historiques ou géographiques plutôt que psychologiques. Les blondes Vénitiennes (1) n'ont point l'air de l'avoir préoccupé. En passant seulement, il signale les jolis visages de femmes qu'il a trouvés sur son chemin. Par contre, la prostitution à Tauris, la femme adultère du sultan Jacob, le vice, même chez ses héros (Mahomet II, Ismayl), ne soulèvent dans le cœur d'Angiolello qu'un vif sentiment d'indignation et de dégoût. Tous ses écrits, les premiers comme les derniers, ceux de l'adolescent comme ceux du vieillard, sont marqués au coin de la morale et du bon goût.

Angiolello sait en voyageant joindre l'agréable à l'utile ; les affaires n'excluent pas les agréments des voyages. Il sait prendre plaisir à ce qu'il voit. Il sait même admirer s'il y a lieu. Nous le surprenons à s'émerveiller en présence des chefs-d'œuvre, des monuments de Constantinople et du palais d'Ismayl, par exemple. Il est sensible à la variété des paysages et par-dessus tout à la richesse des terres, à la grandeur et à la prospérité des villes. Il compte avec plaisir le nombre des étalons, des poulains, en Perse, comme il fait des bazars. Le charme des mœurs

(1) A en juger d'après une de ses poésies renvoyées à l'appendice, son oncle Barthélemy était plus sensible à leur beauté.

exotiques, la beauté et la grâce des femmes, sont loin de le laisser indifférent. Et de combien de sujets divers il se montre curieux ! Les coutumes, le langage, la nourriture, la boisson, la manière de manger, tous les aspects de la vie, notre voyageur les a notés avec soin et avec plaisir. Il n'oublie pas un instant de faire son métier de curieux et d'observateur averti.

Malgré le petit nombre des années, Angiolello partant pour l'expédition de Négrepont était relativement préparé à voyager en Orient. De fait, grâce à ses études secondaires, Jean-Marie savait du latin et du grec, il déchiffre et traduit une inscription grecque qu'il trouve à « Fillibegiuch » (1). Il possédait également les grandes lignes de l'histoire de l'antiquité grecque et latine. Il avait consulté des livres et des cartes. Rien de plus vraisemblable que de supposer qu'il avait lu Strabon ou du moins quelques livres de sa Géographie ; certaines digressions ainsi que le genre de ses écrits, rendent cette hypothèse plus plausible.

Toujours est-il que notre Angiolello a lu le remarquable ouvrage de Buondelmonti : *Liber Insularum Archipelagi.* Il a eu soin de le citer, pour illustrer son tableau poétique de Constantinople, sa description pittoresque de Sainte-Sophie. Les chroniques de Venise auront fait plus

(1) Pour Filibedjik ou Philippe, où saint Paul a prêché (épître), ville fondée par Phil. de Macédoine (cf. ms. Vicentin) ; Strabon (liv. VIII-XV).

d'une fois l'agrément de ses veilles et l'objet de ses études. Une fois dans l'entourage de Mahomet II, les écrits des Anciens n'ont pas manqué à Angiolello : on connaît la curiosité intellectuelle du Conquérant, et notre Vicentin, ainsi que Phrantzès, Barletius, et tous ses biographes ont salué dans Mahomet II un prince fort intelligent et un esprit relativement cultivé. Moins encore les ouvrages *arabes*, *turcs*, *persans*, *byzantins*, auront fait défaut à Angiolello. Aussi, tandis qu'il séjourne à Constantinople et en Perse, notre voyageur a soin de consacrer ses loisirs à revoir, à contrôler et à compléter ses carnets de voyage, ses notes de géographe et d'historien. Voilà pourquoi son œuvre littéraire nous offre moult renseignements qui dénoncent un observateur avisé, qui sait voir et qui parle de ce qu'il a vu de ses propres yeux. Il sait aussi prendre ses informations, il fait un choix judicieux parmi les témoins qui doivent le suppléer, il n'avance qu'à bon escient. Tantôt c'est un capitaine de bombardiers (*Voyage du marchand*), tantôt un Caziasker (*Historia Turchesca*) que Jean-Marie fait parler.

Revenu en Italie, à Venise surtout, des livres d'histoire (1), de géographie, des cartes même furent à la portée de Jean-Marie et les documents officiels sous la main de Ramusio qui a dû parachever, d'après nous, l'œuvre littéraire d'Angiolello, du moins les fragments

(1) Par exemple, les écrits des premiers historiographes officiels de Venise, comme Sabellico, Navagero ; les *Diarii*, nombreux alors (cf. Muratori, XXIII).

les plus soignés, qui ont été insérés dans le recueil des *Viaggi*.

Assurément, le Vicentin n'est pas pour autant un géographe de profession ; la longitude et la latitude des localités qu'il cite ne le préoccupent aucunement. Très probablement, il n'aurait pas su déterminer les coordonnées d'un point. Nous devons remarquer en passant que Ramusio y a pensé pour lui : aussi bien, il est lui géographe distingué en même temps que bibliophile avisé (1). Dès que la célèbre géographie d'Aboufléda paraît, traduite en latin (1553), il s'en empare et extrait tout un tableau de villes avec leurs longitudes et leurs latitudes (*Viaggi*, t. II, fol. 18). Toutefois, esprit délié et net, Angiolello note soigneusement tous les phénomènes géographiques, tous les accidents physiques qu'il rencontre : villes, cours d'eau, montagnes, eaux thermales (de la plaine de Thermopole « bagni medicinali quasi come sono quelli di Abano. » Les forteresses, il les décrit par quelques traits précis, fait ressortir leur situation exceptionnelle ou leurs approvisionnements énormes, parfois l'effectif de la garnison.

Il décrit avec complaisance le mont Athos, avec ses caloyers ou moines austères et pudiques, l'hippodrome de Constantinople, le palais d'Ismayl, l'église Sainte-Sophie et les principales villes de la Perse.

(1) Ramusio est géographe (preuve : ses dissertations et ses introductions dans les trois volumes de ses *Viaggi*, et le témoignage unanime de ses contemporains.

La géographie historique est une science familière à Angiolello, il rappelle avec soin le nom des fondateurs des cités, l'endroit où a passé, campé tel potentat ou tel grand capitaine, sans oublier les entrées triomphales dans Constantinople, dans Tauris, ni même les écuries d'un Alexandre ou d'un roi de Perse. L'auteur a un souvenir pour le Mont Parnasse. Cavalla, il la signale comme le nid des Pirates redoutés depuis des siècles. Dans ses retours sur le passé, Jean le Vicentin fait preuve d'esprit critique, il ne suit pas à l'aveuglette les dires du premier venu. Il en va de même des informations de ses contemporains : il les vérifie soigneusement et les rectifie au besoin. Il le fait en particulier pour le récit des derniers jours de son jeune maître, Moustafa Thélébi. Mais plus encore que le passé, les réalités présentes, vivantes, de son temps, le frappent et captivent son attention. Il nous fixe minutieusement sur les cultures, sur les marchandises du Levant. Les « Sete canari » tout comme les « gaudes », et d'autre part le nombre et le tonnage des galères, l'intéressent aussi bien que les marchés des grandes villes, la sûreté des bazars, le pittoresque des caravansérails. Il en est de même des maisons des Italiens établis à Péra, à Damas, à Alep, et c'est parfait, puisque Angiolello est citoyen de la République Vénitienne et enfant de Vicence. L'on sait que Venise était alors la reine de l'Adriatique, le premier port de la Méditerranée, l'entrepôt des denrées orientales, le rendez-vous des négociants grecs et turcs, comme en témoignent les toiles de Caraccio, des frères

Bellini, aussi bien que les *Diarii* de Sanuto, que la résidence d'un Emin, c'est-à-dire « capo di mercadanti turchi. » Vicence, de son côté, jouit d'une réputation mondiale, grâce à ses tissus de soie et à ses magnifiques brocarts. De même que Jean-Marie nous fixe sur les produits vendus, il se renseigne brièvement sur les voies commerciales et militaires (1), qui mènent de Venise à Constantinople par mer et par terre. Les religions, les langues, les costumes, les bijoux, les jeux, même la coiffure des Persans fixent son attention. Patriote et chrétien, il n'oublie pas de rappeler l'origine chrétienne des janissaires, pépinière des officiers de l'Empire turc, ainsi que celle des filles du harem du Grand Seigneur. Angiolello en parlant des Turcs, ne consent pas à les flatter, moins encore s'abaisse-t-il en les dénigrant. Jeune et bouillant soldat à Négrepont, il lui arrive bien de rudoyer ces « païens cruels », qui ont eu le tort de l'emporter sur les Vénitiens; mais, dans la suite, il leur rend toujours parfaite justice. L'ardeur guerrière et les préventions de ses compatriotes contre les Turcs expliquent suffisamment l'écart que nous devons noter. Effectivement, par suite d'une erreur fort répandue depuis le Moyen-Age, les Turcs ou Sarrasins étaient des païens, des hérétiques (Cf.

(1) Voir Stochove, *Voyage du Levant* (commencement).

Venise. Raguse, Ternovitza. Novibazar. Philippopoli. Nissa. Sofia. Andrinople. Constantinople.

Venise. Cattaro. Dulcigno. Défilé du Tchardagh, plaine de Kossovo Scopia ou Uskub.

E. Renan, *Mélanges religieux et historiques*, p. 211. G. Paris, édition de Huon, de Bordeaux). En thèse générale, Angiolello est bienveillant pour les peuples qu'il fréquente, et chaque fois qu'il le peut, il prend contact avec les populations. Ce qu'il a surtout étudié et connu chez les Ottomans ce sont : l'État, la Cour, l'Armée, les richesses de l'Empire, du Grand Seigneur. Les soldats turcs qui, tant de fois, se sont signalés par leurs victoires, pendant la seconde moitié du XV[e] siècle et au commencement du XVI[e], Jean-Marie les a fait connaître plus particulièrement. On peut affirmer, sans crainte de se tromper, qu'il y avait dans le malin Vicentin de l'étoffe pour faire un fin politique. Toujours est-il qu'il a eu la bonne fortune d'arriver à Constantinople à une époque tout à fait intéressante, au moment le plus brillant du règne de Mahomet II, et dans un milieu de choix, à la Cour, tantôt sédentaire, tantôt nomade : Angiolello a dénombré avec patience les forces militaires du Conquérant et fait ressortir l'admirable discipline des Janissaires, tout en stigmatisant les émeutes et les assassinats des « tristi » des « bravi » le loyalisme des Mutafferrics et des Timariots. On s'aperçoit que le personnel et le matériel de guerre dont dispose le Grand Seigneur en imposent à Angiolello. Il juge avec équité Mahomet II, chef d'État remarquable autant que vaillant capitaine, véritable enfant de la victoire, secondé à merveille dans ses desseins et dans ses exploits, par des vizirs d'origine chrétienne, par tout un vaillant état-major dont il sait entretenir le zèle en punissant et en

récompensant suivant les mérites, dut-il pour cela décapiter, pendre, poignarder ou noyer de ses généraux, de ses conseillers ou de ses favorites.

L'impression d'ensemble que laissent les écrits d'Angiolello, n'est pas plus défavorable à la Perse qu'à la Turquie. Contrairement au grand nombre des historiens de son temps, de sa religion et de sa nation, il ne songe pas à la ruine des Ottomans. Bien plus, l'idée de croisade alors si généralement répandue et si soigneusement entretenue par les Pontifes romains, n'a pas trouvé place dans les écrits d'Angiolello. Moins encore a-t-il songé, à l'instar des hommes politiques de Venise et de l'Empire, à se servir du roi de Perse pour abattre le Grand Turc. Angiolello se contente de rapporter les faits, en particulier l'envoi d'ambassadeurs de Perse à Venise, et vice versa, ainsi qu'un secours d'artillerie, de munitions et d'officiers fourni à Ouzoun Hassan. La mort (1) subite de Mahomet II, qui fit la joie de toute l'Europe, ne provoque aucune réflexion hostile ni même malsonnante chez le Vicentin. La correction de son attitude, la réserve d'Angiolello s'explique aisément : l'auteur s'est souvenu qu'il a été affranchi, favorisé par le Grand Seigneur. Et il aurait cru indigne de lui, de relever certaines turpitudes et d'appuyer sur les nombreuses atrocités dont Mahomet II s'est rendu coupable, d'après d'autres historiens dignes de foi. Angiolello cite deux ou trois actes de cruauté perpétrés par le

(1) La mort de Mahomet II : « erregte in Europa eine allgemeine Freude Hertzberg, p. 657, *Histoire des Byzantins et des Ottomans.*

Conquérant. Mais ni son fratricide (1) ni sa sévérité pour Athènes, la mère des lettres et des arts « a fundamentis destructæ », ni l'exécution implacable de l'empereur de Trébizonde, ni la fureur sanglante exercée sur les Notaras (2) n'ont trouvé place dans l'*Historia Turchesca*. Par dessus tout, Angiolello se garde bien d'être tendancieux et de n'énumérer les faiblesses de Mahomet II que pour montrer ses vices l'emportant de beaucoup sur ses vertus. Même l'anecdote relative au fruit préféré de Mahomet II, avalé par un de ses pages et celle du meurtre de la princesse Irène ne sont pas dramatisées en vue de faire maudire leur auteur.

Ce n'est pas Angiolello qui rêve de rejeter les Turcs en Asie par une nouvelle croisade : on peut même croire qu'il ne ferait pas des vœux ardents pour la réussite de pareille entreprise. Notre Vicentin est allé en Turquie, en Perse, très libre des préjugés à la mode. Préoccupé avant tout de voir et de comprendre, puis d'exposer simplement la vérité, il ne montre ni partialité ni injustice, qu'il s'agisse des Turcs et des Chrétiens ou des Sunnites aux prises avec les Chiites, autrement dit des Musulmans turcs, avec les Musulmans persans (l'expédition de Négrepont mise à part).

(1) Voir Camerarius : « De rebus turcicis : Mahometa fratrem suum trucidavit adhuc insepulto patre et una ambos curavit sepeliendos, ne pater sepeliretur solus », p. 86.

(2) Notaras. Voir Æneas Sylvius, ms. 4154 ; fol. 255, Sagundino Euboico.

Comme il n'est pas d'auteur sans défaut, nous nous permettons de penser que cette impartialité frise parfois l'indifférence : à en juger d'après les apparences ; son attitude n'est pas celle d'un Machiavel exposant la politique du Prince ; toutefois, Angiolello nous semble trop froid et trop sec quand il parle de la mort de son frère (il est vrai que les grandes douleurs, comme les grandes joies sont muettes) ; — des filles du harem sacrifiées aux caprices et à la volupté d'un tyran, — des malheureux eunuques, victimes et instruments complaisants de sa jalousie féroce. Heureusement, Angiolello rachète sa faiblesse, quand il s'indigne énergiquement contre les instincts sanguinaires du Conquérant, contre la cruauté et les vices du Séfi, contre la corruption des courtisanes.

Angiolello nous fait voir le pouvoir de l'argent chez les Turcs, le baile, excusable vu la gravité des circonstances, en distribue lors de la révolte des Janissaires, après la mort de Mahomet II. Il note la superstition et son empire parmi les Musulmans, chez le Grand Seigneur lui-même ; c'est pourquoi les devins, et les astrologues sont nombreux à la cour (manuscrit vicentin, *Historia Turchesca*). Mais, Angiolello ne refuse aux Ottomans ni la sincérité dans leur foi, ni la justice, ni la charité dans leurs relations sociales — et pas davantage aux Persans (il est vrai que le misérable escroc de Casvin fait exception à la règle (voir le *Voyage du marchand*), chap. v, xx et xxii). Il nous cite même ce spectacle étrange : les Turcs sont comme les Chrétiens dévots à tel vénérable sanctuaire, à tel corps

saint, également confiants dans l'efficacité de telle eau, sainte à leurs yeux. Phénomène rare chez les Chrétiens de ce temps-là, Angiolello note sans pester que les jeunes gens élevés au sérail et les jeunes filles du harem sont initiés aux principes et aux pratiques de la loi musulmane. Il en cite le dogme fondamental, dans son *Voyage en Perse*, et il appelle l'Islam une religion ou une loi religieuse, tout comme il affirme que les Musulmans adorent Dieu sous le nom d'Allah. Nous avons une preuve éclatante du cas que notre Vicentin faisait du Coran dans sa traduction du *Testament de Mahomet à Ali*, qui renferme les plus belles prescriptions coraniques. Esprit pondéré, autant que cœur magnanime, il ne va pas, à la suite d'un trop grand nombre de ses contemporains, appeler sur la tête des Musulmans le feu du ciel ou les supplices de l'enfer. Il ne se permet pas davantage de les traiter de barbares, ni de démons à face humaine ; et il convient qu'il se trouve chez eux quelque chose de bon et de respectable, voire de saint. Esprit positif, clairvoyant et large, Angiolello s'est posé froidement en face des hommes et des choses, a vu directement, par lui-même, c'est pourquoi il a émis des jugements à la fois équitables et solides qui contrastent étrangement avec ceux d'un Georgievitz, d'un Geuffroy, d'un Bâtard de Bourbon (1). Ce dernier compare Soliman au démon, au lion dévorant : « tanquam leo rugiens cir-

(1) Bâtard de Bourbon (V. bibliographie, *passim*). Les Turcs rendent aux chevaliers la monnaie de leur pièce en les appelant : Cerbères « Höllenhunde », etc...

cuit quem devoret », — « uniquement préoccupé d'augmenter « sa faulse, maudite secte et superstition ». « Les dictes canailles (Turcs) allèrent dedans l'église de Saint-Jehan ». Le Grand Seigneur, n'est à l'entendre, que le très félon et belliqueux... Quelques années plus tard, A. Thevet et la Noue ne se montrent pas plus tendres à l'égard de l'Islam. Sous la plume du premier, les mosquées ne sont que des « paroisses du diable » et « synagogues de Satan » (p. 142). Sous celle du second, « leur secte est toute pleine d'iniquités et de blasphèmes... leur gouvernement la plus terrible tyrannie, qui fut oncques. »

Et, nous ne citons pas les fougueux auteurs qui ont écrit des « orationes adversus Turcas » comme Æneas Sylvius (Pie II), Ant. Campanus, Fr. Philelfus, J. Cuspinianus. *A fortiori*, nous abstenons-nous de citer les invectives grossières de certains voyageurs chrétiens, tel ce tailleur de Lanark, W. Lithgow (1608), qui déverse partout sa bile et ses injures, sur les individus et les sociétés.

On retrouverait le même contraste dans les jugements d'Angiolello et ceux de ses contemporains concernant les Juifs, et c'est là un nouvel argument en faveur de la haute impartialité, de la tolérance et de la grandeur d'âme d'Angiolello (cf. manuscrit vicentin).

CHAPITRE VIII

L'écrivain, l'homme

Fu l'onore della sua gente.

Tous les biographes et historiens qui ont parlé d'Angiolello sont d'accord pour célébrer le voyageur infatigable, l'érudit informé, utile à la science et aux lettres. Les documents inédits ou imprimés, que nous avons recueillis ou cités, montrent que ces écrivains n'ont fait que rendre hommage à la vérité, quand ils ont salué dans Angiolello un des promoteurs européens de l'histoire et de la géographie turco-persane. Mais ils ont ignoré, ou du moins, ils n'ont pas fait connaître assez ni l'écrivain ni l'homme, cependant si méritant et si modeste. Eh bien ! nous aimerions combler cette lacune.

Comme écrivain, Angiolello relève du genre historique ; il est plus que simple chroniqueur, il est historien, quoique dans son voyage à Négrepont et à Constantinople, il procède à l'instar de celui qui écrit son journal, quoiqu'il écrive comme un commentaire son *Historia Turchesca,* en suivant pas à pas et invariablement l'ordre chronologique,

et bien que parfois sa relation se ramène à l'énumération d'une série d'étapes ou à un rapport économique. Aussi bien, les événements qu'il relate, il les présente avec ordre, avec netteté et avec suite. Ils nous en montre les causes et les conséquences les plus vraisemblables sinon toutes. Bien plus, il est arrivé à notre Vicentin d'esquisser de beaux portraits (ceux de Mahomet II, d'Ouzoun Hassan, d'Ismayl) ; de dessiner de jolis petits tableaux (le palais Astibisti, le sceau d'Ismayl), de noter des détails touchants (les filles de la Despina et les marchands, le tombeau de Brandolino, cette bonne âme, etc.).

La *Vie d'Ouzoun Hassan* et la partie centrale de l'*Historia Turchesca* constituent déjà des histoires proprement dites, qui méritent d'être citées, même au point de vue de la forme, de suite après l'*Histoire de Venise* d'un Sabellico (1487), d'un Bernardo Giustiniani (1492), et des *Storici publici* (1) de l'Illustrissime Seigneurie du commencement du XVI[e] siècle, savoir : de Navagero (1515), de Bembo P., de Barbaro ou encore d'un Giovio. Or, ce sont là, on le sait, les premiers monuments historiques de la littérature italienne.

Toutefois, nous ne voudrions pas exagérer les mérites d'Angiolello écrivain. S'il est voyageur et historien sincère et perspicace, s'il a rapporté les faits avec simplicité

(1) *Storici publici*. Leurs chroniques ou leurs histoires écrites en latin n'ont pas tardé à être traduites en italien. Ce fut aussi le cas des écrits historiques de Giustiniani et de Sabellico (V. notre bibliographie).

et avec exactitude : il n'est pas littérateur, il n'a pas le souci de briller par le style, ni par l'esprit. Aussi l'allure de sa narration est-elle parfois traînante et la couleur un peu terne. Ainsi que la plupart des voyageurs, ses contemporains, Angiolello a manqué de littérature, c'est-à-dire qu'il ignorait l'art qui permet d'égaler l'idée par l'expression, l'objet par l'image, pour employer le langage si autorisé de M. Doumic (1). Là est son infériorité. Pour avoir une idée de la manière de raconter d'Angiolello, il suffit de lire le récit de la mort de Moustafa Tchélébi : peu de réflexions, pas de commentaires, presque uniquement des faits et des dates, notés au moment même de leur accomplissement ou peu après, avec l'unique préoccupation de dire la vérité. Jean-Marie Angiolello n'a ni la vivacité, ni l'élégance d'un Giovio, mais il possède en revanche un avantage considérable sur l'écrivain de Nocéra : il raconte ce qu'il a vu, non pas dans des lettres de correspondants parfois suspects, mais de ses propres yeux, comme il aime à l'affirmer l'une ou l'autre fois dans ses écrits. Ce qui s'y trouve de plus frappant, c'est l'absence d'apparat, de recherche. Son style peut être incorrect, désordonné de ci de là ; mais il ignore la course aux bons mots, aux *concetti* qui nous fatiguent chez les écrivains de son pays et de son temps. La simplicité de l'exposé d'Angiolello est telle qu'on ne saurait mettre en doute, même un instant, la sincérité de

(1) R. Doumic, *Revue des Deux-Mondes*, « Littérature des voyages », juillet 1907.

l'auteur. Pareille qualité vaut plus que son pesant d'or, surtout au temps de la Renaissance, des humanistes pleins de prétention et de suffisance. A notre avis, si l'on avait reproché à Angiolello, de son vivant (comme on est peut-être tenté de le faire aujourd'hui), de composer faiblement, d'écrire sans talent, d'être incomplet, il n'aurait sans doute pas manqué de répondre : « Je ne suis pas historiographe; j'ai simplement exposé ce qui se présentait à ma mémoire, ce que j'ai jugé digne d'être connu. Mais, si quelqu'un était curieux d'en apprendre plus que je n'en ai écrit, je m'offre à suppléer, avec la langue, et dans la limite de mes forces, à ce que la plume a pu omettre. » — Oui, il nous semble que ce langage de Spandoni, son contemporain Angiolello l'eût tenu et avec autant de raison.

La langue dont Angiolello s'est servi est l'italien du commencement du XVIe siècle avec des expressions du dialecte vénitien. Au dire de Mme de Staël, « ce dialecte passe pour le plus original et le plus gracieux de tous les dialectes italiens. Il est doux, léger comme un soufle agréable ». « Corinne (1) le prononçait avec une douceur charmante » dit Mme de Staël (sans aucun doute avec le zézaiement caractéristique). Par là, le récit d'Angiolello offre une certaine originalité que ne gâtent pas quelques archaïsmes. Son parler a un cachet qui lui est propre,

(1) *Corinne*, liv. XVI, chap. I.

comme certains vins ont leur goût de terroir, leur arome, leur bouquet à eux.

En vue de bien faire connaître Angiolello comme écrivain et comme homme, en un mot pour renouveler sa biographie, nous aurions voulu trouver des documents nouveaux importants. Hélas ! malgré nos investigations, à Constantinople et à Paris, à Venise et à Vicence, par les bons soins de MM. les Conservateurs de la Marciana Biblioteca, du Musée Correr de Venise, de la Bertoliana Biblioteca de Vicence, nous n'avons pas eu le bonheur de dénicher la correspondance de notre Vicentin ; elle dort probablement dans la poussière des archives, alors qu'elle serait si précieuse pour les biographes de l'auteur. Il leur reste assurément son œuvre, mais il faut bien en convenir, si les écrits d'Angiolello sont riches en renseignements sur Mahomet II, Bayézid, Djem, Sélim, Ouzoun Hassan, Ismayl, ils sont malheureusement pauvres en renseignements concernant sa propre personnalité. C'est que le moi y est réduit à la portion congrue, son œuvre est fort impersonnelle et n'a rien de commun avec l'autobiographie d'un Aléandre, d'un M. Montaigne. — Si encore les estampes nous avaient ménagé l'agréable surprise de nous livrer le portrait d'Angiolello, mais de ce côté encore, rien. Nos recherches personnelles jointes à celles de M. Courboin, le si bienveillant conservateur du département des Estampes de la Bibliothèque Nationale, sont restées infructueuses. Il est vrai que ni la traduction, ni les auteurs des très courtes notes biographiques d'Angiolello ne mentionnent l'exis-

tence d'un sien portrait. Il paraît cependant bien vraisemblable que G. Bellini l'ait croqué, lors de son séjour à Constantinople. Les historiens des frères Bellini mériteraient bien de l'érudition en élucidant cette petite question.

Nul portrait ne nous ayant été livré ni par Angiolello lui-même, ni par les historiens, ni par les peintres, nous avons l'unique ressource de nous représenter Jean-Marie, d'après ses écrits. Il nous apparaît comme un vigoureux Vicentin respirant force, volonté tenace, bonté robuste, optimisme vigoureux, inaltérable confiance dans la vie. Citoyen de la République vénitienne, il consacre son existence au salut et à la grandeur de sa patrie. Malheureux sur le champ de bataille, il est plus heureux comme homme d'affaires, comme voyageur et écrivain ; en effet, comme tel surtout, il fait honneur à Venise. Dans ses voyages, il évoquait l'image de la patrie absente et communiait en imagination avec les grands ancêtres. Grâce à cette intimité avec la métropole, on n'est pas étonné de trouver dans Angiolello l'empreinte spéciale de la Reine de l'Adriatique. De l'esprit vénitien, Jean-Marie avait le bon sens et le goût des réalités positives, le sens du réel, l'amour des faits. Or ceux-ci reliés par la recherche des causes constituent précisément l'histoire, telle que Jean-Marie l'a écrite.

Outre un grand bon sens, Angiolello devait tenir de la nature vénitienne la prudence avisée et la finesse, que vingt années à l'étranger, en Orient, à la cour du Grand

Seigneur n'auront pu que développer. Les qualités qu'il tenait de son sol natal, de sa famille, sont allées se fortifiant grâce aux lecons de la vie, aux frottements avec les hommes. De lui aussi l'on pourrait dire : « Vires acquirit eundo ». Certes, Jean-Marie a été mêlé aux affaires ; son milieu, sa charge de trésorier de Mahomet II, son négoce en Perse, sa charge de chef des Notaires de Vicence, ses nombreuses et grandes relations, lui ménageaient maintes occasions de voir les hommes et les choses.

Homme intelligent, caractère énergique, Angiolello est en outre un cœur sensible, secourable, généreux et désintéressé : il l'a prouvé comme jeune soldat où il a employé toute son industrie pour arracher à la mort quelques victimes de la guerre. Son désintéressement est illustré par ce fait que, malgré les occasions nombreuses de s'enrichir, Angiolello n'a point amassé, comme tant d'autres, une fortune scandaleuse. Le cœur généreux autant que l'esprit large d'Angiolello expliquent son patriotisme d'abord farouche (1) (tant que le canon gronde et qu'un sang trop chaud, parce que jeune, court dans ses veines), puis sensé autant que calme et persévérant. Avec l'âge, un libéralisme de bon aloi a gagné du terrain chez Jean-Marie.

(1) En effet à Négrepont il n'a de pitié que pour les siens, de souvenir que pour la chère Patrie : Venise, Florence (ms. Vicentin, p. 5). Négrepont a été écrasée par le nombre, trahie par Thomas et par la lâche inaction des chefs de la flotte. Il peste contre la cruauté des « Pagani » et triomphe de voir mordre la poussière à un grand nombre d'ennemis : « Di quella canaglia ».

Fidèle, dévoué à la patrie, Angiolello l'a été aussi à son Dieu, et à la religion de ses pères. Chrétien depuis sa plus tendre enfance, il l'est resté jusqu'au tombeau, même au milieu des Musulmans. Ses contemporains : Bartholoto, Donado da Lezze, l'ont affirmé, et le langage d'Angiolello semble le prouver également.

Sa manière de dater (partant pour Négrepont, il a levé l'ancre, le 15 août, le jour de la Madone, Ouzoun-Hassan est mort la veille de l'Épiphanie, 1478), son soin à nous signaler les Eglises, les *aiasma*, tel *corpo santo* (manuscrit vicentin, p. 34), à Eschi baba, tels tombeaux — les couvents qui font les fonctions sacrées à l'italienne — ou qui sont schismatiques, « non danno obedienza al Pontificato nostro », tels les *frati* d'Athènes (manuscrit vicentin, p. 32), tout cela dénonce des idées chrétiennes chez l'auteur. Mais, en matière de foi et de religion, comme en tout le reste, Angiolello, homme éminemment pondéré et foncièrement bon, semble persuadé que le vieil Aristote a raison de montrer la vertu dans un juste milieu.

Aussi a-t-il évité tous les fanatismes comme contraires à la raison, à la justice et à la charité, autant qu'au Saint Évangile. Ne se piquant de rien, Angiolello se garde bien d'étaler sa dévotion ou de faire sourire d'une trop naïve crédulité. A ce point de vue, il mérite une place à côté, peut-être un peu en retrait de Jos. Barbaro, d'A. Contarini, de M. Cavalli (1) qui commencent toutes leurs entre-

(1) Barbaro, Contarini, Cavalli; cf. *Rel zioni* d'Albéri,

prises, « col aiuto di Dio » et qui remercient le Seigneur de plus d'une faveur. Il est possible, probable même, que notre Vicentin l'a fait, mais sans le dire, suivant le conseil de Jésus, qui recommande de prier et de jeûner en cachette, et qui a ajouté : « qui videt in abscondito reddet tibi. » Cette dernière hypothèse justifie le « peut-être » de la proposition précédente.

S'il est vrai de dire que chaque homme a son défaut dominant, il doit en être de même des vertus, du moins chez les âmes d'élite. A nos yeux, la vertu dominante, caractéristique d'Angiolello, c'est la vérité et la modestie, l'humilité qui est encore de la vérité, puisque son synonyme d'après la profonde psychologie de sainte Thérèse : « Dire la vérité, ne point s'afficher, mais être modeste », telle semble avoir été la devise de notre Vicentin. S'il en a eu une autre, il faut convenir que c'est bien là le *leit motiv* de ses actes, que nous devinons à travers ses écrits, qui ne respirent que vérité et modestie.

Autant le gros des voyageurs et des auteurs contemporains d'Angiolello se montrent attentifs à se mettre en scène, à figurer au premier plan, autant J.-M. Angiolello tâche à s'effacer derrière l'auguste image de la patrie, de l'Illustrissime Seigneurie. Dans son zèle à ne rien omettre des choses intéressantes qu'il découvre chemin faisant, il s'oublie totalement. Il n'a laissé ni correspondance, ni journal proprement dit, relatant les détails de sa vie intime avant les événements considérables de son temps. Personnellement, il n'a rien publié de son œuvre

littéraire, ni de son vivant, ni après sa mort. Certes, il n'y a aucune comparaison entre la modestie d'un Angiolello et la fatuité de tant d'humanistes. Mais, cette comparaison serait moins soutenable encore avec la vanité et la fièvre du bluff, qui emportent les humains du XIXe siècle Comme homme, patriote, écrivain : Angiolello nous paraît avoir bien mérité de la patrie et des lettres. Vraiment l'on dirait que lisant les poésies patriotiques d'Ant. Losco, un ami de la famille, Jean-Marie encore jeune ait pris, pour programme de sa vie, de justifier par sa propre conduite la conclusion de l'une des plus belles de ces poésies. Elle est citée par Angiolgabriello, t. I, p. 246, nous pensons qu'il convient de la reproduire ici :

> Egregie, o Juvenis, quem clara ex indole magnum
> Promittit spes certa virum, dubitare coegit
> Excellens animi specioso in corpore virtus,
> Quid tibi sit potius summa pro laude sequendum,
> Ingenio et studiis certandum, an corpore et armis...
> . . . .
> . . . .
> Hac avidam laudis ratione juventam
> Si formare voles ; si Lusco credis amico ;
> Culmen utraque via celsum virtutis adibis.

Cela étant, notre Vicentin mérite, dans la mémoire de la postérité, une place d'honneur à côté de ces nombreux artistes de génie du moyen-âge chrétien, qui se sont contentés de laisser des chefs-d'œuvre, merveilles de l'art, sans même y faire figurer leur nom. Et il appartient à

l'historien d'Angiolello de le glorifier autant qu'il s'est humilié : c'est pour obéir à ce devoir que nous terminons cet essai en nous écriant :

Date lilia plenis manibus !

CHAPITRE IX

Résumé des écrits d'Angiolello

Le curieux qui a parcouru les salles de la Renaissance du musée du Louvre a vu les statues connues sous le nom de « Prisonniers de Michel-Ange. » Ce sont effectivement deux prisonniers également enchaînés, mais bien différents l'un de l'autre et par l'attitude et par l'expression du visage. Le premier, qui est d'une nature exquise et délicate, ne songe pas à briser ses fers, il n'en aurait pas la force, il cherche seulement à les oublier. Ne réussissant qu'à moitié, son jeune front est empreint d'une mélancolie douloureuse. Le second prisonnier ne se résigne pas à son sort, sa nature est mâle et énergique, sa figure farouche, ses lèvres frémissantes, tout en lui exprime la lutte et l'effort. Une âme révoltée est enfermée dans ce marbre.

Ces deux statues symbolisent à nos yeux les deux types de prisonniers que fit Mahomet II à Négrepont, le jeudi 12 juillet 1470. La statue de notre révolté représente les captifs les plus âgés exaspérés, furieux, assoiffés de vengeance, et que le cimeterre turc va frapper. Celle de

l'adolescent résigné et mélancolique figure J.-M. Angiolello, qui, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, a su conserver une lueur d'espérance et s'est ingénié à dissiper les ennuis de la captivité en écrivant ses mémoires, et en étudiant les principales langues parlées à Constantinople (grec, turc, persan, arabe). Ces langues là, il les a parlées, les biographes de Mahomet II et ceux qui ont écrit sur Angiolello le rapportent; ses écrits d'autre part en fournissent une nouvelle preuve : Angiolello parle grec avec les filles de la Despina, (*Voyage du marchand*, fol. 85), — lit une inscription grecque (manuscrit vicentin, fol. 35), — affirme savoir bien le turc, le persan et l'arabe (Ramusio, II, 78, il traduit le *Testament*, du turc en italien). Ainsi que nous le voyons, dans le manuscrit de Vicence, Angiolello, en écrivant pour ainsi dire son journal, a su retracer les faits historiques contemporains glorieux, flatteurs pour Mahomet II son maître (prise de Négrepont, mariage de sa sœur, historique du berceau, des modestes origines des Souverains ottomans, grandeur du Conquérant, portrait du Grand Seigneur, description de sa capitale). Que ce dernier travail ait été dédié par l'esclave au maître ou non, toujours est-il que Mahomet II (au dire de ses historiens) fut favorable à Angiolello et lui accorda la liberté en le déclarant affranchi. Il est également acquis que J.-M. Angiolello a continué à écrire, prendre des notes non seulement tant qu'il se trouva à la cour du Grand Seigneur, et en Perse, mais encore à son retour en Italie, après 1483 et après 1516. Sa noble ardeur, ses documents,

son milieu, ses relations, tout le sollicitait à ne déposer la plume qu'avec la vie. Tout nous autorise à penser que la mort est venue surprendre l'ouvrier ; et son œuvre littéraire, il ne lui a pas été donné de la parachever, « opera pendent interrupta... »

Nous nous proposons d'en donner un résumé, dans les pages qui suivent ; aussi bien, tous les lecteurs ne sont pas assez familiarisés avec l'italien, surtout avec celui du xve siècle, pour lire l'œuvre d'Angiolello dans le texte. Qu'il nous soit permis d'ajouter que nous finissons, pour la publier prochainement, la traduction de la partie la plus intéréssante des écrits de notre brave Vicentin.

En tête de ce sommaire, il est bon de placer « l'excuse de l'auteur », que le *Marchand voyageant en Perse*, selon nous « Angiolello », a mis au début du récit de son voyage : « Puisque les hommes cherchent instinctivement à savoir, surtout les amis de la lecture, puisqu'ils sont toujours à chercher et à pourchasser des nouveautés ; j'ai pensé qu'en écrivant mon voyage en Perse et en racontant ce que j'ai pu comprendre avec ma petite intelligence (je vise mon voyage dans les contrées du Levant, où je viens de passer huit ans et huit mois de ma vie) je pourrais être agréable à ceux qui liront mon récit. Aussi bien, ils y trouveront une grande variété de faits et une connaissance sérieuse des peuples, des villes et des mœurs de l'étranger.

Si dans certaines parties de mon travail il y a de l'obs-

(1) Ramusio, t. II, fol. 78.

curité et des longueurs, j'en demande pardon aux très bienveillants lecteurs : car cela ne tiendra qu'à ma seule inexpérience dans l'art d'écrire avec ordre. D'ailleurs, mes lecteurs peuvent être bien sûrs que je dirai la pure vérité. Ce que j'ai vu et entendu, je le rapporterai en toute simplicité, sans broder, ainsi qu'il sied à un loyal marchand, qui n'est point habitué à enjoliver ses récits, à l'aide des mots... »

Ajoutons que le lecteur aura bien plus à pardonner son inexpérience à l'abréviateur d'Angiolello qu'à Angiolello lui-même ; en tous cas, chacun prendra bonne note de la promesse de ne dire que la vérité, de notre écrivain, car il s'est strictement conformé à ce beau programme.

Le manuscrit de Venise

A tout Seigneur tout honneur ! dit le proverbe ; nous résumons par conséquent, en premier lieu, la traduction du *Testament de Mahomet*, d'après le manuscrit que nous éditons pour la première fois. Notons que par ce curieux travail, Angiolello a mérité une place parmi les premiers traducteurs du Coran. Le tout premier a été Pierre le Vénérable (xie siècle). Le traducteur dont le travail précède notre manuscrit de Venise « Moncada » affirme avoir reçu l'ordre de traduire le Coran de son cardinal. Assurément, nous n'entreprendrons pas d'établir l'authenticité dudit *Testament*... mais, quoi qu'il en soit c'est là pour le moins un titre habilement choisi, une

manière originale de donner du poids aux préceptes de la morale pratique de l'Islam, que de les mettre sur les lèvres du Prophète mourant. Nous avons dans cet écrit comme le code des grandes et petites vertus, pour ainsi dire maximisées, à l'usage du bon Musulman. Dans cette anthologie coranique, on retrouve les beautés et aussi les imperfections du Coran. Allah, l'Ange Gabriel, les chœurs angéliques et les Prophètes sont tour à tour invoqués pour renforcer l'autorité personnelle du grand moraliste, qui exhorte avec véhémence.

Dans notre résumé, nous suivrons l'ordre du développement d'Angiolello.

RÉSUMÉ DU « TESTAMENT DE MAHOMET A ALI SON GENDRE. »

Louange à Dieu, créateur et rémunérateur ! — Sa grâce est assurée aux âmes dociles et désireuses d'aller à Dieu, comme l'ont été Mahomet et ses imitateurs. Celui-ci fut l'étendard du peuple, le plus grand des prophètes et le prédicateur de la justice « aussi avide de prêcher la foi que le perroquet l'est de manger du sucre. » Mahomet a prêché le ciel et ses joies ineffables ; la grâce divine l'accompagnait sans cesse. Considérant les vanités de ce monde, il a prié Dieu de l'enlever de ce monde et il fut exaucé, lui, l'ornement du cosmos et le maître de toutes les générations. L'ange ayant révélé à Mahomet l'heure de sa mort, ce dernier fit venir Ali afin de lui remettre quelques

préceptes. L'observation de ceux-ci doit faire son bonheur et celui de son peuple et leur assurer la bénédiction d'Allah et celle de son prophète. Ce que font les personnes bonnes, mauvaises, superbes... On reconnaît l'ami véritable à ses actes (tout comme le bon cavalier se fait voir au combat). Il est capital d'avoir des amis pendant sa vie, à l'heure du trépas. Mahomet a laissé son testament à Ali, parce qu'il est le dernier prophète (1) envoyé par Dieu : quiconque agira d'après ses prescriptions sera honoré par les hommes et récompensé par Allah.

Suit l'énumération des traits caractéristiques des bons et des méchants, des paresseux et des laborieux, des parfaits, des sages et des sots, des prudents et des imprudents, des miséricordieux, des gens discrets (tous ces traits caractéristiques sont au nombre de trois ; trois était un nombre mystique chez les Juifs et autres Orientaux).

Sont recommandées : la vérité (plutôt se faire mettre en pièces que de dire un mensonge), l'aumône faite sans ostentation, l'abstinence mensuelle ; Mahomet revient plusieurs fois encore sur ces grands devoirs de la loi musulmane.

Pourquoi tel jour de la semaine est plus propice à la réalisation de telle action (cf. le texte qui comporte ici des choses étranges). Que faire pour gagner le ciel et

(1) Sceau de la prophétie, comme Jésus de la sainteté (affirmation répétée).

obtenir la compagnie de Dieu et non celle du diable ? Respecter les pauvres, les parents, le bien d'autri, et se souvenir fréquemment du nom divin. Viennent des séries de cinq choses qui jettent dans le désespoir, font perdre la mémoire, rendent l'âme contemplative, pleine de vie, prolongent ou abrègent l'existence, les marques de prédestination, les récompenses attachées au repentir, à l'aumône. Quiconque se sera moqué du peuple sera puni de l'enfer. « Pour vivre longuement et mériter mon amitié, il vous faut, dit Mahomet, honorer vos père et mère (1). » Les enfants oublieux des devoirs de piété filiale seront maudits par les anges.

Agis après réflexion. Donne sans repentance « faire autrement serait imiter le chien qui retourne à son vomissement. » Traite bien ton subalterne et ne parle point mal du prochain. Chaque matin renouvelle ta profession de foi. Dis (en regardant le ciel) : « Dieu est Dieu tout puissant » et (en regardant la terre) : « Mahomet est son vrai prophète. » Les marques des amis de Dieu, l'attitude d'Ali en présence de la science. Vas au lit, pur, car Dieu aime les purs. Mérites attachés aux ablutions, aux bains, aux prières faites pendant le carême, à la prière du matin. Ali ne saluera pas des vicieux, tels que les usuriers et les buveurs de vin « car tous les anges du paradis les maudissent. »

Avant de prier, recueillez-vous ! Pendant que vous priez

(1) Cf. quatrième précepte du Décalogue.

tenez les mains sur la poitrine : Mahomet a vu les chœurs angéliques adorer ainsi en paradis.

Les sept bonnes œuvres qu'eût accomplies Gabriel, si Dieu l'avait créé homme, Ali les réalisera pour mériter la grâce divine. Qui a pitié de l'orphelin mérite le ciel ; qui afflige l'orphelin, fait pleurer le paradis tout entier et s'attire l'enfer. Sont récompensés magnifiquement même en ce monde : la discrétion, le jeûne, les oraisons faites de nuit, les actes de repentir.

Voulez-vous avoir un teint frais et pur ? Ne mangez pas à la manière des gloutons, ne péchez point et ne prolongez pas trop votre sommeil. Mépriser ce monde mène tout droit au ciel « comè la saetta ».

Voici deux préceptes positifs fort importants : sois miséricordieux et sois serviable (Dieu te rendra en échange soixante-dix services). En voilà de négatifs qui ne le sont pas moins : ne sois pas envieux (les richesses ont peu de valeur), ni haineux (le diable s'en réjouirait), ni parjure, ni orgueilleux ! (Dieu déteste la morgue). Aie même des égards pour les estropiés, puisque Dieu exauce leur prière.

Mahomet condescend à s'occuper de la toilette intime pour sauvegarder la pudeur, compagne de la foi (ongles, bains, ablutions). Retour sur la grande loi de la *prière* (avant les repas, voyages, principaux actes de la journée). Il veut de la *bonté* pour les esclaves eux-mêmes, pour l'orphelin, pour le pauvre, « mets-tu un habit neuf ? Donne le vieux au pauvre, afin que Dieu ne te rejette pas lors du

jugement. » (Notez que le mot même de charité ne figure pas dans le *Testament* mais la chose, et c'est le principal.)

Mahomet insiste sur les droits sacrés des hôtes (envoyés par Dieu) et sur le grand devoir de l'hospitalité voire vis-à-vis des infidèles « se ben fussero infideli. » Comme l'aumône, l'hospitalité qu'on exerce de bon cœur efface la multitude des péchés. (A remarquer les nombreuses analogies du *Testament de Mahomet* avec les textes de la Bible), lire le livre de Geiger (Abr.) (voir bibliographie).

Recettes pour aller en paradis sans jugement préalable (au nombre de sept : actes de contrition fréquents, les aumônes, les prières) ; pour être l'ami de Dieu (lire le Coran, dire les 200 psaumes, prier. Toutefois, à la lecture du livre il faut joindre le souci de bien vivre, autrement c'est la cécité et l'enfer : « senza occhi nel inferno. » Obligation rigoureuse de payer la dîme (donner le superflu). Le bon Musulman boira et mangera telles choses et s'abstiendra de telles autres. Il aura soin de lire et d'expliquer le Coran à ses femmes. Maisons visitées par les anges… et maisons (recelant du vin ou des femmes de mauvaise vie) où ils ne pénètrent jamais.

Eufin, des conseils relatifs à la vie à deux, au devoir conjugal. S'ils sont conformes à l'hygiène et à la pudeur, certains considérants qui les accompagnent sont pour le moins étranges. Ces prescriptions en particulier, il est intéressant de les comparer à celles du Lévitique, de l'*Ancien-Testament*, en général.

Le dernier mot de Mahomet à Ali, c'est qu'il doit révérer

ce Testament venu au prophète de Dieu, par l'Ange Gabriel, être fidèle aux pratiques qu'il recommande : parce que c'est le meilleur moyen qu'il a d'être honoré, heureux et favorisé par Allah.

RÉSUMÉ DU MANUSCRIT VICENTIN

Le manuscrit vicentin est une copie tout comme le précédent, mais le copiste ne s'y fait pas connaître ; de plus, il ne nous apprend rien sur Angiolello dont il transcrit le journal ou plutôt le voyage, de Venise à Négrepont et à Constantinople. Aussi sommes-nous livrés à des conjectures pour ce qui concerne l'emploi du temps antérieur à son départ pour l'île de Négrepont. Probablement, après de bonnes études secondaires, J.-M. Angiolello aura profité de l'occasion qui se présentait à lui pour satisfaire ses aspirations à la vie militaire. Il sera sans doute parti en qualité de volontaire, avec son frère plus âgé, François. D'après le passage où Jean-Marie signale la mort de celui-ci, lors du troisième assaut de Négrepont : « fu morto un mio fratello », on est amené à croire qu'il avait d'autres frères et sœurs. Mais, ses biographes pas plus que ses propres écrits ne nous ont fait connaître aucun autre que ce soldat, mort au champ d'honneur pour la Sérénissime République de Venise.

Le journal a été commencé par les deux frères ; toutefois, à partir du 12 juillet 1470, Jean-Marie resta évidemment seul rédacteur. Procédant avec la modestie et l'objec-

tivité dont il est coutumier, il ne nous dira même pas si son frère avait un grade, ni de quelle manière il a trouvé la mort « al predetto Burchio. »

Pressés, absorbés par les préparatifs du départ, ils ne nous fixent point sur leurs occupations pendant leur séjour à Venise. De plus, nullement préoccupés de sacrifier aux Muses, ni à la rhétorique, ils ne nous ont transmis que des notes aussi laconiques que l'étaient les ordres donnés à bord des bâtiments qui les ont transportés à l'île de Négrepont. Eminemment pratiques et allant au plus pressé, les frères Angiolelli, en vrais enfants de la République vénitienne, ont pensé qu'il valait mieux faire de belles actions que d'écrire de belles phrases. Voilà sans doute pourquoi ils ne nous ont laissé ni un tableau de cette merveilleuse reine de l'Adriatique qu'est Venise, ni un écho des sentiments de tristesse et d'espérance qui partageaient leur cœur au moment où ils ont quitté la mère patrie. La brièveté du récit d'Angiolello sera la meilleure excuse, sinon la meilleure justification du laconisme du sommaire qui suit.

Après ce titre plein de promesses : « Départ de Vicence pour Négrepont et ce qui est arrivé jusqu'au retour », l'auteur nous apprend que parti avec son frère, le 5 août 1468, ils ont levé l'ancre à Venise le 15, pour faire voile vers l'île de Négrepont. Dès la nuit du 16, une tempête les force à rentrer au port, réparer les avaries et enterrer *le « Botter »* tué par la foudre. Reparti aussitôt après, le bâtiment file bien et, au bout de huit jours, il aborde à

Modon. Angiolello y séjourne un mois, puis repart à bord d'une galère légère, commandée par M. Jacques Nani et débarque à Négrepont, le 26 septembre. Environ un an après, exactement le 12 septembre 1469, la flotte vénitienne stationnée à Négrepont, sous les ordres de M. Nicolo da Canale, s'en va prendre la forteresse turque appelée Enos. Les captifs, hommes et femmes, grecs et turcs, ainsi que le butin, sont amenés à Négrepont, où les seuls prisonniers chrétiens sont relâchés, les Turcs peu nombreux sont réduits en esclavage. Quant aux dépouilles de toute sorte, elles sont vendues et ce succès est fêté avec beaucoup d'allégresse par les hommes du capitaine N. da Canale.

A cette nouvelle, le Grand Turc lève une armée et fait appareiller sa flotte : il commande lui-même la première et confie la seconde au fameux Maumud Pacha. Le 8 juin 1470, la flotte turque vient mouiller à un mille de l'île. Un gros d'environ 200 hommes étant sortis, ils rapportent douze têtes de Turcs et un seul Chrétien périt pour s'être attardé à dépouiller le cadavre d'un ennemi.

Le 13, les Turcs établissent un pont de bateaux, cela fait, dès le 15, le Grand Seigneur et une partie de son armée passent sur le pont et investissent étroitement la place et, de plus, la menacent de grosses pièces d'artillerie lançant des pierres de dix et douze longueurs de main (spanne) de tour.

Le 29 juin, le premier assaut se livre et la bataille se prolonge de deux heures avant le jour jusqu'à quatorze

heures. Finalement les Chrétiens, qui ont tué beaucoup d'ennemis, ont le dessus ; toutefois les canons turcs ont fait bien des victimes. Suit la nomenclature des grands personnages tués dans cette action, puis le recit détaillé de l'exécution du capitaine de fantassins « Thomaso Schiavo », coupable de haute trahison pour avoir promis de livrer la ville, afin d'obtenir la vie sauve pour lui et pour sa famille.

Le 8 juillet, nouvelle bataille et victoire pour les Chrétiens, suivie d'un déplorable malentendu parmi les assiégés, malentendu qui coûte la vie à plusieurs, au profit des Turcs. D'autre part, l'artillerie de ceux-ci abat chaque jour nombre de Chrétiens dans la place, tandis que, malgré ses promesses d'un prompt secours, M. Nicolo da Canale avec sa flotte se fait toujours attendre. Il arrive enfin et stoppe à un mille du second pont de bateaux aménagés par les Turcs, cela le 10 juillet. Maumud Pacha promet la victoire à son souverain sur le point de se retirer ; tous deux vont encourager leurs troupes, leur promettant un riche butin. De leur côté, les assiégés pressés par le danger de plus en plus imminent et épuisés par les deux assauts précédents, font des signaux d'alarme pour conjurer le chef de la flotte de Saint-Marc d'agir au plus tôt. Comme celui-ci reste dans l'inaction malgré un vent favorable, des équipages courageux, impatients d'agir et capables de briser le pont de bateaux turcs : ceux qui sont dans l'île ne nourrissent plus qu'un faible espoir. Aussi, le 12 juillet, quatre heures avant le

jour, les Turcs commencent à livrer l'assaut fatal où les Chrétiens succombent sous le nombre. La ville, puis la citadelle est forcée à capituler, les défenseurs de l'une et de l'autre sont massacrés ou traînés en esclavage. Ni femmes ni enfants n'échappent à la barbarie des adversaires « pagani », aussi les morts sont-ils nombreux. Angiolello fait de cette action suprême un récit pathétique, et il le termine en nous apprenant stoïquement que parmi ces martyrs de la patrie, il faut compter l'un de ses frères, sans un mot de plus.

Le 13 est signalé par une nouvelle hécatombe, le Grand Seigneur fait abattre la tête à huit cents prisonniers sous ses yeux. J.-M. Angiolello échappe à cette exécution sanglante grâce à son jeune âge (il est de ceux qui n'ont point de barbe). Réduit en captivité avec des jeunes gens de dix-huit ans et au-dessous, avec des femmes et de tendres jeunes filles, il est présenté comme esclave au sultan Mahomet II. Les 14 et 15, les Turcs victorieux perquisitionnent et fouillent de tous côtés en vue de découvrir des captifs ou du butin nouveaux.

Le lendemain, la ville est nettoyée, les cadavres jetés dans la mer et le capitaine Ischiederbeg est nommé gouverneur de Négrepont, désormais possession turque.

Dix jours après, la flotte du Grand Seigneur met le cap sur Constantinople, emportant les esclaves et le fruit du pillage.

Le 28, c'est-à-dire deux jours plus tard, c'est l'armée, commandée par Mahomet II en personne, qui reprend le

chemin du retour, c'est avec elle que, six semaines après, Angiolello fera son entrée dans Constantinople. Pour avoir des soldats toujours prêts à combattre, le Grand Seigneur a fixé leurs étapes à dix milles seulement pour l'entrée en campagne ; par contre, lors du retour, les étapes quotidiennes sont de vingt milles. L'armée campe successivement : à *Stivel* (Thèbes), à *Satines* (Athènes), 29 juillet. (Riche en monuments, elle possède un monastère de Frati schismatiques) — à Livadia, à Salino, à Modinezza (castello à la fois très bien fortifié et très beau, entouré de montagnes et donnant d'un côté sur la belle plaine des Thermopyles, qui possède des eaux thermales « bagni medicinali » tout comme Abano. L'armée se transporte ensuite à Damocho, (qui est près de la plaine *arrondie* de la Thessalie), à la Fersa, à Larissa, à Chustenze, à Platimonio, à Citro sur le golfe de Salonique. Ni les sapins, ni le Vardar, ni les chevaux de race n'ont échappé à l'attention d'Angiolello. A propos de Salonique, il note soigneusement que cette ville, près de laquelle il a campé, est forte, industrielle et en possession d'un *corpo santo* qui opère moult guérisons. Le sommet du mont Bogdanos, l'antique cité de Leseres (où repose M. Franc. Brandolino, naguère gouverneur de Morée) et le Mont Athos reçoivent le campement de l'armée du Conquérant. Le nombre et l'austérité des caloyers de la montagne sainte impressionnent vivement Angiolello. Le 15 août, l'armée campe près de Philippopoli et notre auteur admire la colonne dont une inscription grecque

lui apprend que les écuries d'Alexandre se trouvèrent jadis à cet emplacement.

Le défilé de Cavalla (célèbre par ses pirates) une fois traversé, le Grand Turc campe sur les bords de « l'Aquabruna », puis au château de Baru ; le 18, près du château de Mercanovo (avec son grand marché dominical) ; à Gumulgina sur la pente du monte de Dio.

Du 22 au 24, Mahomet II campe au château de Démotica où est enfermée sa sœur. Celle-ci, malgré ses exploits et ses mœurs étranges, obtient grâce à l'entourage du sultan victorieux, et la liberté et un mari. Arrivé le 25, à Andrinople (ancienne résidence des souverains ottomans entourée de ses trois fleuves et célèbre pour ses marchés), le camp turc est levé le 30. Hafasa, les Tours, Eschi (remarquable à cause de son *corpo santo* et de ses derviches « frati di Turchi »), Suggutlida reçoivent tour à tour l'armée turque après son étape accoutumée. Le 3 septembre, arrivé à Charostran, le Grand Seigneur fit un exemple en ordonnant de couper en deux le traître Nasutbeg. Campée près de Silivrée, qui possède des moulins à vent, l'armée en se remettant en marche, le lendemain 5 septembre, aperçoit Sainte-Sofie, et le Sérail où se trouve le Trésor, et ce même jour, arrive à Constantinople.

Dans le développement qui suit les notes concernant les lieux où l'armée a campé, pour s'en retourner de Négrepont à Constantinople, Angiolello dit quelques mots sur les origines de la dynastie ottomane ; trace le portrait

du plus fameux de ses représentants, de son maître à lui; il mentionne ses trois fils, ses deux capitales successives et décrit avec exactitude et précision les principaux monuments de Constantinople. Résumons rapidement cette deuxième partie du manuscrit vicentin.

La maison des Osmans ou Ottomans descend d'un de ces nombreux chefs nomades, qui avec leurs femmes, enfants et troupeaux parcouraient avant le XIV[e] siècle les régions tartares, persanes et turcomanes. Belliqueux et vaillant il sut s'emparer avant son trépas de maints territoires, en particulier de la plus grande portion des terres de Boga (roitelet sans héritier, de Troie et des environs).

Cela dit, Angiolello énumère simplement ses successeurs : « Orcham, Murat, Baiaxit, Maumed, Mirat, Muemet. « Ce dernier, le plus puissant parmi eux et qui « fece piu fatti in arme che tutti gli altri suoi antecessori » est portraituré par son esclave J.-M. Angiolello.

Fait curieux, à en croire notre manuscrit, Angiolello aurait vu dans « Baiaxit », l'aîné des trois fils de Mahomet II, alors que les historiens et les contemporains, les bailes entre autres, citent toujours Moustafa comme l'aîné, Djem étant le plus jeune. Nous pensons que c'est là un *lapsus* de copiste et non une confusion d'Angiolello, qui connaissait fort bien personnellement Moustafa, puisqu'il a figuré parmi ses courtisans et qu'il a vécu dans son entourage, en **1473** et **1474**, jusqu'à la mort de ce prince (1).

(1) N'était la véracité de l'auteur, on pourrait dire que pour flatter

Sans insister aucunement, l'auteur nous donne la date de l'avènement de Mahomet II (27 mai 1451) et mentionne la prise de Constantinople. La situation unique de cette cité attire le Conquérant dans ses murs. Pour peupler sa nouvelle capitale, il fait appel à ses sujets et leur promet une exemption d'impôts pendant trois ans. Ce moyen ayant attiré seulement quelques Turcs et quelques Grecs, le Grand Seigneur donne l'ordre à tous les Juifs de son empire de venir habiter à Constantinople, avec défense d'en sortir sans permission.

De cette diversité des habitants provient la variété des dénominations, des langues et des mœurs de la population métropolitaine.

Suit la topographie de la cité : forme, dimensions, portes, tours (celle où furent détenus les captifs emmenés du Frioul (1476). Ce sont des barques qui relient Stamboul, la ville turque à la ville européenne de *Péra*.

Celle-ci, grande à peu près comme Venise, a ses murailles et ses tours. C'est à Péra que séjournent presque tous les marchands italiens. Des Franciscains, des Dominicains et des Bénédictins y vivent d'aumônes et y accomplissent librement les fonctions religieuses : les Turcs ne s'opposent qu'à une chose, à la sonnerie des cloches.

Angiolello note la présence d'églises grecques et arméniennes à Péra, où les offices ne diffèrent pas beaucoup

le Grand Seigneur (qui préférait Bayézid à Mustafa), Angiolello a donné le titre d'aîné à Bayézid, en réalité le puîné.

de ceux « all' Italiana ». Il signale même à l'attention du lecteur deux petites églises qui attirent une grande quantité de personnes, parmi lesquelles même des Musulmans.

Revenant à la ville turque, Angiolello décrit Sainte-Sophie devenue mosquée : « per mezzo la porta di S. Sofia », se trouvait une statue de saint Augustin dressée sur une colonne. Les astrologues et devins de Mahomet II ayant vu en ce monument le symbole de la puissance des Chrétiens, le Grand Seigneur la fit enlever.

A côté de la mosquée, se trouve l'hippodrome (qu'un copiste ignorant écrit « il Prodomo » et « il Prodicomo » : son emploi, ses dimensions, ses dépendances, n'échappent pas plus à Angiolello que les quatre monuments qui le décorent. Il décrit la colonne serpentine et détaille avec complaisance la statue de marbre présidant pour ainsi dire à la bonne foi des marchés. Angiolello n'oublie pas de mentionner la citerne aux mille colonnes alignées, dans le voisinage de Sainte-Sophie, ni le pont de Constantinople près du palais de Mahomet II. Celui-ci (le sérail du Grand Seigneur) est entouré d'un mur haut de dix pieds, il comporte trois cours, sur lesquelles donnent des bâtiments divers. Le portique, les bains du Grand Turc, le jardin du Sérail, le colombier, le bassin aux poissons, la mare aux canards, tout est mentionné avec soin. L'on sent que l'auteur lui-même a pris plaisir aux évolutions des beaux et savants pigeons, aux chants printaniers des oiseaux de toute sorte, aux promenades du Grand Seigneur allant voir les poissons ou tirer des canards sauvages.

De la description de la demeure du Maître, Angiolello passe à celle du sérail de ses femmes, situé un mille plus loin. Ce palais est aussi entouré d'une haute muraille et de beaux jardins. De plus, il possède une colonne historiée comme il en existe deux autres dans la cité.

Angiolello nous fait ensuite les honneurs de la mosquée construite par le Conquérant, avec ses deux minarets et les dépendances (cuisines, hospices, salles pour étudiants, prêtres, voyageurs, et jardin). Non loin de là, se tient une fois par semaine un important marché : « il mercato del Caraman ». L'auteur nous rend attentifs au marché aux chevaux, à la caserne des Janissaires (fantassins du Grand Turc au nombre de dix mille « è di consueto essere dieci milia persone »); au Grand Bazar « comè il Fontico dei Todeschi di Venetia ». A en croire le même Angiolello, c'est à sa situation naturelle et à ses défenses artificielles que Constantinople doit d'être devenue la capitale de l'Empire ottoman. A cette occasion nous voyons les châteaux de Gallipoli, ceux du Bosphore, la Tour de Léandre avec leurs nombreux canons de gros calibre et qui font de Stamboul une place forte et une ville bien gardée.

Dans les troisième et quatrième parties du manuscrit vicentin se trouvent décrits le personnel des deux sérails et la Cour du Grand Seigneur.

A la tête du vieux sérail (dont les fondations furent jetées par Mahomet II) voici le chef des eunuques, premier personnage après le Sultan, grand maréchal de la

Cour intérieure et extérieure ; à lui le privilège d'introduire auprès de Sa Majesté, et celui d'obtenir des faveurs impériales. Le chef du trésor et l'intendant général, tout comme l'Agha des eunuques, ont une paye journalière de cent aspres et un personnel de cent individus sous leurs ordres immédiats.

Une vingtaine d'autres eunuques servent de commissionnaires à ceux qui ne sont point eunuques, au nombre d'environ trois cents, tous fils de Chrétiens, les uns enlevés pendant les expéditions militaires, les autres enlevés aux Chrétiens de l'empire même, comme une sorte d'impôts. Ce sont les pages du Grand Turc âgés de moins de dix-huit ans, qui sont instruits au sérail par des professeurs spéciaux. Cette école est la pépinière des dignitaires et officiers de l'empire ; des récompenses et des châtiments équitablement distribués secondent la bonne volonté de tout ce personnel.

Le chef des provisions de bouche (avec une cinquantaine de subalternes) est payé soixante aspres par jour et est puni sévèrement si quelque chose vient à faire défaut par suite de sa négligence.

L'intendant des cuisines à la tête de quarante maîtres coqs qui se succèdent dans les cuisines du Grand Seigneur au nombre de dix chaque jour et ne communiquent absolument pas avec les officiers du sérail si ce n'est pour leur servir à manger, tel est l'ordre formel du Souverain. Suit le chef des pâtissiers, celui des boulangers et celui des tailleurs avec leurs subalternes et leurs salaires respectifs.

Les uns et les autres, ils sont tenus de suivre le Grand Turc dans ses guerres.

Ces serviteurs sont tous esclaves du Sultan, de même les trois cents demoiselles, qui ont leur sérail à part ; de plus, outre leurs appointements et leurs couverts ils reçoivent les uns et les autres beaucoup de présents. Enfants de Chrétiens, amenées de tous côtés, celles-ci reçoivent quatre aspres journellement ; les anciennes instruisent les novices qui de la sorte apprennent à lire, à parler, à coudre, à prier, etc. L'une des filles du sérail est-elle grosse, ses appointements et ses honneurs sont augmentés et, si elle donne le jour à un garçon, elle est traitée magnifiquement au sérail. Elle y reste avec l'enfant, jusqu'à la douzième année de celui-ci. Puis, elle suit son fils qui est nommé gouverneur de quelque province de l'empire et qui a sa cour et ses professeurs, avec toute une suite d'esclaves, hommes et femmes.

Si l'une des demoiselles du harem de Sa Majesté met au monde une fille, la jeune mère reste au sérail auprès de son enfant jusqu'à l'âge ou le Grand Turc la donne en mariage à quelque personnage de son empire, à l'un de ses courtisans. Toute fille du Grand Turc qui est devenue mère ne peut se marier, elle reste auprès de lui et est considérée, honorée comme sa dame. Quant aux filles du Grand Seigneur qui n'ont pas eu d'enfants, elles sont souvent données en mariage à quelque officier par Sa Majesté qui a soin de les nantir d'une dot.

Le second sérail (Eschi Séraï) où résident les « donzelle

et donne del Gr. T. », est sous la surveillance et sous les ordres du grand eunuque noir, qui jouit de la confiance du sultan. Astreint à être au sérail pendant la nuit, il peut sortir le jour, il a tout un train de maison au dehors, une belle maison de plaisance à un mille de Stamboul, avec un salaire de cent aspres par jour.

Vingt eunuques (1), les uns blancs, les autres noirs, sont affectés au service des femmes du sérail : ils les surveillent et les empêchent de communiquer avec le dehors. Le grand eunuque noir a même le droit de corriger en blâmant et en battant le personnel féminin du Grand Seigneur. Ce sont ces vingt qui (avec une solde quotidienne de huit aspres) font faire en ville les commissions de ces dames, par l'intermédiaire des *capidgis*. Nul ne franchit le seuil de la seconde porte, sans un ordre ou une permission du Grand Turc : dix vieux fidèles sont là veillant sans cesse ; ils reçoivent quinze aspres par jour (2).

Après la description des deux Sérails, voici maintenant un tableau de la Cour et de l'Etat du Grand Seigneur. Celui-ci en tête de la hiérarchie des dignitaires est Empereur et tous ses sujets grands et petits exécutent ponctuellement jusqu'à la moindre de ses volontés.

Il est assisté de conseillers (vizirs) au nombre de quatre. Ce sont comme autant de ministres, lieutenants du Grand

(1) A la honte de l'Europe civilisée, de nos jours encore, l'on voit de ces mutilés dans les riches harems de Constantinople...

(2) Le lecteur trouvera un tableau plus varié et moins didactique du Sérail dans *Constantinople*, par *De Amicis*.

Turc qui parfois viennent conférer avec lui. Il peut les révoquer comme il lui plaît et maintes fois il en fait exécuter pour une raison ou pour une autre. C'est ainsi que Mahomet II a fait étrangler avec la corde d'un arc Méhemet pacha (1) ; le Grand Juge (Cadilascher) dont la fonction rappelle celle que remplit à Venise « la Vogaria » est choisi par le Souverain. Et quand il investit quelqu'un de cette dignité, il lui donne des marques nullement équivoques de sa confiance (lui remet le bâton du commandement) (2). Ce magistrat nomme les autres juges de l'empire ainsi que les prêtres ; il a le droit de reviser tous les procès et l'on ne peut appeler de ses sentences qu'au seul Grand Seigneur.

Tandis que les appointements d'un vizir s'élèvent à 2.600.000 aspres par an, les émoluments quotidiens du Cadilascher se chiffrent par 1.000 aspres, ceux d'un Tefterdar à 600.000 par an. Il y a deux de ces fonctionnaires « camerlenghi » l'un pour les revenus de la Romanie, l'autre pour ceux d'Anatolie. Ces trésoriers ainsi que les Vizirs et le Cadislascher font partie du Divan impérial.

Un grand chancelier est à la tête de quarante chanceliers et secrétaires chargés d'inscrire recettes et dépenses, d'établir le bilan, de sceller les registres remplis et de les déposer au Trésor du Grand Turc. Le salaire de ces fonctionnaires est compris entre 30 et 300 aspres.

(1) Cf. ms. 1238, fol. 53, Méhemet Pacha et Halyl Pacha sont cités comme exemples.

(2) Cf. ms. 1238, fol. 53, le nouveau magistrat porte la main à la barbe du Grand Seigneur.

Le Nissanzi Pacha, secrétaire d'Etat, signe les lettres et les faveurs du Grand Seigneur : on lui alloue 40.000 aspres par an. Le Vesnadar Pacha est chargé de peser les monnaies et de reviser les comptes.

Les Mutaferich sont des fils de seigneurs, tels ceux des des princes de Morée, de Trébizonde, de Bosnie, de Valachie, de Tartarie. On range parmi ces Mustaferich les médecins, les astrologues, les devins (qui ont une grande influence parmi les Mahométans) les philosophes, les professeurs, les joailliers, les musiciens, les bouffons etc... Dans ses tournées, le Grand Seigneur est accompagné des Mutaferich à cheval. Les autres personnes de la Cour, ainsi que les cavaliers du Grand Turc sont groupés par centuries. Les uns sont payés tous les mois (mois lunaire de 29 jours), les autres, tous les trois mois.

Angiolello nous fixe sur le nombre, l'emploi et la solde « des portinari, portiers, capidgis en turc », des huissiers, des domestiques qui servent à table et le Grand Seigneur et le Divan. Notre auteur nous fait même assister à un de ces repas d'audience, où 20.000 hommes mangeaient en même temps et à la fin desquels, après un bel échange de saluts et de révérences, le Grand Seigneur se retirait. Il y avait quatre de ces audiences solennelles par semaine : les samedi, dimanche, lundi et mardi.

Se trouvent enfin rapidement exposés : le rôle l'effectif et la paye des Spahi, Silictar, Olofagi, Caripigi, Imralem et Musiciens, Fauconniers, Armuriers, Bombardiers, Dresseurs de tentes, Charretiers, Tailleurs, Palefreniers, (avec

une digression sur l'élevage et le dressage des chevaux de race, par le Grand Turc), Muletiers, Maréchaux-ferrants, Selliers.

Le manuscrit vicentin est brusquement interrompu au milieu d'un développement sur le fameux corps des Janissaires, la redoutable infanterie du Grand Seigneur (1).

Pour résumer succinctement la *Vie d'Ouzoun Hassan* et le *Voyage en Perse*, deux écrits dont nous avons déjà signalé les grandes lignes au chapitre VII, qu'il nous suffise de traduire les titres de chacun (2).

Vie d'Ouzoun Hassan

Chapitre I. — Hassan Bey, roi de Perse, épousa la fille de l'empereur de Trébizonde. Il eut des enfants de cette femme, qui se retira avec deux de ses filles, pour vivre chrétiennement dans la solitude. Le père de celle-ci est emmené captif à Constantinople.

Chapitre II. — Pir Achmed fait la guerre à son frère Abraim (Ibrahim) pour lui ravir le royaume de Caramanie. Il réussit, grâce au concours du Grand Turc. Dans la suite, Pir Achmed se révolte contre le Grand Seigneur et se réfugie en Perse.

Chapitre III. — Moustafa en vient aux mains avec les Persans, qui étaient venus avec Pir Achmed, pour dé-

(1) Voir la suite, ms. 1238, Bibl. Nat., fol. 58.

(2) Dans cette traduction, nous viserons à l'exactitude bien plus qu'à l'élégance, comme de juste.

fendre la Caramanie ; il les défait. Ouzoun Hassan (Usum Cassan, Uzon Cassan) prie les Vénitiens de faire la guerre au Turc et d'envoyer des pièces d'artillerie au roi de Perse.

Chapitre IV. — Préparatifs que fait le Grand Turc pour marcher en personne contre Ouzoun Hassan. Comment est organisée l'armée turque pour les campements et pour les marches.

Chapitre V. — Approvisionnements que font les Arphaemiler ou seigneurs chargés de veiller aux provisions, afin que l'armée en ait abondamment

Chapitre VI. — Les troupes étant sur le point de partir d'Amasieh, le Grand Turc délibère au sujet du chemin à suivre, des localités à traverser, ainsi qu'au sujet des dromadaires qui lui apportèrent des présents de la part du Seigneur Sit et du Soudan.

Chapitre VII. — Arrivé à l'Euphrate, le Grand Turc se décide à le franchir; il fait tenter le passage par Asmurath et ses soldats ; celui-ci est battu par les Persans.

Chapitre VIII. — Ouzoun Hassan poursuit le Turc, qui, après la défaite, s'en retourna dans son pays. En étant venus aux mains, et Ouzoun Hassan s'étant enfui, les Persans furent battus et le Grand Seigneur s'en retourna victorieux.

Chapitre IX. — Hassan Bey défait, s'en retourne à Tauris ; l'année suivante il « va in campagna all' herba ». Son fils se révolte et se réfugie chez le Grand Turc ; mais

Hassan Bey, en faisant répandre le bruit de sa mort, l'amène à revenir à Tauris et le fait mourir.

Chapitre X. — Hassan Bey s'apprête à ravager la Géorgie. Il se fait remettre de l'argent et payer tribut. De retour à Tauris (1478), il meurt et l'un de ses capitaines défait les Mamelouks.

Chapitre XI. — Jacob, fils de Hassan Bey, s'étant emparé du pouvoir, épousa une femme de nature très débauchée. Celle-ci pour assurer la royauté à son « adultero » (complice) donna du poison à Jacob ; elle mourut elle-même de ce poison, ainsi que son mari et son fils.

Chapitre XII. — Secchaidar (Cheik Haidar), père du Sophy (Séfi), marche contre Rustan, roi de Perse ; mais il est vaincu et tué par lui. Rustan envoya ensuite saisir sa femme et ses trois fils. Il les mit en prison, mais on les fit fuir en cachette.

Chapitre XIII. — Comment Ismayl, fils de Haidar, est né, a été élevé. De quelle manière il devient capitaine, marche contre Sermangoli, le bat, s'empare de son État, puis se rend maître de Tauris.

Chapitre XIV. — Ismayl fait la guerre à Mourad chan, le défait et se proclame souverain. Après la victoire on lui conseille de se marier et il le fait. Il entreprend ensuite l'expédition de Bagdad, est victorieux et reste maître de territoires nombreux « di molto paese ».

Chapitre XV. — Ismayl marche contre Alidoli, ravage son pays et défait ses soldats. Alvan, ayant quitté Tauris, est enchaîné. Le fils d'Alidoli est mis à mort après que sa

ville a été prise. Ismayl s'oppose ensuite au grand Tartare, pour l'empêcher de pénétrer en Perse ; puis, de retour à Tauris, il donne des fêtes et des jeux en grand nombre.

Chapitre XVI. — Ismayl étant avec son armée dans le pays des Carabas envoie deux capitaines à la conquête de Sumachia ; lui-même se dirige du côté de la Caspienne, s'emparant de mainte place, entre autres de la citadelle de la ville de Derbant « luogo d'importanza ».

Chapitre XVII. — De nombreux Seigneurs se soumettent à Ismayl. Celui-ci, après être rentré en grande pompe dans Tauris, entreprit de nouveau une expédition contre le Seigneur de Sammarcante et le défit. Puis Ismayl lui fit couper la tête et se fit promettre obéissance par ses fils. A peine congédiés, ceux-ci se révoltèrent contre Ismayl.

Chapitre XVIII. — Quelques Seigneurs persans appellent en Perse le Seigneur Ottoman contre le Séfi. L'Ottoman y vint avec une armée considérable. On se battit, et, demeuré vainqueur, le Grand Seigneur se retira dans Amasieh.

Chapitre XIX. — Le Séfi envoie des ambassadeurs au Soudan, à Alidolat et aux « Hiberi » (Géorgiens) ; il fait une ligue avec eux contre le Turc. A ce dernier aussi, il adressa des ambassadeurs qui lui apportèrent pour le braver « per superbia » des présents fort riches joints à des menaces. Le Turc ayant fait campagne contre Alidolat, le battit et lui fit trancher la tête, tout comme à ses deux fils.

Chapitre XX. — Le Turc marche contre le Soudan ; en étant venu aux mains avec lui, il le bat et le tue.

Chapitre XXI. — Tomombei, le nouveau Soudan, averti du succès de l'Ottoman, permet à Algazeli de marcher contre les Turcs qui se trouvaient à Gazzara. Sinan Pacha s'étant mis en route pour les secourir en vint aux mains avec Algazeli et le battit. De son côté, le Turc quitte Damas et s'en va dans la ville de Jérusalem, où il fait des aumônes et offre des sacrifices.

Chapitre XXII. — Le Turc s'en va du côté du Caire et le Soudan, avec Algazeli, marche à sa rencontre. Les deux belligérants ayant livré bataille, le Soudan fut vaincu. Il s'enfuit à l'aide d'un déguisement, tandis que le Turc fait son entrée dans la capitale du Soudan.

Chapitre XXIII et dernier. — Le Turc envoie des ambassadeurs au Soudan fugitif, pour l'exhorter à se soumettre à lui. Ceux-ci ayant été tués par les Circassiens, le Turc envoie Moustafa avec ses troupes, pour venger la mort des ambassadeurs : le Soudan fut battu et mis en fuite. Poursuivi par Moustafa, le Soudan fut pris, amené devant le Grand Turc (1517), puis cloué à l'une des portes du Caire.

Le bruit se répand, au mois d'août 1524, que le Seigneur Séfi Ismayl était mort et que l'un de ses quatre fils lui avait succédé.

Résumé du « Voyage du Marchand »

Chapitre I. — Excuse de l'auteur au sujet de sa relation de voyage.

Chapitre II. — Villes situées sur le chemin qui, d'Alep, conduit en Perse : *Bir*, *Orfa* (la fontaine d'Abraham à pouvoir fébrifuge, ses poissons, les eaux d'un « pozzo » guérissent les lépreux), magnificence de cette ville.

Chapitre III. — Du château de « Iumilen », de la grande cité de *Caramit*, fondée par l'empereur Constantin. De ses beaux monuments, de ses églises, de ses eaux. Elle a plus d'habitants chrétiens, grecs, arméniens et jacobites que musulmans. De la province de Diarbec, de son chef, de ses villes.

Chapitre IV. — Du château « Dedu » ; de la splendide cité de *Mirdino*, bâtie sur une haute montagne, près d'une très vaste plaine. De la ville de *Gizire* qui s'élève sur une île. De la richissime et royale cité d'*Asanchif*, de ses habitants sans nombre et des diverses sectes ; ses deux châteaux assiégés par Custagialu, parent d'Ismayl Châh ; de l'admirable pont de cette ville.

Chapitre V. — Du château de « Cafondur » et de la cité de *Bitlis*, des Kurdes, spécialement de Sarasbec, seigneur de cette ville ; ce dernier faisait peu de cas d'Ismayl Châh.

Chapitre VI. — D'une mer ou d'un lac salé, et des châteaux qui sont dans son voisinage. De la cité d'*Arminig*,

construite sur une île du lac, habitée uniquement par des Arméniens chrétiens. Du château de « Vastan », de Van que gouvernait Zidibec rebelle à Ismayl. Bairambec l'assiège trois mois durant, puis s'en empare, vu que Zidibec s'en était enfui de nuit.

Chapitre VII. — Du château d' « Elatamedia », des villes de *Merent*, *Khoï*, *Tauris* où résident les rois de Perse. De la citadelle, des palais, des fontaines, des bains de Tauris. De la magnifique mosquée qui se dresse au milieu de la cité, de ses hommes, de ses femmes, de ses coutumes et de ses marchandises.

Chapitre VIII. — Description du palais royal que Hassan Bey fit bâtir en dehors de la ville de Tauris.

Chapitre IX. — Caloianni, souverain de Trébizonde, envoie un ambassadeur à Hassan, roi de Perse, pour implorer son secours contre le Seigneur ottoman. Hassan promet des secours. Caloianni lui accorde la main de sa fille à la condition qu'elle pourra observer la religion chrétienne et envoie sa fille à Tauris.

Chapitre X. — Le Grand Turc arme contre Hassan et l'empereur de Trébizonde. Le roi de Perse envoie des ambassadeurs à Venise pour demander une alliance et de l'artillerie ; les Turcs envahissent la Perse, sont battus. Les Perses sont défaits à leur tour. Hassan retourne à Tauris et marche ensuite contre le Soudan qui s'était emparé d'Orfa, il le bat dans les environs de la ville.

Chapitre XI. — Ouzoun Hassan meurt (*1478*), son fils Jacob lui succède. S'étant marié avec une femme « di

natura hussuriosissima », Jacob est empoisonné ainsi que son fils, par cette femme qui succomba au même poison. De là, guerres et anarchie prolongées.

Chapitre XII. — Secaidar (Cheik Haidar), chef des partisans du Séfi, en étant venu aux mains avec le chef de l'armée d'Alumut est battu, pris, décapité. Sa tête apportée à Tauris (al Signore), celui-ci la fit jeter aux chiens.

Chapitre XIII. — Les trois fils de Cheik Haidar ayant appris la mort de leur père s'enfuirent de divers côtés. L'un d'eux, Ismayl, se réfugia dans une île peuplée d'Arméniens chrétiens. Il y reçut l'instruction d'un prêtre, puis il s'en alla à Ghilan et il résolut de venger son père. Il assiège, prend et pille le château de *Maumutaga* et ayant distribué tout le butin aux soldats, il s'attira un grand nombre de partisans, de volontaires.

Chapitre XIV. — Ismayl marche contre Sermangoli, s'empare de la ville de *Sumachia* et abandonne toutes les dépouilles aux soldats. Effrayé, Alumut lève une armée. Ismayl demande des renforts aux « Hiberi : Géorgiens », et avec ceux-ci il surprend l'armée d'Alumut. Ce dernier s'enfuit à Tauris puis dans Amit. Poursuivant ses succès, Ismayl emporte Tauris, y fait des atrocités, entre autres, il donne l'ordre de décapiter sa mère.

Chapitre XV. — Un grand nombre de villes et de seigneurs se soumettent à Ismayl ; pourtant, le chef d'un « castello dei Christiani » fait exception ; il y résiste pendant cinq ans et finit par traiter avec Ismayl, à la nouvelle de la mort d'Alumut. Dans les villas de ce château se trou-

vaient des livres italiens écrits à l'aide de caractères latins.

Chapitre XVI. — Mourad chan, fils du sultan Jacob, marche contre Ismayl en vue de lui arracher le sceptre royal. Mais, sur le champ de bataille, son armée fut taillée en pièces, et lui-même vaincu s'enfuit à Bagdad.

Chapitre XVII. — Le sultan Calil, seigneur d'Asanchif, Ustagialu, Maumutbec, baron d'Anatolie, prêtent obéissance à Ismayl. Celui-ci ayant trois sœurs en donne une à chacun en mariage. Mais, dans la suite, Ustagialu poussé par Ismayl, fait la guerre au sultan Calil. A la tête d'une armée immense Ismayl en personne marche contre Aliduli, ravage ses terres, lui tue quelques-uns de ses fils et un grand nombre de ses soldats.

Chapitre XVIII. — Amirbec arrête le sultan Alumut et voici de quelle façon. Ce prince ne se défiant aucunement d'Amirbec en reçut un accueil courtois, lui et ses soldats, dans la ville d'Amit. Mais soudain, Amirbec met une chaîne au cou à Alumut et le conduit ainsi auprès d'Ismayl. Le Séfi coupa la tête à Alumut ; prit Cartibirt et le fils d'Aliduli, qu'il décapita (1) également de ses propres mains. Il rentra ensuite dans Tauris (1507).

Chapitre XIX. — Au printemps, Ismayl fit une expédition contre Mourad chan. Un grand nombre de barons et de soldats de Mourad chan s'étant réfugiés dans le camp d'Ismayl, Mourad dépêcha des parlementaires auprès

(1) Ismayl décapité, cf. Ramusio, t. II, fol. 75 e : « Alidoli con *due suoi* ».

d'Ismayl pour lui offrir d'être son vassal. Mais le Séfi fit couper la tête aux enyoyés de Mourad chan, ainsi qu'à toute leur suite. C'est pour cela que Mourad chan prit la fuite. Comme il ne fut reçu nulle part, il se réfugia auprès d'Aliduli, qui lui donna une de ses filles en mariage.

Chapitre XX. — Après la prise de Bagdad, Ismayl s'efforça d'empêcher le passage des Tartares. Au bout d'un an, Ismayl s'en revint à Tauris où il y eut de très grandes fêtes, et où il se livra, quinze jours durant, au jeu de l'arc. Récit partiel de qualités de ce souverain.

Chapitre XXI. — Sermangoli rompt le pacte fait avec Ismayl : celui-ci fait derechef ravager les terres du rebelle, par deux de ses capitaines. Cependant Ismayl en personne part du *Canar* et se dirige du côté de la mer Caspienne, enlevant plusieurs places et en particulier la vaste et formidable citadelle de la ville de *Derbant* (1515).

Chapitre XXII. — Ismayl rentre dans Tauris : son retour est célébré magnifiquement par des fêtes et des jeux. De l'affection que les soldats témoignent au Séfi (il est adoré à l'instar d'un dieu. Armes et costume de ceux-ci. Actes honteux perpétrés par Ismayl, de passage à Tauris. Nouveaux préparatifs militaires contre le Tartare... et départ (1) du marchand, berné par le Camainit (cf. chap. v et xx).

(1) Départ ou retour du marchand non en 1520, mais en 1515 ou 1516. (Cf. Ramusio, t. II, fol. 75 e f et 90 f.), après la prise de la citadelle de Derbant. Ce millésime concorde avec les huit ans et huit mois désignés au chapitre I (1507 plus huit ans et huit mois).

Résumé de l' « Historia turchesca »

Bien avant les meilleurs historiens modernes de la Turquie, l'auteur de l'*Historia Turchesca* ne compte au nombre des sultans ottomans, ni Suleyman Chah, aïeul, ni Erthogroul, père d'Osman, et pas davantage Suleyman et Mouça, fils de Bayezid Ilderim, frères de Mohammed I. Et de fait, il appelle le Conquérant le « septième sultan ottoman » (cf. *Historia Turchesca*, fol. 46).

Avant d'esquisser l'histoire du règne de Mohammed II et de ses successeurs jusqu'à Suleyman (Soliman le Magnifique), l'*Historia Turchesca* parle de l'origine des Ottomans, des six prédécesseurs du Conquérant. Elle se prononce pour l'origine la plus généralement admise de nos jours, à savoir l'origine tartare. Nous la connaissons bien plus par des traditions orales que par l'histoire proprement dite. Fondé dès la fin du XIIIe siècle, l'empire ottoman n'a d'histoire qu'à partir du grand-père, voire du père de cet Osman, qui a donné son nom à la dynastie. Grâce aux services rendus à Alaeddin, chef des Seldjoukides, Erthogroul obtint Eski-Chéher, appelé depuis Sultan-Eunu (front du sultan). A sa mort (1288), Osman, son fils, allait recueillir le fruit de ses labeurs. En effet, dès l'année suivante, il obtint le titre de prince pour les services rendus à Alaeddin III. L'empire seldjoukide s'étant émietté à la mort tragique d'Alaeddin, Osman profita de

toutes les occasions pour arrondir son domaine. En 1299, il s'empara de trois châteaux forts (cf. Neschri, traduit par Nöldecke dans la *Zeitschrift für Morgenländische Geschichte*, t. XIII, p. 190) et l'empire ottoman se trouva fondé, dès l'année 1300.

Le compilateur ébauche un portrait d'Osman qui n'est point flatté, il a chance d'être vrai ; il donne les dates de son règne (1300-1326) avec le nom de quelques villes conquises, puis passe au règne suivant, celui du fils et successeur Orkhan.

Ce dernier se montra guerrier autant que son frère Alaeddin fut ami des sciences et administrateur de talent. Orkhan régna trente-deux ans (1326-1358) et laissa en mourant le territoire primitif agrandi de Nicomédie, de Nicée, de Gallipoli et d'autres places grecques moins importantes. C'est ce prince qui a créé le corps des Janissaires (jéni tchéri). Il a également fondé nombre de médressés (collèges), d'imarets (hôpitaux). C'est son fils Mourad I, qui a mené à bonne fin la conquête de la ville de Brousse. Une fois, sultan lui-même, Mourad s'empara d'Andrinople et ne tarda pas à en faire la capitale de son empire. Avide d'étendre les frontières de celui-ci en Europe et en Asie, Mourad bat successivement les rois de Bulgarie, Serbie, Bosnie, Albanie, ligués contre lui. Vainqueur à Kossovo, ce sultan fut assassiné après cette sanglante mêlée. Son fils Bayézid fut proclamé sur le champ de bataille. Guerrier impétueux et extrêmement rapide dans ses marches militaires, le nouveau sultan fut sur-

nommé « Ilderim : foudre ». Il triompha de l'Occident à la bataille de Nikopolis, où il fit de beaux prisonniers à rançon. Mais, dans la suite ayant assiégé la ville de Constantinople, Bayézid fut défait et pris par Timour Lenk à Angora ou Ancyre (1402) et mourut quelques mois après en captivité.

L'*Historia Turchesca* nous présente un développement sur l'interrègne de onze ans qui suit la disparition de Bayezid. Cette période de guerres civiles fut le fait des trois fils de B. Ildérim : Suleyman, Mouça, Mohammed. Ses deux compétiteurs morts, Mohammed régna seul (1413-1421). Équitable et généreux, le nouveau sultan ne songea qu'à faire refleurir la paix et la prospérité dans ses États, dut-il, à cette fin, réprimer sévèrement quelques révoltes et donner une leçon aux derviches conspirateurs.

Mourad II, son successeur (1421-1451), à peine âgé de dix-huit ans, eut à réprimer les prétentions d'un oncle (vrai ou prétendu), et de l'un de ses frères. Le jeune sultan remporta plusieurs succès militaires, interrompus, il est vrai, par l'héroïque résistance de Belgrade. Plusieurs fois battu par le roi de Transylvanie, Jean Hunyade, il se dégoûte des affaires et abdique. A cette vue, malgré leur serment solennel, les princes chrétiens reprennent les armes et la rapidité de leurs conquêtes décide Mourad à remonter sur le trône. Après sa victoire de Varna (novembre 1444), il abdique encore ; mais une révolte des Janissaires le force à reprendre les rênes du gouvernement. Mourad remporte de nouvelles victoires, les princes

du Péloponèse sont contraints de payer un tribut, et les vaillants Hongrois de Jean Hunyade succombent héroïquement dans la plaine de Kossovo (octobre 1448). Malgré toute sa bravoure, Mourad échoue devant Croïa (Ak-hissar) défendue par Scanderlag (Iskender bey). Rentré dans Andrinople, Mourad II mourut laissant la réputation de l'un des plus grands sultans ottomans. Il a régné trente ans et laissé le trône à son fils Mohammed II, le Grand.

A peine au pouvoir définitivement, Mohammed II fit étrangler son frère, en cela imitateur trop zélé de Bayézid I, meurtrier de son frère Yakoub. Le nouveau Grand Seigneur alla jusqu'à ériger le fratricide en loi politique.

L'*Historia Turchesca* déroule aux yeux du lecteur les nombreuses conquêtes de Mohammed II : la prise de Constantinople d'abord (29 mai 1453), qui lui a valu le titre de « Conquérant, el Fatih ». Ce prodigieux exploit mettait fin à l'Empire d'Orient qui avait survécu près de mille ans à l'empire d'Occident. — Le sultan fut moins heureux avec Iskender bey à Croïa, avec Jean Hunyade à Belgrade (1456). Mais bientôt de nouvelles conquêtes ajoutent à la gloire de ses armes, celles par exemple de la Crimée, de la Morée, de la Moldo-Valachie, de la Bosnie, de la Serbie, de Trébizonde. Cette dernière entraîna avec elle un petit empire, alors gouverné par David Comnène, frère de Caloiani et beau-frère d'Ouzoun Hassan, roi de Perse.

Durant des années, la puissante République de Venise

gêne les succès du sultan; toutefois dès 1470, celui-ci enlève à l'Illustrissime Seigneurie l'île de Négrepont, la fleur de la Méditerranée (12 juillet).

La Karamanie et la Perse à leur tour allaient être le théâtre des brillants exploits du Fatih. L'armée ottomane battue d'abord à cause de la mésintelligence des chefs, remporte la victoire. Quelques mois après, Moustafa, fils du sultan, suivi dans cette expédition par J.-M. Angiolello, tomba malade et trépassa. L'armée ottomane s'en revint à Constantinople. Jean le Vicentin, témoin personnellement, a écrit l'histoire détaillée des derniers moments et des obsèques du jeune Chahzadèh (fils du souverain) Moustafa.

Revenus de Perse en Europe, les valeureux Ottomans et les indomptables Janissaires livrent des assauts répétés à Skutari et à Kaffa ; envahissent la Hongrie, la Valachie, pénètrent jusque dans l'Istrie et dans le Frioul, promènent partout le fer et le feu, et entraînent dans les bagnes et sur les marchés aux esclaves de Constantinople, de longues chaînes de captifs chrétiens.

Venise elle-même est impuissante à arracher, à la rapacité du Conquérant, les îles de l'Archipel : Zante, Céphalonie, Sainte-Maure. La paix turco-vénitienne de 1479 consacre solennellement la perte de l'héroïque place de Skutari d'Albanie, perte suivie d'une autre, non moins sensible, de la ville d'Otrante.

Cependant l'étoile de Mohammed II se prit à pâlir avec le honteux échec de Messih Pacha, devant les murs

de Rhodes (1480), défendue vaillamment par le Grand Maître Pierre d'Aubusson. Cet échec n'alla point pourtant jusqu'à briser l'infatigable ardeur de Mohammed II. Effectivement, il ne fallut rien moins que la mort (3 mai 1481) pour mettre un terme aux expéditions victorieuses du Conquérant. Son décès fut le signal d'une révolte de Janissaires, qui coûta la vie à Mahmoud Pacha.

Avant de poursuivre son récit, Angiolello esquisse un portrait du Conquérant, judicieux et véridique, au dire des connaisseurs. Il trace aussi le tableau exact et varié de la cour ottomane (1) et nous soumet la liste des quarante huit sandjacs de l'empire ottoman, avec le tableau des principaux monuments de Constantinople.

Après les obsèques de Mohammed II et la lieutenance générale du prince Korkoud, les deux fils du Conquérant se disputent le trône : Djem d'humeur pacifique et rêveur, poète à ses heures, prend les armes, poussé par son entourage. Après un faible succès, ce sont les revers qui accablent le prince infortuné. Bayézid monte sur le trône paternel, tandis que Djem poursuit sa vie errante, passant de prison en prison (Rhodes, Provence, Rome), en attendant qu'il rentre dans la grande geôle, la mort (1495).

L'Historia Turchesca nous permet de suivre les négocia-

(1) Nous nous contenterons de compléter ici le résumé de la Cour fait plus haut, à propos du manuscrit de Vicence, édité par Capparozzo, en nommant les principaux officiers omis dans le susdit manuscrit : les Solach, les Sechmen, les Zagarsi, les Peick, les Soubachy, les Timariot, les Akindji, les Asap, les Sarahor.

tions entre le Sultan et le Pape concernant Djem. Grâce à elle également, nous voyons les troupes ottomanes en Dalmatie, en Croatie, en Bosnie, dans le Frioul et nous assistons à la chute de Modon, de Coron, aux tentatives des Ottomans sur Corfou. A tout prendre, le long règne de Bayézid II (1481-1512) constitue une période de restauration pour l'empire ottoman. Aussi bien, travailler à la pacification des États et créer des fondations pieuses, telles paraissent avoir été les deux parties du programme de Bayézid. L'*Historia Turchesca* glisse rapidement sur les fondations pieuses. Par contre, elle nous développe assez longuement le journal de campagne des Français (Charles VIII et Louis XII) en Italie. Il en va de même du règne de Sélim (1512-1520) dont l'histoire reste inachevée. Nous ayant montré ce prince révolté et parricide, l'*Historia Turchesca* nous fait connaître son expédition victorieuse en Perse et non ses cruautés, qui lui ont valu le surnom de Yavouz (cruel, féroce). Le récit s'arrête à la paix intervenue entre la Sublime Porte d'une part, la Hongrie et Venise de l'autre (1514). Nous avons vu plus haut que le manuscrit des Affaires Étrangères nous a permis de compléter le manuscrit (voir Appendice, p. 216).

CONCLUSION

Parvenu à la fin de notre essai sur Angiolello, il nous faut dire en quelques mots : 1° ce que nous avons voulu faire ; 2° ce que nous avons fait.

I. — Nous avons eu l'intention d'offrir au public cultivé une étude consciencieuse de la vie et de l'œuvre de Jean le Vicentin, et de mettre sous ses yeux un Angiolello aussi authentique et aussi complet que possible. A cette fin nous avons tenu à suivre de notre mieux l'enfant de Vicence, le volontaire de la République de Venise dans l'expédition de Négrepont. Là il se montre aussi malheureux que courageux, puisque son frère François est tué et lui-même, fait prisonnier de guerre, devient esclave du sultan Mohammed II. Nous avons constaté avec satisfaction qu'au moment où tout paraît l'abandonner, Jean-Marie a assez de force d'âme pour ne point s'abandonner personnellement. Tout au contraire, à partir de cette heure tragique, notre Vicentin redouble d'ardeur, il travaille avec énergie et il a foi dans l'avenir. Fortifié par l'épreuve, il semble

désormais aiguillonné dans son labeur quotidien par cette maxime : « Deo favente, progredi vel mori », ou cette autre : « Dum spiro, spero ! »

Nous l'avons vu d'abord étudier les langues de son nouveau milieu, et accompagner Moustafa Tchélébi, puis le Conquérant, enfin Bayézid, dans leurs expéditions lointaines, en Perse et en Europe. Il a su se rendre quasi nécessaire auprès du Grand Seigneur par son intelligence, son énergie et sa connaissance de plusieurs langues. Avec la liberté, il a obtenu la faveur du sultan.

Nommé trésorier de Sa Majesté, Jean-Marie ne s'arrêta pas en si bonne voie, il voulut être un de ses historiographes, mieux encore, l'un des premiers, des plus exacts et des plus impartiaux parmi les historiens des Ottomans et des Perses, des XIVe, XVe et XVIe siècles. A ce titre, il faut, pour être équitable à l'endroit de notre Vicentin, ajouter celui de parfait honnête homme, *vir probus*, de cœur généreux, capable de désintéressement et animé du patriotisme le plus sincère et le plus large. Cela étant, J.-M. Angiolello fait le plus grand honneur à la ville qui l'a vu naître ainsi qu'à l'Illustrissime Seigneurie, qu'il a servie depuis le berceau jusqu'à la tombe.

Puissions-nous, essayiste novice, n'avoir pas trop desservi celui que nous avions l'intention de servir, en le faisant mieux connaître ! Nous caressons le doux espoir qu'un savant d'Italie parachèvera notre œuvre, en élevant au brave Vicentin un monument digne de lui. *Utinam !*

II. — En second lieu, voici ce que nous croyons avoir

établi, éclairé ou déterminé avec précision dans notre *Essai*. Nous suivrons ici l'ordre que nous avons adopté pour notre travail et nous prions le lecteur de vouloir bien se reporter aux chapitres respectifs, pour y trouver nos arguments.

Dans le chapitre I, a été tenté, pour la première fois, pensons-nous, un CURRICULUM VITÆ d'Angiolello, aussi clair et aussi complet que le permettent les documents biographiques, parvenus jusqu'à nous, grâce aux historiens de la littérature et autres, d'Italie et dont le témoignage est confirmé par les *Diarii*, de Sanuto (58 in-fol., éd. à Venise, 1879-1904).

Dans le chapitre II, nous avons pu déterminer, sinon avec une absolue certitude, à tout le moins avec une très grande vraisemblance, que Jean le Vicentin n'est pas mort sans avoir revu la Perse, et de plus, qu'*il est l'auteur véritable* de la Relation des *Viaggi* de Ramusio (t. II, f. 78-91), qui a pour titre : « Voyage d'un marchand en Perse. » Nous croyons avoir le droit de revendiquer comme nôtre cette opinion. En tous cas, nous ne l'avons trouvée chez aucun de nos devanciers. Si, à notre insu, ce point de vue n'était pas neuf et ne nous appartenait pas exclusivement, nous aurions certes l'excuse de la plus entière bonne foi, jointe à celle d'un effort soutenu pour ne point avancer cette opinion sans la fonder. Il en est de même, à notre avis, de la collaboration de Ramusio. Nous avons dit et nous répétons, qu'à nos yeux, cet illustre secrétaire de la République vénitienne, ce distingué conservateur de la

Bibliothèque de Saint-Marc, a mis la dernière main à la *Vie d'Ouzoun Hassan* et peut-être aussi au *Voyage du marchand en Perse*. Qui sait, peut-être ce travailleur curieux et érudit a tiré la vie de ce châh et celle du Séfi Ismayl de ce voyage d'Angiolello en Perse.

Quoi qu'il en soit, au chapitre III, nous avons critiqué et peut-être ruiné la thèse soutenue par M. Ursu, dans son édition préfacée de l'*Historia Turchesca*. C'est, sans une preuve digne de ce nom, nous semble-t-il, que l'intéressé, docteur de l'Université de Berlin, a attribué cette œuvre à Donado da Lezze.

Tandis que M. Ursu voit dans l'*Historia Turchesca* une œuvre historique d'une assez grande unité, et qu'il faut attribuer à Da Lezze, nous y voyons une compilation, c'est-à-dire les travaux de plusieurs, comme autant de fiches inappréciables, juxtaposées tant bien que mal, en vue d'un travail ultérieur (1), puissamment organisé. Nous ne saurions dire si l'amateur d'inédit qui a réuni les différentes parties de cette compilation, en les ordonnant chronologiquement, s'est proposé d'utiliser personnellement ou non, ces précieux documents. Nous ne savons pas davantage quel nom portait au juste le curieux et patient compilateur ; si nous le nommions, nous croirions mériter le reproche que nous adressons à la thèse de M. Ursu. Nous sommes porté à croire que c'est Angiolello ou encore Ramusio parce que les éléments de cette compilation les

(1) Dans cette hypothèse, les « io » d'Angiolello et de Da Lezze s'expliquent aisément (éd. Ursu f.).

plus originaux, les plus nombreux et les plus importants sont marqués au coin de l'un et de l'autre. Toutefois, ce qui nous fait hésiter sur ce point, c'est que nous avons vu récemment à la Bibliothèque municipale de Rouen (Ms. anc. fond. U. 95) un recueil de Relations d'ambassadeurs vénitiens, fin du XVIe siècle, dont plusieurs présentent absolument la même écriture, par suite font deviner le même copiste que le manuscrit édité par M. Ursu. Comme une note, d'une autre main, et postérieure à la transcription de ces relations, nous apprend que c'est là un legs : « Donné aux P. Capucins de Mortagne en 1615, par Mademoiselle de la Barre, sœur de feu Mons. Abos » (1), nous avons peut-être à saluer l'auteur de la compilation de l'*Historia Turchesca* dans la personne de Mons. d'Abos, amateur d'inédit ou d'histoire étrangère. *Chi lo sa?*

Pourquoi ce M. d'Abos n'aurait-il pas autant de chance que Da Lezze d'avoir fait copier les différentes parties qui constituent l'*Historia Turchesca?*

En résumé, *l'attribution posthume de M. Ursu a le double tort de n'être point fondée au point de vue de la critique et d'être fort injuste.* Nous ne reviendrons pas ici sur la discussion détaillée de la thèse incriminée, nous renvoyons pour cela à notre chapitre III.

Nous noterons simplement que contre elle se dressent : 1° l'ensemble de nos réfutations des arguments que

(1) Sans aucun doute, il faut lire d'Abos. Voir pour les familles d'Abos et de la Barre, le *Dictionnaire de la Noblesse,* t. I, pp. 26. 32, etc.

M. Ursu a empruntés à la critique interne ; 2° l'absence de toute preuve sérieuse tirée de la critique externe ; 3° un plagiat dont s'est rendu coupable Da Lezze. En effet nous établissons d'une manière difficilement contestable (1) que le Vénitien Donado da Lezze a été le peu délicat plagiaire d'Angiolello, dans sa prétendue *Vie d'Ouzoun Hassan et d'Ismayl Chah.* En signalant la copie de ce plagiat (ms. A. E. f. Turquie, n° 2), il nous est peut-être arrivé de dire quelque chose de neuf et de bien fondé. Il nous est arrivé de faire œuvre personnelle certainement.

Si nous avons combattu M. Ursu au sujet de l'auteur de l'*Historia Turchesca*, nous répétons que nous *sommes tout à fait d'accord quand il s'agit de la valeur et des sources de cette compilation.* Peut-être, sur ce dernier point, avons-nous été plus complet, en appuyant sur les sources turques et persanes d'Angiolello. Dans le même chapitre IV, tout en louant, comme il convient, les fortes qualités de la pensée et du style de l'*Historia*, nous avons cru devoir être moins élogieux que d'autres. Ainsi, il *nous est arrivé de faire une réserve au sujet de sa valeur littéraire*, réserve assez timide d'ailleurs parce que l'*Historia* est une histoire à peine ébauchée.

En France, nul avant nous n'a entrepris de faire connaître la personne et l'œuvre d'Angiolello, la tâche était difficile et peut être téméraire. S'il ne nous a pas été

(1) Voir Appendice, n° 1, p. 201.

donné de la faire aboutir à souhait, nous avons le mérite de l'avoir tentée. « Aliis post me, memoranda relinquo ».

Il va presque sans dire, qu'à nos yeux, l'*œuvre d'Angiolello*, savoir : la traduction du *Testament de Mahomet*, le *Voyage de Venise à Négrepont et à Constantinople*, la *Vie d'Ouzoun Hassan et d'Ismayl*, le *Voyage en Perse*, et ce qui lui appartient dans l'*Historia Turchesca*, *est un monument historique de tout premier ordre*, puisque nous avons montré que, même au point de vue chronologique, Angiolello est un des premiers historiens des Ottomans et des Persans (chapitres v et vi).

Nous avons tenu à compléter le manuscrit 1238 de la Bibliothèque Nationale par celui des Affaires Étrangères, et *combler ainsi une lacune regrettable dans l'édition de M. Ursu*. Nous visons le récit de la campagne de Perse 1514, et la copie de la lettre envoyée peu après par Sélim, à Constantinople et à Raguse. M. Ursu la mentionne page xxxvii et page 276, sans l'éditer, nous l'avons placée dans l'appendice de notre travail (p. 216). Contrairement à M. Ursu (1), nous *avons tenu à rendre hommage à Ramusio*, l'auteur des *Viaggi*, si précieux encore de nos jours. Aussi bien, lui surtout a fait connaître Angiolello à la postérité.

Au chapitre vii, nous avons salué dans Angiolello le voyageur, le géographe et l'historien. Dans le chapitre viii, nous nous sommes efforcé de fixer les traits

(1) Le nom de Ramusio ne figure même pas dans l'Index alphabétique de l'édition de M. Ursu.

caractéristiques et de l'écrivain et de l'homme. Vient-on à trouver de la faiblesse à ces deux développements ? Qu'on l'inscrive à l'actif de l'auteur, mais que l'on songe aussi à la rareté des données concernant la personne même du Vicentin et à l'absence de toute lettre *de* ou *à* J.-M. Angiolello.

Nous avons destiné le chapitre IX à fournir une vue d'ensemble des écrits d'Angiolello. Ici, plus que partout ailleurs, nous avons visé avant tout à l'exactitude, dût l'élégance en souffrir. Aussi bien, dès lors que nous ne mettions pas sous les yeux du lecteur tout le texte italien, il était de toute justice, que nous serrions le texte le plus possible. De la sorte, avons-nous pensé, nous ne mériterons pas trop l'application du proverbe bien connu : « traduttore, traditore ! »

Nos lecteurs nous sauront peut-être gré d'avoir placé en appendice quelques pièces justificatives, en partie restées inédites, toutes très curieuses.

En tous cas, les spécialistes, les amis des Ottomans et des Persans verront avec plaisir l'édition annotée des écrits d'Angiolello, restés inédits et peu accessibles au public jusqu'à ce jour. Nous voulons parler, d'une part, de la traduction du turc en italien d'un travail extrêmement curieux et original, intitulé : *Testament de Mahomet à son gendre Ali* (1) ; et d'autre part, du manuscrit qui relate

(1) Venezia, Marciana Biblioteca, mss. Latini, cl. 14, n° 123, coll. 4662.

le dramatique voyage du même Angiolello (1), de Venise à Négrepont, puis à Constantinople, avec le portrait de Mohammed II, la description de Constantinople, du Sérail et de la Cour du Grand Seigneur.

Il est vrai que ce dernier manuscrit a été édité à un très petit nombre d'exemplaires, pour être distribué le jour du mariage (Lampertico-Balbi), le 26 avril 1881. Nous avons tenu à l'éditer à notre tour, pour l'offrir à tous les esprits cultivés, à tous les amis de l'Orient, à tous les curieux d'histoire orientale.

Nous terminerons cette analyse de notre *Essai*, en avouant très simplement que, malgré tous nos efforts, plusieurs côtés intéressants de la vie et de l'œuvre d'Angiolello restent obscurs, et que nous sommes prêts à nous écrier à la fin de cette thèse de doctorat, comme l'illustre Goethe à la fin de sa vie : « Licht, noch mehr Licht ! De la lumière, encore de la lumière ! »

Un autre aveu que nous faisons bien volontiers, c'est que ce modeste *Essai* ne serait même pas ce qu'il est, sans les sages conseils de nos vénérés maîtres, M. le Doyen G. Desdevises du Dezert et M. L. Bréhier.

Le soussigné leur en témoigne encore sa vive et sincère reconnaissance.

Jean Reinhard.

(1) Vicenza, Bertoliana Biblioteca, nº 32 ; et l'édition d'A. Capparozzo, 1881.

Vu et examiné :
(23 avril 1913).
Le Doyen de la Faculté des Lettres,
G. DESDEVISES DU DEZERT.

Vu et permis d'imprimer :
Clermont-Ferrand, le 26 avril 1913.
Le Recteur de l'Académie de Clermont,
Président du Conseil de l'Université,
CH. CAUSERET.

APPENDICE N° 1

Une « Vie d'Ouzoun Hassan et d'Ismayl Séfi, »
par Donado da Lezze
L'auteur de l' « Historia Turchesca » ?

Nous avons trouvé aux Archives des Affaires étrangères de Paris, manuscrit Turquie, n° 2, et nous sommes le premier à signaler, une vie des souverains persans Ouzoun Hassan et Ismayl, de la fin du xve et du commencement du xvie siècle, par Donado da Lezze. Nous nous hâtons d'ajouter que ce n'est là qu'un plagiat, qu'une copie du travail de J.-M. Angiolello, imprimé dès 1559 dans le précieux recueil des *Viaggi* de J.-B. Ramusio. Cette copie occupe les fol. 10-24-32, elle est de la même main que les fol. 8-10 et 43-45. Elle ne mérite pas les honneurs de l'impression, puisque Da Lezze nous présente le récit d'Angiolello qu'il s'attribue sans scrupule. Et cependant, à part l'introduction (fol. 10) et quelques lignes (fol. 18) rien n'appartient en propre à Da Lezze. Il suit pas à pas Angiolello, plus exactement il le copie mot à mot dix-neuf fois sur vingt. Seul le chapitre v (Ramusio, II f.) est sauté et, au lieu de copier Angiolello pour l'expédition d'Egypte,

Da Lezze nous offre le récit *in extenso* qui figure dans M. Sanuto (*Diarii*, t. XXV, col. 651-669).

Nous croyons que le travail de Da Lezze est une copie dépourvue de toute originalité. Et de fait, en comparant les récits d'Angiolello et de Da Lezze, nous trouvons identité de fond et de forme à quelques rares exceptions près — chronologie identique, moins, chez Da Lezze, deux fautes d'impression (1487 pour 1478 ; 1501 pour 1510) — mêmes petites erreurs ou confusions (mort de Caloiani au lieu de mort de David Comnène ; primogéniture de Bayezid, pour la primogéniture de Moustafa) — emploi de la première personne du singulier et du pluriel par l'auteur, témoin d'évènements survenus en Perse, à Tauris, dans l'entourage d'Ismayl châh, dans le temps où Donado était en Italie, ou dans l'île de Chypre, selon son propre aveu et d'après le journal de M. Sanuto (fol. 18 fol. 20 fol. 21) — transcription maladroite, fautive des seules et mêmes expressions turques et persanes.

A part des différences purement orthographiques et le chapitre v sauté, point de différence sérieuse entre les deux relations d'Angiolello et de Da Lezze.

Ce dernier a beau s'écrier, tout comme Angiolello, témoin véritable de l'arrestation d'Aluan (fol. 18 v.), des belles armures présentées à Ismayl (fol. 20, idem fol. 21) moi j'ai vu, entendu « io vidi..., io intesi. »

Da Lezze a beau nous citer quelques-uns de ceux qui lui ont fait connaître l'histoire persane des Arméniens dignes de foi, David, évêque arménien, deux ambassa-

deurs de passage à Nicosie (A. E., fol. 18 v°) ; il a beau nous dire dans sa lettre du 14 septembre 1514 qu'il n'a pas eu entre les mains les écrits d'Angiolello, il ne saurait nous donner le change et nous faire trouver une œuvre authentique et originale dans ce qui n'est qu'un plagiat, une copie servile.

Si les arguments qui précèdent paraissaient encore insuffisants à soutenir notre thèse, que l'on compare les lettres historiques (1) de Da Lezze à J.-J. Caroldo et celles de l'évêque arménien à Da Lezze, avec sa prétendue relation personnelle de la *Vie d'Ouzoun Hassan et d'Ismayl.* De la sorte on constatera aisément qu'au lieu de faire un récit original, à l'aide de nombreux documents recueillis aux meilleures sources, Da Lezze s'est borné à copier servilement Angiolello.

Si M. Sanuto a pu résumer en toute sincérité sa lettre du 14 septembre 1514 à Caroldo (Padoue)... : « A le quale nove risponde a parte, *licet non abi le scritture li,* e tuta volta esser ajutato da domino Zuan Maria Anzolello citadino Vicentino... », Da Lezze n'eût sans aucun doute pu l'affirmer dans la suite, après avoir écrit sa *Vie d'Ouzoun Hassan et d'Ismayl* (Ms. A. E. Turquie, n° 2, fol. 10-24-32). Le plagiat est certain et d'autant moins douteux que Da Lezze ne nomme pas une seule fois Angiolello dans cette *Vie d'Ouzoun Hassan et d'Ismayl*, alors qu'il l'a cité dans sa lettre à Caroldo mentionnée

(1) Voir ces lettres dans M. Sanuto, *Diar i*, t. XIX, col. 57 à 62, 118 et 119, 221 et 222 ; t. XX, col. 245 et 268.

plus haut (Padoue, 14 septembre 1514, *Diarii* de M. Sanuto, t. XIX, col. 57).

Le lecteur pourra se rendre compte de ce plagiat vu que nous avons confronté pour lui les deux textes, et nous reproduisons ci-après les seules variantes propres à la relation de Da Lezze.

Et s'il est vrai que Donado a copié sans façon Jean le Vicentin, pour la *Vie d'Ouzoun et d'Ismayl*, combien peu certaine sera aux yeux des critiques la paternité de Da Lezze concernant l'*Historia Turchesca.* En tous cas, il nous semble permis de conclure en rappelant deux réflexions de La Fontaine :

> ... la méfiance est mère de la sûreté (1)
> Ne point mentir, être content du sien, est le plus sûr (2).

INTRODUCTION

Dédicace de Donado da Lezze a J.-J. Caroldo

A. E., fol. 10. — Le inumerabile virtu et conditione di la Mag^a^ V. Clar^me^ Dne mj sforza et comanda che io diebbi scriver et dimotar a quella, quello che gia gran tempo ho conosuto essere el desiderio et volunta sua che è d. sapere lj andamenti et facende fatte et che se fano per lj signori et populj del mondo. Come piu et piu fiate habiamo insieme

(1) *Fables*, édition des Grands Écrivains, par de Régnier, I, p. 258.
(2) *Id.*, I, p. 367.

conferito : in vero cosa laudabile et da essere da tutj comendata, che la Mª Vestra sé delecti d. simel operatione intendere et perscrutare, hinc est ch. io deliberato essendo Cussi il voler di quella uno pocho dé discorso dé molte Cosse le quale tengo serano dj contento suo. Et perho essendo al p..nte immoto di duj Sig^ri primj del levante et farsi per loro grandi preparamentj dj guerra, uno contra l'altro, vi el Sig^or Selin Turcho, et el Sig^r Suphis : mé a parso d. farlj queste poche rigé et dimotarli brevemente facende et guerre che sono occorsé a questo proposito, et occoreno. Quanvis siano lontane, et ch. con difficulta si pol intender. Pur per quanto io ho da diversj dignj de fede me ho sforzato a saper et cognoscere el tuto quella etiam intendendo potra cum el suo sapientissimo inditio p. le potentie loro : quicquid erit iudicare. E. perche adinotar simel andamenti lé (1) necessario d. devenire ad uno primo principio dal qual se pol saperé subsequenter tuto el succedente. Et perho essendo jo per tractar la enologia (2) dal sig^r Suphis et le cose per lui fatte oportet altius repetere et dar principio dal Signor Asanbec, dicto Usin Casin Re de Persia : dal qual el dicto Signor Suphis per la madre hebbe origine, et poi per virtu et prudenza sua el stato dj esso Assambec à conquistato et al primé in loco suo Come qui sotto el tuto intenderetj.

(1 et 2) On le voit nous reproduisons le texte avec ses fautes d'orthographe.

Variantes

ou différences du manuscrit des A. E., fol. 20-24 d'avec Ramusio, II, fol. 65-78

A. E., fol. 10. — L'introduction qui précède, en place de celle de Ramusio, « la Despina » fille du « primo » Imperador; le prénom des filles de la Despina ne figurent pas. *A. E. :* « Chaloianj ». — Au lieu du sommaire de Ramusio, le titre suivant : « Come el S. Asanbec tene le parte del S. Caraman contra el Turcho ». — Turuhan, Inbraim, Carasar, Acsar, Usin Casin.

Le chapitre II, manuscrit A. E. embrasse les chapitres II et III de Ramusio. Armaut, cap. Usuf preso. A la fin de ce long chapitre, le manuscrit A. E. porte... « art... restono; Ramusio : « ne resto ». Avant de passer au chapitre suivant, Da Lezze mentionne la conquête de l'île de Négrepont « Tolse la impresa de Negroponte » (1470).

Manuscrit A. E., chapitre III. — En commençant ce chapitre qui correspond au chapitre IV de Ramusio et qui a pour titre : « Come el Gr. Turco fece gran exercito contra el S. Asanbec », le plagiaire écrit : « havuto ch. hebbe el Sig. in Negroponte, delibero come ho preditto d. far esercito contra el signor Assanbei p. vendicarse d. le iniurie recevute et lo Inverno 1471. Venendo al marzo 1472 fece ordinar tuti lj sui exercitj », || pl. de « Chasovasj » baiaxit « primogenito », Civas pour Sivas, Musolin, Coilvasar, fol. 12 v°. Tandis que Ramusio confond, sauf à la

fin du chapitre IV, Mustafa avec Mahumut Pacha, Donado écrit régulièrement Maumut aga.

Ramusio, chapitre V. — Donado, sans faire un chapitre nouveau roulant sur les approvisionnements, a soin de les signaler en passant. Le manuscrit A. E. ne mentionne pas le conseil de guerre tenu par Ouzoun Hassan. Suivent ces quelques noms mal transcrits : « rochato » pour Tocato, « civas » pour Sivas, « nieser » pour Niksar, Coiluasar. Donado saute également la fin du chapitre VI d'Angiolello, qui roule sur l'arrivée des ambassadeurs, venus avec des chameaux de course (méhari).

Ramusio, VII, A. E. — « Come Ussin Cassan zonse, cum el suo exercito al ditto fiume ».

A. E. — Chalul, Ugueli Magmet, semel + : « et havea lassato al governo de Tauris et del paese, uno altro suo fiol nominato Zacub ». Hasmurat, Maumeth passa (fol. 13). Baiburt... hore 14... Scandeloro, nome Cusitref (fol. 13 v°). Baixit (primogenito).

Variante dans l'exclamation persane : « hai caebesem ne deriadio », et cependant la même traduction italienne.

Après avoir dit le mécontentement du Conquérant de ce que « Mamuth non havesse soccorso Hasmurat » ; Donado ajoute sans passer à un nouveau chapitre : « et se la ricordo poi a tempo et luogo », cf. la fin du chapitre VIII de Ramusio. Ayant signalé le bruit « strepito » fait par la musique guerrière, Donado commence un nouveau chapitre : « Come li campi del Turco et Persianj se affrontono. » Le manuscrit des A. E. saute la poursuite de

l'ennemi par Mustafa, le souci de son père, sa joie, ses caresses, le julep... à son retour.

Le combat eût duré plus de huit heures : « se non fusse sta Mustapha et le artillarie, ancor... »

A. E. — A propos du butin, il est question d'armures « tute indorate », mais non de chevaux et de chameaux. Selon Donado, les Turcs s'en retournent « conquistando et sachizando d. molti Castelli. »

Le manuscrit des A. E. saute l'exploit d'Ugurlimehemet et le reste du chapitre VIII de Ramusio.

Le paragraphe suivant du manuscrit A. E., sans titre, correspond exactement au *chapitre IX de Ramusio.*

Donado ne décrit pas en détail la réception que fit Bayezid à Ugurlimehemet, mais la résume ainsi : « ando alla volta de Constantinopoli apresentandosj al Gran Turcho, et qual vede volentiera, lj fece de moltj donj et dette lj Civas contra el suo paese e' suo dominio per esser loco al confin d. suo padre el qual Ugurlic non restava de molestar el paese, per modo che el padre se sesdegno, et atene modo d. haverlo ne le man, et *cussi* hebe et fecelo morire. »

Da Lezze omet ensuite le récit du stratagème employé par Ouzoun pour saisir son fils, sans se soucier de l'avoir promis « et CUSSI ».

Dans le paragraphe suivant, sans titre, répondant au fol. 70 e de Ramusio, remarquons cette étourderie : « 20-14 (au lieu de 24) mille cavalli » A. E., fol. 14.

a la Gorgania ; Gorgiani ; Zorgania ; cast. Ziphil. loco,

Ziphilis, fol. 14 v° ; *arban*donato ; Pancratio ; Congiura ; regno d. Gurgiana, Jacub patiza ; au château de Tiflis une perte de « *4-5.000* », fol. 14 v° ; mort d'Ouzoun ; son fils étranglé par ses demi-frères « la notta sequente ».

Ramusio et manuscrit A. E. — Nouveau chapitre intitulé : « Come le gente d'Ussin Cassan ando contra Schiavi quelli erano passati Albir et erano venuti ad arpha. »

Diarbes. Dans le paragraphe suivant : « f. di s. di San Muthia », « la qual era luxuriosissima », « la falsa meretrice », « la perversa ». Le troisième paragraphe cadre avec la fin du chapitre XI de Ramusio, t. II, fol. 71 c.

A. E.. fol. 14 v°, 15. — Juliver, baisingir, Sagmat et Agmat, Charabes, Vam.

Donado consacre un chapitre à Cheikh Haider, ayant pour titre : « De' Siech aidar », cf. chapitre XII de Ramusio, t. II, éd. 1583. Citta d' ermint, Sulimanbec, Siec aidar, Coi, Van (eruil, erduil, Erdiuil, pour Ardébil).

Fol. 16. — Age d'Ismaïl, quatorze ans. Paragraphe fol. 16 || Ramusio, chapitre XIII : Sormongoli, paese del Servan s. hermangot, cf. Ramusio, Sermangoli et (Tercier, p. 764 : « Serman, Ogli »).

Autre paragraphe, fol. 16 v°. — Cast. Piroscho, bai singur « Vene et intro in Tauris et fu d. ottob. 1499.

A. E. — Nouveau paragraphe relatant les cruautés d'Ismayl à Tauris et son expédition contre Mouradkhan || Ramusio, XIV, fol. 72 c.

Ce seigneur d'Erach fut aux prises avec Ismayl près de

Carasun videlicet de Gon, en 1500. — A. E., fol. 17 : Spaam, Jes, Morat cham et Morath cam, s. Jacob, Tasluchami et Tasluchamin. « ... da Zoila Consegno. » — « ... gran mato, che havendo in le tue mano una si bella Zoia che. » — Bagadar, Baldac, babilon magna, s. Aladulam, p. de bagadac pour Bagdad.

A. E. — Le paragraphe qui commence par : « Del ditto mill° » (1507), correspond au chapitre XV de Ramusio. Diarbes, arfa, moredin, Arsunchicf. Abnadulat, Anadulato.

A. E., fol. 18. — Chapitre intitulé : « Andata del sig°r Suphis contra Allidulj ». Smuit pour Ismayl ; chaisaria, Albustam, albustin, mt. Charatas. — Sur le territoire ennemi : « fu a di 23 juno 1507, fino mezo novemb », cf. Ramusio, II, 73 a.

Au bas du feuillet 18 et v° figure un paragraphe intéressant pour établir non la paternité, mais le plagiat de Donado da Lezze. Nous le transcrivons en entier :

Fol. 18. — Et perche essendo in *questo tempo (1507) Jo donado da leze del conseg° de* pregadi se hebbe lettere et uno messo del Signor Turcho, qual significa come el suo exercito era stato alle mane nel passor d' una aqua cum le giente del Suphis, et havea malmenate quelle scrivendo lj nomj de' molti presoni fatti, che non è vero cossa alcuna ma el Turcho per farsi reputation, et daver le cosse del Suphis volendo dimostrar, che le sue possanze era pocho et le sue grande mando questo ambassador. Le qual giente dal

Sign^or Turcho non vete le giente del Šuphis, ne se acosto a piuj de X zornate.

18 v°. — « *Essendo Jo donado in Cypro* consegier del 1509 el vene in ditto loco duj ambassadori del fiol del Turcho primogenito nominato xiaraxia. qual s tava alergno p. certe cosse del stato. qualli stete alcunj zorni in Nicosia cum i qual parlai piuj fiate. per intender d. le cosse del suo Signor et de le cosse del gran Turcho et tra le altre cosse lj dimandai quando el Suphis vene contra *Adulat* si el signor Turcho havea fatto exercito che el signor Suphis me disse si ma non grande et dimandai se el ditto exercito se afronto cum quello del Suphis, disse che non. Imo che non se vete et che lo exercito del Turcho era piu de 4 zornate luntan daquel del Suphis, et se el Suphis havesse voluto lj haveria rotti et malmenati perche lo exercito del Signor Suphis era potentissimo. » — Suit le récit de l'arrestation d'Alvan par Amirbec : « el qual Aluan vidi con lj occhij mei in cadena in un paviglione. el qual pocho dapoi fu fatto morire. »

A. E., fol. 18. — Ramusio, XV, Culibec, Zacharabec, Allidulat, Alidullj ; Ramusio, fol. 73, Armibec, Musil, Malatia, 73 a cp. : « el qual Aluan vidi con li occhi mei. » Cf. Ramusio, B, chap. XVIII : « et io congli occhi miei vidi il giovanetto Alumut, che stava in catena in un padiglione. »

A. E., fol. 19. — 1508. Donado traite dans un chapitre à part || Ramusio, fol. 73 b : « Come el gran Tartaro Signor de Sammarchant ditto Jusilbas fece gran exercito. » Même

développement que dans Ramusio avec ces légères variantes « ... zuogi, et uno fra lj altri vi voglio contar, come qui intenderetj fol. 73 c, una lunga antena nel *nusdano,* — Carasun, Carasan, strana. »

La dernière proposition de ce chapitre du manuscrit A. E. est la première du chapitre XVI de Ramusio, t. II, f. 73.

A. E. 19 v°. — Ramusio, XVI, fol. 73 d, titre différent : « Come el Suphis torno iterum in Sumachia per destruzarlo » Sermengola, Sermangole, Charabas, c. Chulustan, c. Mamut aga, cf. 73 e, Chanar, Bachara, fol. 20, strana, sede stranagi.

Donado introduit un peu différemment la description de Derbent et en fait un chapitre distinct. || Ramusio, 73 e : « contar el uso de la terra et castello et porte del paese, che non sera fora de proposito. Titre du chapitre, fol. 20 v° « de la citta di Derbent. Cf. tenir Capi, Cerchasia.

Les deux « cortine » à un demi mille, A. E. ajoute cette incidente : « COME DICE MS. JOSAPHAT BARBARO qual va in detti luogi. » Effectivement, nous lisons, Ramusio, t. II, fol. 109 a : « la terra è da una porta all' altra larga mezo miglio » ; mais le texte d'Angiolello se rapproche bien plus de celui de Da Lezze. (Il nous semble qu'il a voulu donner le change au lecteur). Donado se trahit au reste, en disant un peu plus bas : « Io ne vidi molte. » Ce n'est pas une description un peu plus détaillée de l'incendie du « castello » qui peut établir sa présence personnelle.

A. E., fol. 20 v°. — Ramusio, 74 a : « Il Suphis resta 15 in 20 zorni. » Le copiste A. E. écrit plusieurs fois à tort Ism*u*el. La dernière phrase de ce chapitre du manuscrit A. E., fol. 21, est la première de Ramusio, t. II, fol. 74, chap. XVII.

A. E., fol. 21. — « Sasa... dio. » Cf. Ramusio, 74 b : « essend' io in Tauris intesi da tutti unviversalmente che el Sor Sophis havea per mal de tal adoratione. »

« Modo et costumi de la gente di Persia. »

« Suphis molto adirato, adunato un exercito potentissimo. » Et cusi 1510 (date correcte) 1501, faute de copiste évidemment, vu le seul contexte (Cf. Ramusio, II, 74 c, e.

A. E., fol. 21 v°. — Donado tout en poursuivant le même développement passe à un chapitre intitulé : « Come Ismael ando contra Iasilbas Signor d. Scti marchante (*sic*) Cassam, Jasilbas, Insilbas, Chizar, Birabec, Isbec, Custagielit, Barba (au lieu d'avo) Ramusio, II, fol. 74 e.

A. E. fol. 22. — Ramusio, fol. 74 e « S. Sophis vene in Cassa et aloza la quello inverno », ici, da Lezze ne répète pas la date 1510 et ne met pas non plus comme Angiolello, la première personne du pluriel. Smargadan, Ramusio, t. II, fol. 74 e, Sammarcand. — Indigné, l'oncle des princes arrive, leur fait reprendre la « bireta rossa, dicendo : voglio che facciamo iterum exercito e che se recupi tutto el nostro. » Suit le récit de la campagne de 1512, identique sauf ces variantes orthographiques : Carasan, Corasam ; Cozaldra, Schirazo ; rochato, pour Tochato.

Da Lezze n'imite pas Ramusio qui passe au chapitre XVIII, mais le copie néanmoins fidèlement ; il amène l'itinéraire (Ramusio, t. II, fol. 74 e), en d'autres termes : « Et azio ch. sapiate, quanto fu el Camin che luj fece ve diro lj miglia. Poi podete considerare de Capo quante zornate sono da Constantinopoli in sina in Amasia » : Les deux capitaines. Smgiali momet (Stugialit mamet) bei et Carbec Saripura, plaine de « Chalderan, Chederan (23 août). » Tasluchanum (fol. 23 ‖ Ramusio, t, II, 75 c). — Pour le dialogue, Da Lezze copie aussi Angiolello. Ce dialogue est un peu différent dans Zéno, cf. Ramusio, t. II, fol. 229, « Aurbec Sampir », parle.

A. E., fol. 23 v°. — Cf. Ramusio, t. II, fol. 75 d : « cane... faira quello el potra. »

A. E., fol. 24. — Population de 15.000 habitants (en chiffres). Ramusio, t. II, 75 e, porte en toutes lettres cent cinquante mille, Caisaria.

Les premières lignes du chapitre XX de Ramusio forment la fin du chapitre précédent, chez Da Lezze : « Come qui sotto intenderetti se parti da Constantinopoli a di zugno ; zonse a octob. Aleppo » (1516), tandis que le Séfi est occupé par les « berete. »

A remarquer que Da Lezze écrit toujours « Constantinopoli », et Angiolello aussi dans la *Vie d'Ouzoun Hassan*, mais non dans l'*Historia Turchesca*. M. Ursu, dans son édition de l'*Historia Turchesca*, contrairement au manuscrit 1238, écrit *Const*... au lieu de *Costantinopoli*. Le chapitre final du manuscrit A E., fol. 24 v° porte comme

titre : « Andata del S. Selim contra el Soldano. » Ce chapitre correspond aux chapitres xx, xxi, xxii et xxiii de Ramusio, t. II, fol. 75 e à 78 b, et reproduit textuellement la même traduction, et lettre de Caroldo, imprimée dans les *Diarii* de M. Sanuto, t. XXV, col. 651-669. Da Lezze a mis à la suite de son plagiat, la copie de ce récit d'un témoin turc, mais en rejetant l'en-tête à la fin de ce long chapitre. Par contre, nous avons dans Ramusio, un résumé serré du même document officiel, avec des chapitres symétriques et nullement démesurés comme longueur. L'auteur a soin d'indiquer explicitement où il a puisé, pour exposer cette expédition de Sélim (1516-1517). (A voir la dissertation du savant abbé Tercier, t. XXIV, *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, p. 559). Le souhait de bonheur pour Sélim (*Diarii*, t. XXV, col. 669 et A. E.) ne figure pas dans Ramusio, t. II, fol. 78 b. Par contre, il s'y trouve une dizaine de lignes sur la mort d'Ismayl, et sur ses fils (1524).

APPENDICE N° 2

Manuscrit du Ministère des Affaires Étrangères f. Turquie n° 2

F. 515-516, *idem*, f. 43 et 44 : « Expédition de Sélim contre le Séfi, 1514 » (voir Ramusio, t. II, chap. XVIII). Nous reproduirons : 1° les f. 515 et 516 en mettant les variantes du f. 43 entre parenthèses ; 2° la lettre de Sélim au sénat de Raguse, rédigée en latin (f. 43 et 44).

Come el Sor Seli (helin) tolse la Impresa contra el Signor Sophis

Fata la pace tra el Signor Selim (s^or Selin) re de hongaria (Ungaria) et la S^ria de Venetia parse al deto Selim de tuor la Impresa Contra al deto s^or Sophis. La Causa fu per el soccorso havea dato a Sultan agmat (amut) contra de lui et poi p. esser chiamato da molt. Signoroti del paese et maxime da li Curdj nemicj del deto Sophis quali teneno (tengano) el paese de lichis / liquali Signoroti stimavano

potersi sublevar dal deto Signor p. esser tute le gente sue a la Impreso Contra el Signore de Sammarch. L'altra Causa cognoscendo ch 'el dito Selim et el Signor Sophis era giovene et era su le arme et ch. conquistando el paese de san marchan facilmente se volteria a lj so (soi) dani insieme cum el s^or^ Soltan, delibero d. tuor tal Impresa, sperando d'obtenir mediante tuti i signorj tuta la psia (persia) et Cosi del anno 1514 fece passar tute le sue gente sopra la natolia et fata la adunatio sua in amasia messo ordine a tutte le vittuarie bisognava a tal exercito se messe a la via, et fu del mese de zugno et azio ch. sapiate quanto Camin fece deto signor lassando el suo paese ch. da Co*n*stantinopoli fina al fiume *sivas* 700 et dal dito fiume fina in *tauris* sono milia 745 siche sono in tuto milia 1445 (1).

Hor havete Inteso quanto Cami. e da Constantinopoli fina in Tauris / messo adoncha tuto lo exercito s^or^ Selim passo el fiume Laj, et passando p. el paese de arsengan et dierbech dove landava in quelli paesi in quelle citta mandava d. quelli populi ad habitar in Constantinopolj Come sono arteficii et altrj hominj d. Conto.

Inteso questo el signor Sophis qual era in Tauris ma el suo exercito era in Curazan Contra quelli da le berete verde. Come ho predito delibero de far piu gente el poteva nelli soi paesi. Et mando doi soi Capitonj uno nominato

(1) *Vie d'Ouzoun Hassan*, Ramusio, t. II, chap. XVIII, 1395, *idem.*, ms. A. E., f. 22.

Stachalu Mamathbei Saltro *Corbech Sampir* (*Carbeth* Sampir) quali veneno cu. Cerca 15 M. persone Contra d. Selin. Et intendo ch. el dito Selin era gia passato L'enfrates cum gente assai non li parse d'afrontarse ma si andavano cosi retirando se veneno in la Campagna da*l coi dove* el Sor Sophis se retrovo anch. luy. Ma Intendendo ch. Selin era cum gente assaj luj Con la sua persona torno in *tauris* ch è Jornate 3 lunta dal Cogno per far gente et ordino a soi capitanei ch. no. combatesseno ma stesseno sule sue defese fin ch. altro soccorso li sopra gionzesse. Ionto ch. fo el signor Selin in dita Campagna Chiamata Calderan li Capitanei deliberono non obstante ch. el signor Sophis li havesse Comesso altramente d'Investir el Campo del Turcho animosamente non estimando morte ne cosa alcuna. Si Turchi *da laltra* parte Combatevano d. necessita si perche la vittuarie li veniva (venivano) al manco si et perch' erano Conduti in loco ch. si fossero roti no : scampava niuno p. esser venuti in paese molto lontano.

Et cosi a di 23 del mese d'auosto (1514) la prima squadra ch. Investi fu el Cap° stafali (Stahali) Machmet bej cum la mite de le gente al'incontro li vene tute le gente de la natolia lequal furono rote et mal menate se fese alincontro Sinan bassa cu. el suo squadron ch. erano le gente de la Caramania qui vi fo grande occisione fo roto el primo squadron d. persi / ancora lui Investi et mese in fuga tute le gente de la romania d. modo ch. fu forzo al Signor Turcho mover tuta la sua porta dove era li Janizarj et altri valent hominj cum le artelarie / dove fu combatuto

virilissimamente da una pte et da laltra p. modo ch. quasi tuti i Turchi erano persi.

Ma per la virtu de *sinan bassa* et p. l'artelaria furono roti li psi (persi) / perseno tuti li paviglioni / furono *morti* tuti doi valenti Cap[i] el primo nel primo squadron laltro nel secondo bench. alcuni dicono ch. el fo preso vivo et menato davanti al Turcho / el Turcho li disi Can. (cosi) chi sei tu ch aj avuto animo d. venir Contra di me et contrastar ala nra (nostra) signoria / no sapete ch'el nro (mio) S[or] padre et noi siamo in loco del ntro propheta Mahometa / et dio e cum noi. Rispose a lui el Capo Curbech Se dio era cum voi non venivj a Combater cum el mio Signor Sophis ma Credo ch. dio te ha lassato de la sua mano. Disse selin amazzate questo Cane (Come) disse Corbech / adesso ch. e la mia hora ma tu salino aparechia la tua anima in uno ano ch. el mio s[or] Sophis te ocidera (occidera) come tu fai al presente mj. et cosi fu morto el valente Capitaneo. El Turcho havuto tal vittoria se ariposo ad al Coj et scrise a Constantinopolj *et ragusi* de la vittoria avuta *Come qui se vedera.*

N.-B. — Rien ne suit au feuillet 516, et au feuillet 517 se trouve la relation de M. Cavalli (imprimée dans les Starine, etc.), mais, le document visé figure à la suite du texte italien au feuillet 43 v°, le voici : le titre seul est en italien.

(1) A comparer avec Angiolello, *Vie d'Ouzoun Hassan*, chap. XVIII, et Zéno (Ramusio, t. II, f. 229.)

« Epsa (1) del gran Imperador selin data in lo exercito suo al Coi de la maior Armenia al senato d. Ragusi mandata. »

Ego dei gratia magnus et fortis imperator magnus Armenie Sultan Selin Can D. G. Imperator omnium locorum mediterraneor., grecor., Caramancor., Asyrie Europeque partium, ac nuper Calimanee. dominus, honorabili bus viris Sig. Rectori. ac Patricijs Ragusinis notum vobis fore et decrevi pridem insurrexisse quendam facinorosum hominem omnibus coopertum sceleribus in Calimania que... nuncupatur provincia. Omnibus deum colentibus in festum occupatis multor. divitiis insolentem, qui plurimor. imperia et dignitates oppressit, domos ac habitationes evertit, bonos ac malos, et sine discrimine, nulla pietate necavit. Contra hunc igitur malum hominem magno nobis comparato exercitu,, qui ejus hominis molestia et iniquitate provincie illius homines liberarentur..

Castra movi quod vobis esse non dubito. Cum vero Constantinopolim in Asiam traiecimus eum feci meis literis certiorem ne' modo aliquo se excusaret ignorantiae causam proetendens, quin se bello proepararet, neve se imparatum tueretur, invasurum fore', nullam horum recusationem reliqui, clare ei antea omnia nuntiavi per literas.

Sic ego magno ut potenti exercitu modo provinciam eius universam animo subiugare decrevi. Si egregius pugne',

(1) Abréviation pour empresa.

et belli expertus, pugne' se proeparet, ensem accingat, aperto marte, uti virum decet, medium prodeat in Campum, ut quod sit de his voluntas dei cognoscat et fiat. Cumque in eius regionem mihi perventum esset, metu, quem de meo tam potenti exercitu conceperat, per mensem delituit mihi nusquam obvius. Ad loca eius cum pervenissem, binas ad eum literas, quibus aperto marte provocatus nusquam apparuit. Demum ad regium eius nomine Tauris, que... suorum fuerat abinde ubi nunc, per diem ac noctem cum magno apparatu meo, quo latebat, pervenj. Ibidem ille vi compulsus non volontate mala iure mecum pugnam inivit bis, mercurij XXIII mensi Augusti in planitiem que' Celdàre. nuncupatur gentiliter, non tamen ausus meis se proelij procellis obijcere *(sic)*. Bifariam suum divisit exercitum in altero Cornu sibi arte belli ferme parem Maumetem Jstanzi filium praeposuit. Contra vero Asie' minoris agmen impetum fecit et... passim pugnam provocabat. Ecce sue' gentis imbellis Cornu alterum cui Ustansi filius preerat Sinen, prefectus ordinare', nostri agminis asie minoris exercitum inclinare fecit, dissipavit ac delevit, caputque Ustansi filij abscissum à trunco mihi offerri misit. Alterum vero cornu gentis Europe' quoe Romania vocatur, hostes in fugam vertit. Qui tn. pugnam sustinentes, in nostros magnum impetum fecerunt venientes. Sic ultro citroque cum clamore magno cedes oritur, qua multi à nobis et potentes viri trucidati et mortui cecidere' et plerique' vulnerati fuere'.

Quod ut viderunt hostes, multo fortius quam nostri in

cohortis mee' ac curie' milites irruerunt, ego vero qui..... *Udafugi* et Zanizari vocantur, auxilio laboranti mee' genti misi, qui coniuncti cum alijs Europee' hostes qui repugnare' non poterat in fugam vertunt, Capiuntque bona hostilia, thesauros, impedimenta, tentoria, uxores, liberos, reliquos vero principes ad nos perductos gladio percussimus ac statim Calimanensium provincie et homines nostro sese dederunt imperio, mihi omnium huius regionis civitatum donatis clavibus. His igitur scelestus omniumque bipedum nequissimus omnium fidei hominum infestus ac sicut omnibus, sic omnibus inde' summa debet esse letitia, quod vobis, vestris fidelibus ac devotis per nostrum hunc fidelem nuntium nomine amsam *solphtarij* prœsentibus litteris significavi, ut isto felici successu cognito afficiaminj letitia, dantes deo laudes, eumque pro salute nra et imperio precantes. In Castris nostris, in loco Choi, die XXVII Augusti 1514.

Cette lettre du Grand Seigneur est signalée par « Jacomo di Zulian » écrivant à A. Gritti de Raguse, datée du 17 octobre 1514 (cf. *Diarii,* de Sanuto, t. 19, col. 186).

Havuta tal vitoria per el Sor Turcho. se' riposo alle' cita del Choi per esser morte' asaissime' delle' sue' gente' et molti feridj. El Signor Sophis come' ho predito non se trovo nel fato d'arme'. Anchora ch. l Turcho scrivi ch. l era. Qual come ho predito se ritrovave' in Tauris. intesa la rote delle sue' gente' con le reliquie d. quelle gente erano scapole' et co altra gente, et con la moglie nominata Tasluchaum et sue richesse, se levo et ando in *Caseni* p.

adunar uno altro exercito per venir a trovar el dito Turcho. El qual loco de Casmi. è lutan de Tauris alla via de levante (1)... Quellj d. Tauris visto el Signor suo partido, et dubitando del Sig^{or} Turcho, feceno jmbassatori mandando d. molti datij al dito sig^{or} Turcho. et dopo alclun zornj el Turcho vene in Tauris et subito mando 100 sais (2) de diverse sorte e' le' (3) de' Constantinopolj.

Le texte latin suivi immédiatement de cette demi-page d'italien est à comparer avec la relation de Zeno (Ramusio, II, fol. 229).

Qual sig^{or} stete in el locho de Tauris z. 3. vedendo ch. le' vituarie' lj venive' mezo dubito iterum, che lj persi no venisse' a trovar et in magior numero d. quello era che la prima volta. Se levo com gran furie del dito locho acelerando el Camin suo per el paese suo ebe' danj grandissimi si per la vituarie'. Come ch. furono assaltadj dallj..... (4) hover giorgianj. de lj qualj ebe' gran strage', tende animo in manus.

(Le feuillet 45 mentionne un autre chapitre : « Premier Advis de Venise », 1571).

(1) Une abréviation indéchiffrable.
(2) Pour spahis, tchaouchs.
(3) Abrégé du mot lettere.
(4) Ces points de suspension ainsi que les autres du même texte indiquent des lacunes qui figurent dans le manuscrit.

APPENDICE N° 3

PIÈCES JUSTIFICATIVES

G. Bellini, manuscrit d'Angers

Voici ce qui se lit dans le manuscrit 1053 (encore inédit) de la Bibliothèque municipale d'Angers, au sujet de *Gentile Bellini*, peintre à Constantinople. (Camillus Bargellinius), 1606 M° : « Breve Compendio delle vite de' Pittori, da Giov. Cimabue 1240, fino Michel agnolo, 1474, fol. 119-123, dans le chapitre intitulé : « Vita Di Jacopo bellini, Giovanni et Gentile suoi figli Pittori Venet^ni^. »

..... fu Gio dalla Signoria remunerato, et merito perpetua provisione. Di poi face una Pittura con molte figure di huomini ritratti al staturale, molto bella et da uno Ambasciadore fu portata in Cost. al Gr. T. Maometto. Et se bene, tal cosa era proibita loro per la legge maumettana, ella fu di tanto stupore, nel presentarla, che non essendo il Gr. Turco uso a vederne gli parve grandiss° magisterio, non solo prese la pittura, ma chielse lero impresto, il maestro che l'haveva fatto. Tornatosene a Venitia, espose al senato qualmente al

Gr. T. dovessino mandare Gio. Bellini, ma essi come quelli che molto l'amavano, essendo egli icta. che mal' poteva sopportare i disagi, si risolverno mandare G suo fratello, il quale harebbe fatto il medisimo che Gio. et in oltra assicurivano di non perderlo interamy, che ancora seguitava per il Palazzo l'imprese cominciate, per la Sig^{ia} in d^{a} Sala del Gr' Consiglio. La onde messosi Gentile in ordine, et montato in su una Galera infra le altre con honorata provisione, et compagnia pervenne in Cost. à salvamento, et presentato dal' Balio della Sig^{ia} al Gr. T. Maumetto fu veduto volentieri et come cosa nuova molto accarezzato, et poi' che egli appresento à quel' prencipe una pittura vaglissima, fu ammirato da quel Signore, dicando che un'huomo mortale habbia in se tanta divinita che egli esprima et faccia si vivamente et si naturale, le cose della natura. Non vidimò molto, che ritrasse di naturale il Gr. T., che pareva vivissimo, il quale come cosa inusitata, et non piu vista parevali miracolo, piu tosto che arte et in ultimo havendo veduto di molte sperientie di quell' arte, gli domando se gli hava il quore di dipigner' se stesso, non passo molti giorni che ritrattosi à una spera, che somigliava perfettámente, lo presentò al Gr. S^{re}, il quale vedendo quel' che Gentile, sapeva fare nella pittura ne rimase più ammirato et stupefatto che prima, per la qual' cosa non poteva i*nm*aginarsi che di per se stesso potesse far quello, non havendo qualche spirito divino adosso, et, se non fusse stato che per legge tale esercitio, et virtù era prohibitto,

et andovane la morte, à chi adorava statue, non harebbe mai licentiato Gentile anzi lo harebbe honorato grandemente et tenuto a farli fare opere à presso di sè. Un giorno lo fece venire à se, et fatto ringratiare delle cortesie fatteli, et usateli, et datoli lode infinite, per l'opere fatte da lui gli fece dire che ei domandassi quello che ei volesse, che ogni gratia gli sarebbe conceduta ma Gentile che era modestissimo, altra cosa non chielse salvo, che una lettera di favore al Ser[mo] Senato lo' raccomandasse. Per cio Maometto li fece fare una lettera di f. molto amorevole et calda, et oltre à quella gli diede molti honori et doni, et à presso lo fece Cavaliere con molti privilegi et li pose di suo mano al collo una Catena d'òro lavorata alla turchesca, di v 250 d[i]. La quale si trova a presso alli Heredi suoi in Venetia, et di più gli concesse l'immunita per tt[i] luoghi del suo imperio. Partissi Gentile di Cost[li] con grandissima allegrezza et bebbe felicissimo ritormo p. il mare, et arrivato à Venitia fu da Gio. suo fr., et da quasi tutta quella Citta con molta allegrezza del suo ritorno et da molti fu visitato. Raccontando loro dello honore che gli haveva fatto Maometto, fecesi vedere alla S[ia], la quale haveva gia obligo per li honori che Giov. faceva con le sue opere à qual senato et molto più à Gentile che haveva recato tanti et tanti honori di levante alla sua patria, et presantata la lettera alla Sig[a] fu consolato di quanto chiedeva p. quella, che fu una provisione di v 200 l'anno, durante la sua vita : fece G. doppo il suo ritorno molte

opere ma part[te] una storia nella scuola di San Marco di esso Evangelista, et in quella fece lo edificio del Duomo di Costantinopoli, che è Santa Soffia, oggi è Moschea de turchi, et tirato in prospettiva molto difficile et bella p. molte parti che si veggono, che gli ha fatti scoprire in quello edeficio, oltre à che egli ritrasse di naturale di quelle femmine turche, con gli habiti, con le acconciature et in detta storia le misse, et acconciature di capo, che son tenute molto belle, et cosè seguitando fece per la Città di poi molte opere, le quali oltra alle richezze, che egli haveva requistate gli donorno fama immortale per i buoni costumi suoi, et la vita lodevole, che egli tenne continuamente : finalmente vicino all' età d'anni 80, passó all' altra vita, et da Gio. suo fr. li fu dato honorato sepolcro in san Giovanni et Paolo l'anno 1502. »

Angiolello est cité comme source de valeur. Par contre Da Lezze ne l'est pas, ni au XVI[e] ni aux XVII[e], XVIII[e], XIX[e] siècles.

Gl' Annali overo le vite de' Principi et Signori della casa ottomana (1360-1566) di M. Francesco Sansovino (Venetia 1571.)

Autori da Quali si sono tratte parte delle cose che si contengono in questi Annali.

Nicolo Sagundino.
Christoforo Riccherio.
Giov-Batt. Egnatio.
Marin Bechichomo.
Paolo Giovio.
Laonico Calcondile.
Giann' *Antonio Menavino.*
Giov.-Luigi da Parma.
Giov.-Maria Vicentino.
Il Coriolano nel Mocenigo.
Marc-Antonio Sabellico.
Pietro Bembo nella Historia.
Bernardo Iustiniano.
Pietro Justiniano nella Historia.
Pietro Marcello nelle sue Vite.
Pio Papa Secondo.
Giov. Nauclero.
Augustino Curione.
Volfgango Drecslero.
Croniche Turchesce.

L'Oncle Barthélemy semble avoir été bien moins positif, plus tendre (mais aussi, il fut poète), témoin cette sienne *canzonetta,* citée par Angiolgabriello avec l'or-

thographe de l'original à une « Elena de Ray » qu'il appelle « elegantissima Giovane, t. II, pp. 20 et 21 :

« Sue dulcissime Elene de Ray juveni ellegantissime,
El e de fior de zigio el vago volto
Con li gesti amorosi altieri e beli
E li biondi capeli
Cercondando lo alto aspeto in me ricolto.

La Stason che svelgia li oseli
Tuti cantando vano de rama in rama
Con differente voce tuti brama
Porgendo soi versi a chi dolce e a chi feli.

El zovenil amore ennel chiama
Reverir questa lizadra dona
Del soprano Ciel colona
Cón lieta voce porger de soa fama.

Non dico de belta perchè corona
Voy portar me viso fra le fate
Non so se Cleopatre
O Elena per cui qui se rasona.

Apparecchiar si possa ne anche nate
De Rassi(a) zentil progenie ne de sangue
Dove el mio tristo cor se langue
Per le propinque dolgie alontanate. »

Le Turbé vert

C'est un vainqueur qui dort sous la pompe persane
De ces riches carreaux dont l'enduit transparent,
En sa couleur changeante et son reflet errant,
Montre des fleurs d'émail que nul hiver ne fane.

Mais à quoi bon avoir, pour la foi musulmane,
Par le sabre imposé la règle du Coran,
Et que t'aura servi ce tombeau, Conquérant (1),
Puisque le vil talon du giaour le profane ?

Malgré ta gloire, ô Mohammed, tu n'es plus rien !
Ton nom fait-il songer à son éclat ancien ?
Cette fillette assise à l'ombre d'un platane,

Et qui, l'œil mi voilé lorsque passe un chrétien,
Caresse, en regardant ton Turbé de turquoise,
Le petit lièvre roux que sa main apprivoise ?

(1) Mohammed II, el Fatih, le Conquérant, sultan de 1451 à 1481, à Constantinople.

La Mouradié

Le vieil Imân à turban vert, maigre et courbé,
Égrène un chapelet qui glisse sous son pouce
Et, devant nous, d'un geste très pieux, il pousse
Silencieusement, la porte du Turbé.

Les quatre murs sont blancs sous le dôme bombé,
D'où, par un trou rond, coule une lumière douce,
Et, dans le sarcophage empli de terre, pousse
Un peu d'herbe à l'endroit où la pluie a tombé.

C'est ainsi que voulut dormir du dernier somme
Mourad (1), sultan de Brousse, aux yeux d'Allah, pauvre
Sous la coupole ouverte aux orages du ciel, [homme,

Lui qui se fit tailler, humble en sa gloire altière,
Afin d'être mieux prêt à l'ordre d'Azraël,
Un carré de cuir brut pour tapis de prière.

(*Rev. des Deux-Mondes*, 15 juin 1909, pp. 879 et 880,
ces deux poésies sont de M. H. de Régnier.)

(1) Mourad II, père de Mahomet le Grand.

Ces beaux vers rappellent ceux de Victor Hugo (Islam, dans la *Légende des siècles*), Mahomet s'écriant avant de mourir :

« Je suis cendre comme homme et feu comme prophète,
J'ai complété d'Issa la lumière imparfaite
Je suis la force, enfants ; Jésus fut la douceur...

Concordances relatives à l'histoire des Séfévis par Angiolello et par Emir Yahya ibn Abd el-Latif... el Kazwini. « Abrégé d'histoire générale. » (traduction Büsching, 1783-1793, t. XVII, pp. 135 et 165). « Magazin für neue Historie und Geographie (1). **»**

Page 135. — Dynastie du Mouton Blanc : neuf rois; durée, 42 ans. Libéralisme et fondations de Hasan-Beg (2).

Page 136. — Ses campagnes, mort de « filio Zinelbego, qui in bello contra Turcas periit; » décès de Hasan, 1477, « nocte *Paschatis* sepultus in horto scholae. Naseianae, quam ipse condiderat », énumération de ses sept fils.

Page 137. — Règne de sultan Chalil qui confie Diarbek à son frère Jacob. Lutte fratricide et mort de Chalil « postquam sex menses. »

Règne de Jacob Beg, défaite de Bos Beg, « praecipuus ducum Syriae »; défaite et mort de Pir Ahmed (1481).

Il fit la guerre au sultan Haidar « religiosissimo principi », cela ne lui porta point bonheur; il mourut dans son lit (1487).

Page 138. — Baisangar Mirza règne, Cheik Haidar est

(1) Dès le XVIIe siècle, Gilbert Gaulmin et Galland ont traduit en partie l'*Histoire de Yahya Abd el-Latif*, que Büsching publie en entier, en latin. La traduction et le latin sont médiocres au dire de juges autorisés.

(2) Pour concordances, voir l'index alphabétique de Ramusio, t. II, et celui de M. Ursu.

battu et tué ; incarcération, libération de ses fils. Baisangar Mirza est forcé de prendre la fuite (1491).

Page 139. — Succession de Rustem Beg (forteresse d'Istakar. Karkia Mirza Ali, rex Gueilan.

Page 140. — Achmed Beg Ogurlu Muhammed.

Page 141. — Eluend Bek (1).

Muhammed Mirza.

Pages 141 et 142. — Sultan Murad, fils de Jacob Beg.

Pages 166 et 176. — Cheik Haidar, Ismayl (ses guerres et ses fils) (1).

Idris el Bitlisi,
auteur de « L'histoire des huit premiers souverains de la dynastie d'Osman »

D'abord le secrétaire du prince turkoman Yakoub Beg (+ 895 H.), écrivit une lettre à Bayézid II, que le sultan admira (890). Pour ne point tomber entre les mains de Chah Ismayl, il passa au service du sultan Bayézid (907). Ce Grand Seigneur ainsi que son fils et successeur Sélim, lui témoignèrent une grande considération. Idris accompagna ce dernier dans ses campagnes de Perse et d'Égypte, et mourut à Constantinople en 926 H. (1519 J.-C.).

(1) Ch. Schefer nous paraît avoir annoté la *Vie d'Ismayl Chah*, par Rota, à l'aide de l'*Histoire de l'Emir Yahya el-Latif* (Cf. l'État de la Perse en 1660) (fin).

Son *Hesht béhisht* lui a demandé seulement deux ans et demi de travail. L'auteur a cherché à rivaliser dans son histoire avec les grands historiens de la littérature persane, Ala ed-Din, Ata Mélik el-Djouveïni, Abd Allah Vassaf, Moïn ed-Din Ali Yezdi, et Sheref ed-Din Ali Yezdi.

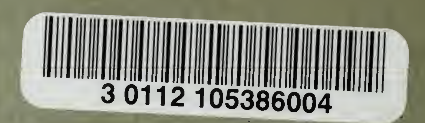
L'ouvrage embrasse la période historique comprise entre 710 et 908 de l'hégire. Ses huit livres roulent : le premier sur les origines de la famille ottomane et le règne d'Osman Bey ; les sept autres sur l'histoire des règnes d'Orkhan, Mourad I, Bayézid Yildirim, Mohammed I, Mourad II, Mahomet II et Bayézid II.

Le même Idris a composé une *Histoire de Sélim I*, en prose et en vers, pour servir d'appendice à son *Hesht béhisht*, qui s'arrête avec le règne de Bayézid II. Cet ouvrage, *Selim Namèh*, n'a été publié et préfacé que sous Sélim II, par le fils de l'auteur.

Voir M. E. Blochet : le t. I, p. 319 du catalogue des manuscrits persans de la Bibliothèque Nationale de Paris.

TABLE DES MATIÈRES

ANGERS, IMP. J. SIRAUDEAU. — 13-2281


3 0112 105386004